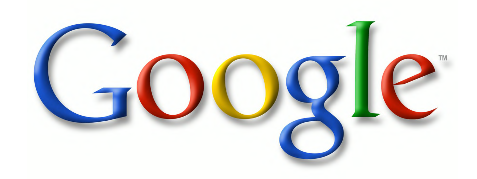



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06178745 7





VOYAGE

EN ARAUCANIE, AU CHILI, AU PÉROU ET DANS LA COLOMBIE,

OU

RELATION

HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE D'UN SÉJOUR DE VINGT ANS

DANS

L'AMÉRIQUE DU SUD,

SUIVIE

D'UN PRÉCIS DES RÉVOLUTIONS DES COLONIES ESPAGNOLES DE L'AMÉRIQUE DU SUD;

TRADUITE DE L'ANGLAIS

DE W. B. STEWENSON

[illegible]

[illegible]

PAR SÉTIER,

TOME I.

PARIS.

LIBRAIRIE UNIVERSELLE

DE P. MONGIE AINÉ,

BOULEVART DES ITALIENS, N° 10.

1828.

VOYAGE

DANS

L'AMÉRIQUE DU SUD.

I.

VOYAGE

DANS

L'AMÉRIQUE DU SUD.

I.

Ouvrages qui se trouvent chez MONGIE *aîné*.

VOYAGE A TRIPOLI, ou Relation d'un séjour de dix années en Afrique, contenant des renseignemens et des anecdotes authentiques sur le pacha régnant, sur sa famille, sur la cour de Tripoli, ainsi que des observations sur les mœurs privées des Maures, des Arabes et des Turcs; traduit de l'anglais par J. Mac-Carthy: 2 forts vol. in-8°., avec de belles cartes et figures. Prix : 15 fr., et 18 fr. par la poste.

VOYAGES DU PRINCE PERSAN MIRZA ABOUTALBEB KAN en Asie, en Afrique et en Europe, écrits par lui-même, et publiés par Charles Malo; seconde édition. 1 fort volume in-8°., broché. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 c. par la poste.

VOYAGE DE L'AMBASSADE ANGLAISE EN CHINE, par Ellis, traduit par Mac-Carthy, faisant suite au *Voyage de Lord Macartney*. 2 vol. in-8°., ornés de belles cartes et figures. Prix : 15 fr., et 18 fr. par la poste.

— Le même, avec les figures coloriées, 30 fr., et 33 fr. par la poste.

VOYAGE CRITIQUE A L'ETNA, en 1819; par J.-A. de Gourbillon. 2 forts volumes in-8°., ornés de gravures et de cartes parfaitement exécutées. Prix : 13 fr., et 16 fr. par la poste. — (Cet ouvrage offre les détails les plus intéressans sur l'Etna, Naples, la Sicile et les principales villes d'Italie.)

VOYAGE A L'ILE-DE-FRANCE, DANS L'INDE ET EN ANGLETERRE; suivi de Mémoires sur les Indiens, sur les Vents des mers de l'Inde, et d'une Notice sur la Vie du général Benoist Deboigne, commandant l'armée marate à Scindia; par le docteur Brunet. 1 fort volume in-8°. Prix : 6 fr., et 7 fr. 25 c. franco.

VOYAGE PITTORESQUE ET HISTORIQUE DE L'ESPAGNE, par le comte Alexandre de Laborde, 4 vol. in-fol. grand papier, imprimés par P. Didot, et ornés de 274 planches magnifiquement gravées. Prix : 1092 fr., et 1110 fr. franc de port.

TABLEAU HISTORIQUE DES DÉCOUVERTES et établissement des Européens dans le nord et dans l'ouest de l'Afrique, jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle; augmenté du Voyage de Horneman dans le Fezzan, et de tous les renseignemens qui sont parvenus depuis à la société d'Afrique sur les empires de Bornou, du Cashna et du Monou; Ouvrage publié par la société d'Afrique, et traduit de l'anglais par Cuny. 2 forts volumes in-8°., papier fin. Prix : 10 fr., et 13 fr. par la poste.

VOYAGE DE L'OURS DE St. CORBINIAN, Aventures du Chat de Gabrielle; Histoire philosophique du Pou voyageur, ou Journal de la vie de trois animaux philosophes, avec une petite apologie, des notices et des remarques; par M. J. Saint-Albin. 1 fort volume in-12, avec une jolie gravure. Prix : 3 fr. 75 c. et 4 fr. 50 c. franco.

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN,
Rue Racine, no. 4, place de l'Odéon.

VOYAGE

EN ARAUCANIE, AU CHILI, AU PÉROU ET DANS LA COLOMBIE,

OU

RELATION

HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE D'UN SÉJOUR DE VINGT ANS

DANS

L'AMÉRIQUE DU SUD,

SUIVIE

D'UN PRÉCIS DES RÉVOLUTIONS DES COLONIES ESPAGNOLES DE L'AMÉRIQUE DU SUD;

TRADUITE DE L'ANGLAIS

DE W. B. STEVENSON,

ANCIEN SECRÉTAIRE DU PRÉSIDENT DE QUITO, ET ENSUITE DE LORD COCHRANE;

ET AUGMENTÉE DE LA SUITE DES RÉVOLUTIONS DE CES COLONIES DEPUIS 1823 JUSQU'A CE JOUR :

PAR SÉTIER.

TOME I.

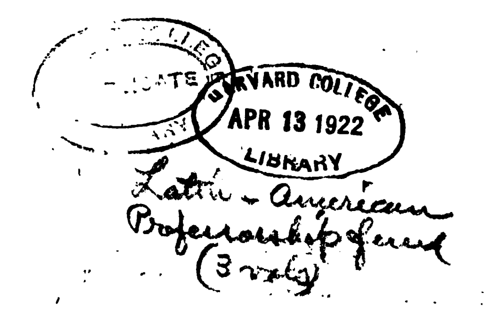
PARIS.

LIBRAIRIE UNIVERSELLE

DE P. MONGIE AÎNÉ,

BOULEVART DES ITALIENS, Nº. 10.

1828.


HARVARD COLLEGE
APR 13 1922
LIBRARY
Latin-American
Professorship fund
(3 vols)

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

Après les Croisades et l'invention de l'Imprimerie, la découverte du nouveau Monde a été, sans contredit, l'événement qui a eu le plus d'influence sur la situation morale et politique des états de l'ancien continent, et qui probablement amènera, par suite, des changements dont il est impossible de prévoir les immenses résultats.

A peine Christophe Colomb, poussé par son vaste génie, eut-il, à force de persévérance, découvert un autre hémisphère, que quelques aventuriers espagnols, s'élançant sur ses traces, portèrent aux paisibles habitants de ces belles et riches contrées leurs vices au lieu d'une bienfaisante civilisation, des fers en échange de leur or, les tortures et la mort, pour prix de leur trop confiante hospitalité, s'emparèrent du bel empire de Montézuma, et y commirent les crimes les plus atroces.

Plus tard quelques hommes laborieux et entreprenants ne craignirent pas d'abandonner les bords populeux de la Tamise pour aller chercher dans une autre partie du Nouveau Monde l'aisance et les richesses qu'ils ne pouvaient acquérir dans leur patrie. Ils y portèrent cet esprit réfléchi et sensé, ce caractère ferme qui a toujours distingué les Anglais, et, au lieu d'imiter les orgueilleux et fé-

roces dévastateurs du Pérou, ils ne s'occupèrent que de tirer le plus grand parti possible des immenses ressources que leur présentait ce sol encore vierge, et devinrent en peu de temps de véritables Américains.

Un esprit d'indépendance fut la suite naturelle de leur position : ils méconnurent une patrie qui ne se rappelait à leur souvenir que par le despotisme et l'oppression ; qui exigeait qu'ils supportassent les charges attachées au titre de citoyen, sans leur en accorder les droits ; qui leur imposait des contributions, sans les admettre à leur fixation et à leur répartition.

Telles furent les causes qui aliénèrent peu-à-peu de la mère-patrie les esprits des Anglo-américains, et qui amenèrent l'insurrection dont un bateau de Thé ne fut pas le motif, mais bien le prétexte.

Dans de telles circonstances qu'avait à faire l'Espagne pour conserver ses colonies et neutraliser l'effet du mouvement général imprimé aux esprits, et des événements qui se pressaient de toutes parts, si ce n'était de changer la législation oppressive qui les régissait, et de prévenir par des concessions une catastrophe qu'aucun pouvoir humain n'aurait pu empêcher. Mais de quoi était capable un gouvernement soumis au joug avilissant de l'Inquisition! il n'était même pas en état de régir ses possessions européennes.

L'émancipation de l'Amérique du sud devait donc être la suite nécessaire de la conduite de la Métropole : son orgueil l'a empêchée de profiter des circonstances qui se sont offertes...... Il n'est plus temps : ces colonies sont à jamais perdues pour l'Espagne!...

La reconnaissance de l'indépendance de ces contrées par le gouvernement de la Grande-Bretagne a

mis le sceau à cette séparation, et une immense carrière se trouve ainsi ouverte au commerce européen. L'Angleterre en a déjà su profiter, espérons que la France ne restera pas en arrière, et que ses spéculateurs s'empresseront de mettre à profit les ressources que leur présentent ces Républiques naissantes, destinées à atteindre à la plus haute prospérité.

C'est donc leur être utile que de publier la traduction d'un ouvrage à-la-fois instructif et intéressant, fruit de vingt années de résidence dans l'Amérique du sud. Le capitaliste y trouvera toutes les notions dont il peut avoir besoin pour se guider avec prudence dans les tentatives qu'il pourrait faire pour former dans ces contrées des établissements industriels, ou entreprendre avec elles un commerce lucratif, sans exposer ses capitaux; l'homme du monde y trouvera une lecture attachante et de précieux matériaux historiques.

Nommer l'auteur c'est faire l'éloge de l'ouvrage; en effet qui plus que Stevenson était à même de l'écrire? lui qui a été témoin oculaire, et même un des acteurs dans le grand drame dont il a décrit les principales scènes!

Les deux premiers volumes sont consacrés à peindre ces contrées dans la situation où elles étaient avant d'avoir éprouvé quelques changements notables dans leurs rapports politiques, religieux et littéraires; ils contiennent les renseignements le plus utiles sur l'état de chaque province des colonies espagnoles de l'Amérique du sud, sur les villes qui en font partie, la nature de leurs produits, et les établissements qu'on pourrait y fonder.

Le troisième volume fait connaître les changements qui se sont opérés dans ces parties du nouveau continent, et les événements dont elles ont

été le théâtre jusqu'au départ de Lord Cochrane, en 1822; et, afin que cet ouvrage ne laisse rien à désirer, j'ai cru devoir y joindre un tableau rapide de tout ce qui s'est passé dans les nouvelles Républiques depuis cette époque jusqu'à présent.

Si cet ouvrage peut être de quelque utilité à mes concitoyens, j'aurai atteint le but que je me suis proposé; leur approbation sera pour moi la récompense la plus flatteuse des soins que je me suis donnés pour le rendre digne de leurs suffrages.

RELATION

HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

D'UNE

RÉSIDENCE DE VINGT ANS DANS L'AMÉRIQUE DU SUD.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée à Mocha. — Quelques détails sur Mayo, l'une des îles du Cap Verd, où nous nous arrêtâmes à notre passage. — Description de Mocha et de ses produits. — Départ de Mocha, et débarquement à Tucapel Viejo. — Description des Indiens, de leur habillement, etc. — Un Indien m'admet chez lui. — Description de son habitation; sa famille; sa nourriture; ses amusements. — Aspect du pays. — Le genre de commerce qu'on pourrait y établir.

Le 14 février 1804, je débarquai à l'île de Mocha, plus de cinq mois après mon départ d'Angleterre; pendant cette navigation nous passâmes entre les îles du Cap Verd, et touchâmes à l'une d'elles, appelée Mayo, pour nous y procurer du sel qui pa-

raît être le seul article de commerce qu'on puisse y exploiter. On l'obtient en introduisant, à l'époque des marées du printemps, l'eau de la mer sur des terrains plats qui la bordent et qui sont soigneusement entourées de digues pour la retenir. L'eau s'y évapore; alors on en retire le sel avant le retour des hautes marées, époque où on y fait entrer de nouveau l'eau salée en employant les mêmes procédés. Dans ces contrées l'eau de la mer est fortement imprégnée de sel, ce qui provient probablement de la grande évaporation causée par l'intensité de la chaleur, qui est aussi la raison de la production des salines. Les habitants que je vis étaient tous noirs, à l'exception d'un prêtre; plusieurs d'entre eux étaient complètement nus, même à l'âge où la décence, si ce n'est la pudeur, rend les vêtements nécessaires. Une petite quantité de *bananes*, seul fruit qu'il nous fût possible de nous procurer, et quelques volailles, nous furent apportées de St.-Jago, une des îles du Cap Verd, qu'on voit de Mayo.

L'île de Mocha, située au 28° 21' Sud, et celle de Santa Maria, à quatre-vingts milles plus loin, au Nord, étaient le patrimoine d'une famille qui réside maintenant à la Conception. Elle porte le nom

de Santa Maria, où elle vivait autrefois; quelques-uns de ses membres habitaient Mocha; mais, aussitôt que la guerre eut éclatée, en 1780, entre l'Angleterre et l'Espagne, les individus qui la composaient ainsi que tous les habitants reçurent du gouvernement du Chili l'ordre d'abandonner ces îles, sous le prétexte qu'elles servaient d'asyle aux contrebandiers.

Pendant que la famille Santa Maria fut en possession de cette île, elle était aussi l'asyle d'un certain nombre d'Indiens qui en étaient originaires, et faisaient partie de la tribu qui y fut trouvée par les Espagnols lorsqu'ils visitèrent l'île pour la première fois en 1549, mais ils furent également transportés à la Conception.

Ces deux îles ayant été autrefois habitées, on y trouve encore un petit nombre de bestiaux qui ont continué à s'y reproduire. A Mocha, on voit des chevaux, des cochons et quelques volailles; sa circonférence est d'environ quinze milles, le centre est montagneux, les extrémités s'inclinent rapidement vers la mer, surtout du côté du Sud, où on trouve un assez bon mouillage et un terrain où on peut débarquer sans danger sur un plateau sablonneux. Une eau douce et des plus limpides, découle de plusieurs sources; les navets sauvages, l'absinthe

et plusieurs autres herbes et plantes y croissent en abondance; les arbres de la partie moutagneuse, sont le cannellier blanc, appelé par les Espagnols *canelo*, le maugi, le luma, un arbre qu'on appelle en espagnol *espino*, et autres; on y voit aussi des pommiers, des pêchers, et des cerisiers, avec un grand nombre de fraisiers et de grains de myrte sauvage.

Je quittai Mocha après y avoir fait seul un séjour de trente-deux jours, et je débarquai, du brick la Polly, à Tucapel Viejo, résidence d'un des Caciques, ou Ulmenes des Indiens Araucaniens, par qui je fus accueilli de la manière la plus hospitalière.

Les Indiens mâles qui se montrèrent sur le rivage étaient d'une couleur brune ou cuivrée; il y en avait très-peu dont la taille fût de six pieds anglais, leurs formes étaient agréables et musculeuses, leurs visages arrondis; ils avaient le front bien dessiné, de petits yeux noirs, le nez aplati, des lèvres un peu épaisses, de belles dents, mais point de barbe; l'ensemble de leur physionomie annonce une certaine vivacité, et inspire de l'intéret; leurs cheveux noirs et épais sont tressés derrière leur tête. Les femmes sont plus petites que les hommes;

leurs traits se ressemblent, et, sans être belles, quelques-unes de leurs jeunes filles sont au moins très-agréables. Les femmes portent leurs cheveux longs, tressés comme ceux des hommes, et les entourent d'un ruban de fil d'environ un pouce et demi de large, dont l'un des bords est garni d'un nombre de grelots de faucons; ces tresses descendent quelquefois jusqu'au dessous du genou.

L'habillement ou costume des Indiens me parut d'abord des plus singuliers : il consistait, pour les hommes, en une chemise de flanelle, et un large pantalon de la même étoffe, ordinairement blanc, et descendant jusqu'au dessous du gras de la jambe, et en une espèce de couverture grossière de deux aunes anglaises de largeur, et de deux et demie de longueur, avec un trou dans le milieu pour y passer la tête. Ce vêtement, si je peux lui donner ce nom, qui pend sur les épaules et descend au-dessous des genoux, s'appelle *poncho*. Les plus communs paraissent faits d'une espèce de laine noire; mais il y en a d'artistement tissus en couleurs différentes, qui représentent des animaux, des oiseaux et des fleurs. J'aurai occasion de reparler des *ponchos*, dont l'usage est général dans toutes les provinces de l'Amérique du Sud que j'ai visitées; je dirai seule-

ment ici que je le considère comme un habillement très-commode pour un cavalier; car, tout en couvrant le corps, il laisse les bras entièrement libres pour l'usage du fouet et de la bride. Leur chapeau a ordinairement la forme d'un cône. Au lieu de souliers, ils se servent d'un cuir de bœuf coupé sur la forme de la plante des pieds, à laquelle il est attaché par de petits cordons de cuir. Les femmes portent une longue tunique de flanelle blanche qui descend au-dessous des genoux. La couleur favorite des Indiens paraît être un vert bleuâtre; les femmes, en général, vont la tête et les pieds nus; mais leurs doigts sont garnis d'une profusion d'anneaux en argent; leurs bras et leurs cols sont surchargés de bracelets et de colliers de grains de verre.

Ainsi que dans la plupart des pays peu civilisés, la principale occupation des hommes me parut être d'aller à la chasse, de monter à cheval pour inspecter leurs bestiaux et leurs petites propriétés, cultivées par les femmes, qui s'occupent aussi à filer la laine avec une quenouille d'environ dix pouces anglais de long. Je décrirai la manière de tisser les ponchos lorsque je parlerai de la ville d'Arauco.

Outre l'occupation pénible de filer et de tisser,

et le travail ordinaire du ménage, chaque femme (car dans ces contrées la polygamie est permise, un homme ayant la faculté d'épouser autant de femmes qu'il lui plaît, ou plutôt autant qu'il peut en nourrir), chaque femme, dis-je, doit présenter tous les jours à son époux un plat préparé de ses propres mains, et tous les ans un poncho qu'elle a tissu et filé, outre la flanelle pour des chemises et des pantalons. Aussi la maison d'un Indien contient-elle, en général, autant de métiers et de foyers qu'il a de femmes : l'abbé Molina assure qu'au lieu de demander à un homme le nombre de ses femmes, il est plus poli de lui demander combien de feux il entretient.

Les femmes sont d'une extrême propreté dans leurs maisons et dans leurs personnes; jamais on ne leur voit des vêtements sales; elles se baignent fréquemment ou se lavent trois ou quatre fois par jour; elles soignent la culture de leurs jardins, dédaignée par les hommes qui se considèrent comme des maîtres absolus; *les lords de la création* sont, selon eux, nés uniquement pour commander, et les femmes, comme les plus faibles, pour obéir, opinion fortifiée par la polygamie: la pluralité des femmes tendant à détruire cette tendre affection mutuelle qui

existe dans les contrées où la loi ne permet qu'une seule épouse. La partie la plus pénible du travail de leur ferme est faite par les femmes; souvent elles labourent, sèment, récoltent, et transportent sur l'aire le froment ou l'orge qui, après avoir été foulés aux pieds des chevaux, sont jetés en l'air pour que le vent puisse ainsi séparer le grain de la paille. Je ne vis à Tucapel et dans ses environs, d'autres céréales que du blé et de l'orge; mais on m'assura que la terre produisait le centuple de la semence qu'on lui confiait.

Le soin des enfants est entièrement confié aux femmes. Aussitôt après son accouchement, la mère prend son enfant dans ses bras, descend vers le ruisseau le plus voisin, s'y lave avec lui, et va ensuite reprendre le cours de ses occupations journalières; jamais les enfants ne sont emmaillottés ni renfermées dans aucun vêtement serré, ils sont simplement enveloppés dans une pièce de flanelle, couchés sur une peau de mouton, et placés dans un panier suspendu au plancher; ce panier, touché par intervalle par ceux qui passent, reçoit une impulsion qui produit un balancement de quelques minutes. On leur permet de se traîner par terre, presque nus, jusqu'à ce qu'ils puissent marcher. A l'âge

de dix ou douze ans, les jeunes garçons portent un petit poncho, et les jeunes filles une pièce de flanelle qui leur entoure le milieu du corps, et descend au-dessous des genoux. Passé cet âge la mère abandonne les enfants mâles aux soins du père qu'ils accompagnent partout et auquel ils servent de domestiques; on apprend aux filles à faire divers ouvrages, dont il serait trop long de faire ici l'énumération: c'est, sans contredit, à l'usage de porter, dès leur enfance, des vêtements très-larges que les Indiens doivent d'être exempts de toutes difformités.

La maison où je fus conduit par les Indiens, était située à environ cinq lieues de la côte, dans un ravin; vers son extrémité deux rangées de montagnes parraissaient s'unir; un courant d'eau, aussi bonne que limpide, coulait au fond de la petite vallée, en se dirigeant vers la mer. Il était alors guéable; mais il devait être plus profond dans les autres saisons, d'après les marques faites par la surface de l'eau sur les bords, et sur plusieurs grands morceaux de rochers qui se trouvaient dans son lit.

La partie basse du ravin, qui avait d'abord plus de trois milles de largeur, et qui devenait graduellement plus étroit à mesure que nous approchions

de la maison, était cultivée par petites portions de terre, et, parmi les broussailles, on distinguait des bouquets de pommiers, de poiriers, et de pêchers dont quelques-uns étaient tellement chargés de fruits que leurs branches se courbaient jusqu'à terre. Les côtés des montagnes déployaient, avec un luxe qui tenait de la profusion, les dons précieux de la nature ; la même espèce d'arbres fruitiers, chargés de leurs fruits mûrs, animait la perspective et offrait à l'œil une agréable diversion à la verdure foncée des bois qui couvraient le pays, à l'exception de quelques intervalles où se trouvait la pointe aride d'un rocher lavé par les pluies ou blanchi par les rayons du Soleil. On paraissait avoir choisi cette situation pour la maison, non pour sa beauté pittoresque, mais à cause de la facilité d'en défendre l'entrée, dont on ne pouvait approcher que par le chemin que nous prîmes, la descente des montagnes étant impraticable de tous les côtés; ce qui nous parut de plus en plus évident à mesure que nous approchions davantage de la maison.

Quatre à cinq jeunes Indiens, ou *Mosotones*, se dirigèrent les premiers vers la maison; et, lorsque je commençai à la voir, j'aperçus un groupe nombreux de femmes et d'enfants, qui s'étaient rangés

en front, et paraissaient plongés dans le plus grand étonnement par ma présence inattendue; nous continuâmes à avancer vers la maison, située sur un petit plateau, à environ trente verges au-dessus du niveau du ruisseau, et nous mîmes pied à terre au milieu du bruit d'une foule de questions et de réponses également inintelligibles pour moi. L'expression d'une curiosité extraordinaire, adoucie par des regards qui annonçaient un intérêt touchant, bannit toute crainte de mon cœur; et je ne pus m'empêcher de dire intérieurement : Céleste auteur de la nature, c'est pour la première fois que je vois les ouvrages de ta création dans toute leur simplicité primitive, exempts, du moins je l'espère, des vices qui accompagnent presque toujours la civilisation.

La maison était un bâtiment couvert en chaume d'environ soixante pieds anglais de long, sur vingt de large, avec des murs en terre de sept pieds de haut, ayant deux portes à la façade, opposées à deux autres placées sur le derrière de la maison et sans croisées; le fond de l'intérieur du bâtiment était divisé en cases, dont les séparations, formées de cannes couvertes d'une épaisse couche d'argile, pouvaient avoir environ six pieds,

avec la place d'un lit de trois pieds de large, qui en avait deux d'élévation au-dessus du sol, et ayant quelque ressemblance avec une écurie anglaise. En face de ces espèces de loges, d'une extrémité à l'autre, excepté dans l'espace des deux portes, le sol était élevé d'environ dix pouces, sur une largeur de six pieds; cette élévation était en partie couverte de petits tapis qui, avec cinq ou six tables basses, composaient tout l'ameublement de l'habitation. Les deux portes de derrière conduisaient à la cuisine, bâtiment aussi long que la maison, quoiqu'il en fût entièrement détaché; on y voyait plusieurs foyers entourés de petits pots de terre, des poëles, et quelques paniers de cannes fendues; au-dessus de chaque foyer, était suspendu une espèce de panier plat, destiné à contenir de la viande ou du poisson, et tenant lieu de garde-manger. Les Indiens l'appellent un *Chigua*. Les chevaux furent dessellés, et leurs selles placées sur le plancher à une des extrémités de la maison.

La famille, ou ce que je crus être la famille, était composée de plus de quarante individus. Le père, âgé de quarante à cinquante ans, paraissait jouir de tous les priviléges d'un patriarche. Il y avait dans cette maison huit femmes, que je consi-

dérais comme ses épouses, quoique, pendant mon séjour, il parût n'avoir de liaison qu'avec l'une d'entre elles, si l'on peut donner ce nom à la fonction de le servir pendant qu'il mangeait, et de recevoir de chacune des autres son plat respectif, qu'elle plaçait successivement sur la petite table. Les jeunes gens prenaient la nourriture qu'on leur portait, à différentes tables, ou dans diverses parties de la maison; les femmes et les enfants se rendaient dans les cuisines, et y partageaient les aliments qu'avaient laissés les individus mâles de la famille. Depuis le premier jour de mon arrivée, jusqu'au dernier de mon séjour, je mangeai toujours du même plat que le Cacique ou Ulmen; car je ne sus pas exactement quel était son rang. Nos doigts nous tenaient lieu de fourchettes, et de grandes coquilles de moule remplaçaient les cuillers. Je n'ai jamais vu faire usage de couteaux à table.

Notre nourriture consista principalement en mouton frais, en bœuf, poisson et volailles, coupés en petits morceaux, qu'on fait cuire à l'étuvée, avec des pommes de terre ou des citrouilles, assaisonnées avec des oignons, de l'ail, du poivre de Cayenne ou *capsicum;* notre déjeuner, que nous prenions au

lever du soleil, était composé de farine ou froment rôti, assez mal moulu ou écrasé, et mêlé avec de l'eau chaude ou froide, selon le goût de celui à qui ce mets était destiné. On obtient cette farine en commençant par faire rôtir le froment ou l'orge dans un pot de terre placé sur un petit feu, jusqu'à ce que le grain prenne une couleur brune pâle; lorsqu'il est refroidi, on le moud sur une pierre plate, large de huit pouces à un pied, et de la longueur de deux pieds, et quelquefois plus grande. Cette pierre est placée par terre, et s'élève de quatre pouces; la femme chargée de cette opération prend alors une autre pierre qu'elle pose en travers sur la première, et qui pèse de six à dix livres; elle appuie ensuite avec ses mains, broye le grain, et l'écrase ainsi comme du café grossièrement moulu. On étend ordinairement par terre, du côté où la pierre est inclinée, une peau d'agneau très-propre, dont la laine est en dessous, et qui est destinée à recevoir la farine que les Indiens appellent *machica*. Notre dîner, composé des plats dont j'ai parlé plus haut, était, en général, servi à midi, dans des calebasses ou gourdes coupées en deux, de la profondeur de trois pouces, et dont quelques-unes avaient de douze à quinze pouces

de diamètre; notre souper, servi à huit heures, se composait de lait avec de la machica ou des pommes de terre.

Je ne peux m'empêcher de décrire une des manières de préparer le lait, adoptée de préférence par les Indiens, et qu'ils appellent *milcow* : ils faisaient rôtir des pommes de terre et une espèce de citrouille qu'ils nomment *zapallo*; l'intérieur en était extrait et pétri avec une petite quantité de sel, et quelquefois avec des œufs. Cette pâte, ainsi préparée, était formée en petits gâteaux, chacun de la largeur d'environ un dollar; on en mettait une grande quantité dans un pot de lait, où on les laissait bouillir pendant un quart-d'heure. Je jugeai, comme les Indiens, que ce plat était excellent; leurs volailles, nourries d'orge et de pommes de terre, étaient grasses et très-bonnes. Leurs poissons de mer et de rivière ne l'étaient pas moins. Leurs bœufs et leurs moutons avaient également une graisse fine et un goût délicat.

Les pommes étant abondantes dans ces contrées, la boisson, à cette époque de l'année, consistait principalement en cidre nouveau, cependant assez fermenté pour produire l'ivresse, à laquelle j'ai souvent vu les hommes se livrer; mais je dois dire

à la louange des femmes, que je n'en ai jamais vu aucune dans cet état. J'appris que, dans les autres saisons de l'année, ils obtenaient du maïs des liqueurs fermentées, dont je parlerai plus au long dans la suite de cet ouvrage. Leur manière de faire le cidre est très-imparfaite : les femmes se procurent dans les bois une grande quantité de pommes qu'elles mettent dans une espèce de huche de huit à dix pieds de long, faite du tronc d'un gros arbre, taillé de manière à ressembler à un canot; une des femmes prend alors un bâton ou une canne, qui a à peu près la longueur de la huche, et, debout à une de ses extrémités, bat les pommes, jusqu'à ce qu'elles soient réduites en morceaux. On les réunit ensuite à un des bouts; on les presse avec les mains, et le jus en est reçu dans de grandes calebasses ou gourdes desséchées, ou dans des outres de peaux de bouc. On le porte alors dans l'intérieur de la maison, pour le verser dans une jarre de terre, où on le laisse fermenter. Les Indiens font ces jarres avec de la terre cuite; il y en a qui contiennent au-delà de cent *gallons*; ce qui prouve que ce peuple a quelques connaissances dans l'art de fabriquer la poterie.

Le seul amusement auquel je visse les Indiens de

Tucapel se livrer pendant mon séjour parmi eux, était ce qu'ils appelaient une danse; environ seize hommes et femmes, entremêlés sans ordre et placés en rang, parcouraient la chambre, l'un à la suite de l'autre, au son d'un petit tambour fait d'un morceau de peau fraîche de chevreau ou d'agneau, étendue sur un pot de terre à l'usage de la cuisine; je n'ai été témoin de ce divertissement que deux fois, et toujours après souper. A la vérité il n'est point en harmonie avec les habitudes des Indiens, qui ne communiquent que très-peu ensemble. Les femmes, dans ce pays, sont considérées comme inférieures aux hommes; et ne peuvent, par conséquent, concourir à l'agrément de la société; l'amusement auquel les jeunes gens se livrent le plus volontiers, à l'extérieur des maisons, est le *palican*. Les Espagnols donnent à ce jeu le nom de *chueca*; il ressemble à celui qui est désigné en Angleterre sous le nom de *bandy;* Molina dit qu'il a du rapport avec le *calcio* des Florentins et l'*orpasto* des Grecs.

La compagnie se divise en deux parties; chaque personne a un bâton long d'environ quatre pieds, et courbé à la plus basse extrémité; on jette par terre une petite balle dure, quelquefois de bois;

les deux troupes se séparent, quelques-uns avancent vers la balle, d'autres se tiennent au loin pour empêcher, lorsqu'on la frappe, qu'elle ne sorte des limites assignées; ce qui ferait perdre la partie. On m'a assuré que, dans les différentes provinces d'Araucanie, des affaires très-importantes avaient été terminées à l'amiable, au moyen d'un bâton recourbé et d'une balle; la décision de l'affaire tenant au résultat du jeu, le gagnant est aussi celui en faveur duquel la contestation se trouve par cela même décidée.

J'ai entendu dire à Arauco, que Roa, évêque actuel de la Conception, ayant passé, en allant visiter Valdivia, sur le territoire des Indiens sans leur permission (formalité dont il n'est jamais permis de se dispenser), fut arrêté à son retour pour n'avoir point sollicité et obtenu une passe ou sauf-conduit de *l'Uthalmapu* ou principal chef politique du pays qu'il devait traverser, appelé par les Indiens le *Laguen Mapu* ou district maritime. Non-seulement ils le firent prisonnier, mais encore ils le dépouillèrent de tous ses bagages. Il s'éleva ensuite une contestation sur la question de savoir s'il serait mis à mort, ou s'il lui serait permis de se rendre à la Conception, et on ne trouva d'autre moyen de décider cette question que par le *pali-*

can; ce jeu fut joué en présence de l'Évêque qui eut la satisfaction de voir son parti victorieux, et de conserver ainsi la vie; mais ses bagages furent irrévocablement perdus pour lui.

Cette partie du pays, que j'eus l'occasion de parcourir avec quelques-uns de ces braves Indiens, n'était pas étendue, mais très-belle; le sol en était riche, toutes sortes de plantations y prospéraient, et les arbres étaient d'une grande hauteur, les espèces les plus remarquables étaient *l'espino*, le *luma*, le *maque* et le *pehuen.*

J'appris que les Indiens avaient des mines d'or et d'argent, et qu'ils connaissaient l'art d'en extraire le métal : ce qui peut concourir à le prouver, c'est qu'on leur voit des ornements composés de métaux précieux; ils sont de manufacture espagnole et proviennent sans doute des dépouilles de guerre ou du résultat de quelques échanges.

On ne pourrait établir dans ces contrées qu'un commerce de peu d'importance; la laine qui est de bonne qualité, le bois et quelques matières d'or et d'argent pourraient y être échangés contre des couteaux, des haches, des hachettes, de la flanelle commune, blanche et verdâtre, des ponchos, des mors de bride, des éperons, etc.

CHAPITRE II.

Départ de Tucapel Viejo, et arrivée à Tubul. — Notre déjeuner en route. — Séjour chez le Cacique de Tubul. — Quelques apparences de civilisation. — Jeu de *Peuca*, la lutte. etc. — Mouillage. — Commerce. — Aspect du pays. — Arrivée à Arauco. — On me conduit chez le Commandant. — Notre entrevue. — Ville d'Arauco. — Indiens qui y venaient pour faire des échanges. — Manière de tisser les *ponchos* de première qualité. — Excursion vers les moulins à eau, sur la rivière de *Camparaque*. — Divertissements. — Le *Mate*, etc. — Visite à *Nacimiento*, Santa Juana, et retour à *Arauco*. — Je reçois l'ordre de me rendre à la Conception.

Nous étions dans le mois d'avril; sur les trois heures du matin, à la faveur d'un clair de lune, je quittai, avec cinq Indiens, la maison de mon bon et honnête Toqui; nous étions tous à cheval, et nous voyageâmes jusques après le lever du soleil. Nous arrivâmes alors à un bâtiment que je jugeai être une auberge de peu d'importance; nous descendîmes de cheval et j'y fus témoin d'une scène des plus romantiques.

Les Indiens étaient dans leur costume grossier : le poncho, le chapeau en forme de pain de sucre, les sandales de cuir, les éperons qui avaient des moletes d'au moins trois pouces de diamètre; les chevaux étaient aussi bizarrement caparaçonnés : une selle creuse, couverte de trois ou quatre peaux de mouton, sur lesquelles était étendu une couverture bleuâtre, d'une laine très-longue; la croupière revêtue d'un large morceau de cuir, pendant des deux côtés; la grande boîte de bois, servant d'étrier, assez large pour contenir le pied du cavalier, et la bride, avec un mors très-pesant, garnie de rênes tressées artistement et se terminant en un fouet du même travail, divisé en huit ou dix petites tresses, formant une touffe qui ressemblait à un gland.

Le lieu où nous nous arrêtâmes était enchanteur; les branches d'un grand carroubier s'étendaient au-dessus de nos têtes, tandis que nos pieds foulaient une verte pelouse : sur l'un des côtés, un petit courant d'eau se frayait un passage à travers des cailloux, et sur l'autre, à une certaine distance, se présentait à notre vue la Mer Pacifique, embellie des rayons argentés du soleil levant, dont la verdure des bois faisait encore ressortir le brillant

éclat. Quelle grande et imposante réunion des chefs-d'œuvre de la nature! Celui qui aurait pu être témoin de cette scène sans éprouver les sensations les plus délicieuses, ne saurait partager la vive émotion que j'éprouvai en ce moment.

Aussitôt que les Indiens furent descendus de cheval, quelques-uns d'entre eux coururent au ruisseau, et en rapportèrent de l'eau dans des cornes de jeunes taureaux, qu'ils portaient toujours avec eux pour cet usage; ils la partagèrent avec leurs camarades, de manière à ce que chacun en eût une pinte. Ils tirèrent ensuite de leur ceinture un petit sac de cuir fait de la peau d'un animal, de la grosseur d'un chat, et, mettant une poignée de farine rôtie dans la corne déjà remplie d'eau; ils la remuèrent avec un petit bâton et la mangèrent ainsi. Je suivis leur exemple, et cétte mixtion composa notre déjeuner, après lequel nous continuâmes notre voyage. Sur les midi, nous arrivâmes à Tubul, et descendîmes à une grande habitation que je supposai appartenir au Toqui ou Cacique du pays. Il y avait dans ce lieu plusieurs autres maisons, formant un petit hameau dont tous les habitants sont Indiens.

On nous servit à dîner la nourriture ordinaire

avec l'addition d'un agneau tué à notre arrivée, qu'on coupa par moitié et qu'on fit rôtir sur la braise. Ce qu'on peut considérer comme un indice de civilisation, c'est que l'agneau rôti fut étendu sur un grand plat d'argent grossièrement façonné; quelques cuillers et fourchettes du même métal étaient placés sur la table du Toqui; on n'y voyait point de couteaux, mais des cornes qui tenaient lieu de verres. Outre le cidre, la table était garnie de quelques bouteilles de mauvaise eau-de-vie et de vin doux très-épais.

Mes camarades ou conducteurs indiens, donnèren taprès le dîner beaucoup de plaisir aux spectateurs, en jouant au jeu qu'ils appellent le *peuca* et qui, selon Molina, est pour eux un simulacre de guerre. Quinze *Mosotones*, jeunes Indiens, se prirent par la main et formèrent un cercle dans le centre duquel on plaça un enfant de dix ans; un nombre égal de jeunes gens entreprit d'enlever l'enfant du lieu où il était, et de s'assurer ainsi la victoire qui dépendait de cet enlèvement. Les Indiens qui formaient le cercle étendirent d'abord leurs bras autant que possible et tournèrent lentement; les autres s'élancèrent sur le cercle et cherchèrent à le rompre; mais leurs ennemis ne les laissèrent point pénétrer, et ils furent forcés de se

retirer. Ils se formèrent ensuite en groupes de deux ou trois personnes pour attaquer leurs adversaires sur différents points; mais leurs efforts furent encore inutiles; et, après plusieurs tentatives infructueuses pour s'ouvrir un passage et s'emparer de l'enfant, la fatigue les força à renoncer à leur entreprise. A la fin du jeu, qui dura au moins trois heures, on apporta une grande quantité de cidre; les effets de cette boisson ne tardèrent pas à se manifester; plusieurs luttes s'engagèrent et les Indiens y déployèrent autant de force que d'agilité. Il suffisait de renverser son adversaire pour remporter la victoire, et les cornes remplies de cidre circulaient abondamment pour ranimer les forces épuisées des jeunes gens. Les femmes et les enfants, formant des groupes, assistaient à ces jeux, et leurs traits exprimaient fortement le vif intérêt qu'ils y prenaient.

Après un souper composé de milcow, de pommes de terre rôties et de lait, nous allâmes nous coucher sur des lits garnis de cinq ou six peaux de moutons très-propres, et de couvertures de flanelle blanche. Nous nous levâmes le lendemain de grand matin; on ajouta à mon escorte cinq jeunes Indiens, et nous continuâmes notre route vers Arauco.

On trouve à Tubul une rade et un bon mouil-

lage; les vaisseaux peuvent, au besoin, s'y procurer en abondance, des bœufs, des moutons et d'excellents végétaux, en donnant en échange des couteaux, des haches, des boutons, des colliers ou bracelets, etc. L'eau de la rivière est salée à son embouchure; mais on peut facilement en avoir de bonne et de fraîche en remontant un peu vers le Nord, où coule un petit ruisseau qui se jette dans la rivière de Tubul.

Après avoir voyagé environ six milles, nous descendîmes sur le rivage d'une très-vaste baie, et aperçûmes à l'horizon l'île de Santa-Maria. Au pied du promontoire que nous avions traversé, était un petit ruisseau, et trois jolies chaumières devant lesquelles l'on voyait des jardins très-soignés. Mes guides me conduisirent à la première de ces chaumières, où nous fûmes reçus par une femme blanche, épouse d'un sergent, placé dans ce lieu qui est comme un poste avancé. Le sergent ne tarda pas à paraître, et, quoique j'eusse été traité de la manière la plus amicale par les bons Indiens, j'éprouvai, en me retrouvant avec des personnes de ma couleur, un plaisir semblable à celui qu'on ressent en se voyant délivré de la crainte du danger, par la certitude qu'il n'existe point. Il s'éleva

quelques disputes entre les Indiens dont quelques uns voulaient me quitter pour retourner chez eux ; mais elles furent appaisées par le Sergent qui envoya avec nous deux soldats, avec ordre de me présenter au commandant d'Arauco. Après avoir déjeuné avec du pain et du bœuf rôti, nous continuâmes notre marche vers Arauco où nous arrivâmes à midi.

Le pays que nous parcourûmes portait sur tous les points les marques d'une abondante végétation; les vallées et le fond des ravins étaient couverts d'herbes et d'arbrisseaux, et les parties montagneuses, de bois. Descendus dans la plaine, nous découvrîmes sur la droite plusieurs petits ravins contenant un grand nombre de jolies maisons couvertes en chaume; les arbres étaient garnis de vigne sauvage, chargée de grappes encore vertes; des bouquets de poiriers et de pêchers ornaient les côtés des collines, tandis qu'à leurs pieds les vallées, qui s'étendaient jusqu'au bord de la mer, étaient divisées par des palissades de branches d'arbres qui formaient des enclos, où se nourrissait le bétail, composé principalement de vaches.

À notre arrivée à Arauco, je fus immédiatement conduit à la maison du commandant qui ordonna

qu'on m'amenât en sa présence, et que les soldats et les Indiens fussent renvoyés chez eux. Je ne fus pas peu surpris à l'aspect ridicule de ce guerrier de nouvelle création, qui, dans le poste qui lui avait été confié, se regardait certainement comme un second Alexandre. Sa taille était d'environ cinq pieds, six pouces; il était remarquable par sa maigreur, un teint basané, un grand nez à la romaine, de petits yeux noirs, un menton avancé et une bouche édentée. Ses cheveux, abondamment poudrés, *tombaient* sur ses épaules où ils formaient une queue à la Frédéric; il portait un vieil uniforme brodé en or, d'un bleu fané, dont les pans, les manches et le colet, étaient d'un rouge foncé, ainsi que sa veste et sa culotte; des bas bleux, des souliers bruns faute de cirage, et de grandes boucles de-cuivre carrées complètaient son costume.

Une véritable épée de Tolède était suspendue à son côté par un large ceinturon de cuir attaché sur le devant par une boucle; il avait enfin la tête couverte d'un chapeau dont la forme était celle d'un triangle équilatéral: tel était l'extérieur de ce militaire; on voyait son manteau rouge près de lui sur une chaise. Il se leva, paraissant pénétré de sa haute importance; jamais preux chevalier n'ac-

cueillit avec plus de froideur et de gravité les humbles supplications d'un malheureux écuyer, que mon vieux commandant n'en déploya en écoutant mon récit assez confus; mais quel constraste s'offrit en ce moment à mes yeux dans la personne de la commandante, son épouse, que je ne puis comparer qu'à une énorme lanterne; elle avait environ quatre pieds, six pouces de haut, et, autant que je pus en juger, sa circonférence n'était pas d'une moindre dimension, encore augmentée par un énorme panier qui avait environ quatre pieds de diamètre. Elle portait un jupon de flanelle écarlate, cousu en petits plis, dont le bas était garni d'une étoffe jaune; un corset vert et des manches de dessous, couvrant à peine ses épaules, et bordées d'un ruban vert avec une frange blanche. Ses cheveux étaient attachés par derrière avec un grand ruban noir, et, sur le haut de sa tête, on voyait un bouquet de fleurs naturelles. On aurait pu dire avec vérité de cette bonne dame, qu'il aurait été plus facile de sauter par-dessus que d'en faire le tour. Il y avait aussi chez le Commandant, le Curé de la paroisse, deux moines Franciscains, et quelques habitants, dont l'un, Don Nicolas del Rio, s'intéressant au sort d'un jeune homme (car je n'avais

alors que dix-sept ans), pria le Commandant de permettre que je fusse son convive : cette requête ayant été accordée, le Commandant prit son manteau rouge, nous accompagna à la maison de Don Nicolas, et, rigoureux observateur de l'étiquette, me présenta à la famille, composée de la femme de mon nouvel hôte et de trois filles; son fils unique était alors auprès de son oncle, gouverneur d'Angeles. Pendant tout le temps de mon séjour à Arauco, ces braves gens exercèrent à mon égard tous les devoirs de l'hospitalité, et me traitèrent, sous tous les rapports, comme un membre de la famille : chaque jour ils cherchaient à me procurer de nouveaux plaisirs, et à rendre ma situation heureuse; ils y réussirent parfaitement.

Arauco est situé au pied d'une montagne rocailleuse qui n'est accessible que par un sentier tournant, qui commence dans l'intérieur des murs qui enferment la ville. Sur le haut de la montagne étaient braqués quatre canons de cuivre de dix-huit, entourés d'un parapet en pierre. Il y a une grande maison pour les soldats; elle leur sert de caserne ou de corps de garde, et une petite tour pour placer une sentinelle. La ville forme un carré d'environ six cents verges. Elle est entourée

d'un mur de dix-huit pieds de haut, sur trois côtés; la montagne faisant le quatrième; deux petits parapets s'élèvent dans les coins; au centre, du coté du Nord, est une entrée voûtée avec une porte en bois très-massive qui se ferme tous les soirs à huit heures et s'ouvre le lendemain à six heures du matin; une rue conduit à l'entrée de la ville, jusqu'à la place du marché où se trouve l'Église; il y a aussi un couvent de religieux franciscains qui était autrefois un collége de Jésuites; la garnison consistait en trente soldats avec leurs officiers, toute la population n'excède pas quatre cents âmes.

La ville est approvisionnée d'eau par une source excellente, qui jaillit d'un rocher, tombe dans un vaste bassin de pierre; et, de là, prend son cours par la place, la rue principale et sort par la porte de la ville. Les femmes Indiennes apportent tous les jours à Arauco, du fruit, du poisson, de la volaille, et du cidre appelé *chicha*, qu'elles vendent ou échangent pour du sel, article le plus demandé, parce qu'il n'en existe d'autre que celui qu'on y importe. La plus grande partie du sel dont on se sert pour la cuisine vient du Pérou; mais on peut s'en procurer d'une espèce plus commune de la côte du Chili, près de Valparaiso.

Le salut généralement en usage chez les Indiens consiste dans les mots *marry, marry*; et on m'a assuré que quand un Cacique, ou tout autre chef, envoie à des Espagnols son *marry, marry*, c'est un signe certain de paix, quoique d'autres tribus soient, à la même époque, en guerre avec eux.

J'eus, pendant mon séjour à Arauco, plusieurs occasions de voir des Indiens occupés à tisser les ponchos de première qualité, dont j'appris que quelques-uns valaient de cent à cent cinquante dollars. On commence par laver et nettoyer, ou peigner la laine; car on n'a dans ce pays aucune idée du cardage; ensuite on la file et on lui donne les couleurs nécessaires, telles que bleu, jaune, verd, ou rouge, et s'il y en a quelques-unes pour lesquelles ils manquent d'ingrédiens nécessaires, ils achètent une pièce de flanelle de Manchester de la couleur demandée, la mettent en morceaux, la réduisent en laine et la filent de nouveau, mais beaucoup plus fin que ne l'était le tissu de la pièce de flanelle.

Après quelques jours de repos, Don Nicolas me proposa d'accompagner ses filles pour une excursion dans quelques villes et villages des environs, proposition que j'accueillis avec un grand plaisir

et qui me parut ne pas être moins agréable à mes compagnes de voyage. Le Commandant me donna une permission ou passe-port; et je reçus l'ordre de le présenter à chaque poste militaire devant lequel nous pourrions passer. Je ne sais si une semblable précaution était nécessaire, mais j'ai lieu de présumer que ce passe-port ne me fut remis que pour me donner une idée de l'autorité du chef militaire; car on ne me le demanda jamais, et, lorsque, par hasard, je le présentais à quelque poste, on ne le lisait point, et un sourire dédaigneux montrait le mépris avec lequel il était reçu par les subalternes de ce grand homme.

Dans une des plus belles matinées qui pût s'offrir à de joyeux voyageurs, notre cavalcade se mit gaiement en chemin; les trois filles de Don Nicolas étaient montées sur de bons chevaux portant des selles carrées, ressemblant à de petits fauteuils dont les bras et le dos étaient couverts en velours; les brides, les croupières et accessoires étaient artistement tressés. Je montai un cheval aussi bien harnaché et qui appartenait à mon excellent hôte. Quatre mulles de somme étaient chargées de lits et de provisions; deux *Mosotones*, jeunes Indiens, étaient chargés de les conduire et de les soigner,

et deux femmes devaient servir leurs jeunes maîtresses. Nous montâmes à cheval et fûmes joints, à la porte de la ville, par les deux filles du Commandant, qui avaient deux soldats pour escorte. Jamais, dans le cours de ma vie, je n'ai depuis éprouvé autant de plaisir que j'en eus à cette époque, lorsqu'après avoir dépassé les portes de la ville et fait quelques pas en avant, je promenai mes regards autour de moi pour considérer cette nouvelle scène qui, dans mon opinion, était bien plus agréable à l'œil qu'un pélerinage à Cantorbery. Cinq jeunes demoiselles en grand costume, avec de petits *ponchos*, mais d'un travail exquis, des chapeaux noirs et des plumes de même couleur, des paniers faisant ressortir leurs vêtements de nuances variées, ornés de franges, de rubans et de paillettes; l'harnachement brillant de leurs chevaux, les deux soldats en uniforme, les Indiens, les femmes de service, et les mules de somme qui fermaient la marche; l'air de satisfaction peint sur tous les visages; les parents et les amis qui agitaient leurs chapeaux et leurs mouchoirs du haut des murs de la ville; le son des cloches de l'église et du couvent, appelant les habitants à la messe; la vue distincte de la mer d'un côté, et de l'autre celle d'une plaine enchanteresse et des

montagnes verdoyantes: cet ensemble me rappelait le pays des fées, et me faisait quelquefois douter de la réalité de tout ce que je voyais. Nous avions arrêté d'avance que nous déjeunerions à une ferme située à environ deux lieues d'Arauco : nous y dirigeâmes nos pas, en laissant les Indiens nous suivre de loin avec nos bagages.

On était prévenu de notre arrivée, et un déjeuner splendide avait été préparé pour nous recevoir. De l'agneau rôti, des volailles, des œufs frais, et du poisson fumaient sur la table: le repas se termina par du chocolat, des rôties, d'excellent beurre et du fromage. Nous fîmes honneur à notre hôte en mangeant de grand cœur; et nous attendîmes l'arrivée des Indiens, qui reçurent l'ordre de nous suivre aux moulins. Nous ne tardâmes pas à atteindre le bord de la rivière Carampangue, et, après avoir parcouru environ douze milles, nous arrivâmes aux moulins qui portent le même nom. La rivière a, dans quelques endroits, de quatre-vingts à cent verges de large; dans d'autres elle n'en a pas plus de vingt et coule lentement vers la mer; dans laquelle elle se jette à environ quatre milles d'Arauco. On prétend qu'elle prend sa source dans les Cordilières. A l'endroit où les moulins sont cons-

truits, la rivière a vingt deux verges de largeur, avec une chute considérable dont, au moyen de canaux pratiqués à cet effet, on utilise les eaux pour le service des moulins qui sont au nombre de trois, et ont, chacun, des roues verticales et une paire de meules en pierre. On m'apprit que ces pierres viennent d'un lieu très-éloigné, et que la paire coûtait environ cent cinquante dollars : elles sont noires et ont de petites taches blanches, ressemblant à des ailes de mouches ; c'est pour cela qu'on les appelle *ala de mosca*. Lorsque, par un accident quelconque il arrive qu'elles se brisent, on est obligé de s'en procurer d'autres, parce qu'on ne connaît point l'art de faire le ciment, et de réunir, par ce moyen les morceaux fracturés; d'ailleurs il est probable que la dépense du fer que l'on serait obligé d'y employer, coûterait plus que de nouvelles meules ; je doute même qu'on puisse se procurer dans le pays un forgeron capable de faire des cerceaux pour les entourer ; la seule précaution qui soit prise pour prévenir de pareils accidents, est de mettre autour de ces pierres, un grand nombre de courroies de cuir frais, qui, lorsqu'elles sont sèches, ne sont pas très-inférieures aux cerceaux de fer. La partie du bois est grossièrement travaillée; le meu-

nier étant en même temps charpentier, forgeron, maçon, etc. La farine n'est point blutée, mais criblée, ce qui est néanmoins étranger aux obligations ou au commerce du meunier, tenu seulement de moudre le blé, et d'en envoyer la farine au propriétaire, qui la fait séparer du son au moyen de grands tamis de cuir, fabriqués par les Indiens.

Nous dinâmes à un de ces moulins, partie avec les mets qu'on nous y offrit, et partie avec ceux que nous avions fait charger sur les bêtes de somme. Nous employâmes l'après-dîner à nous promener dans le voisinage et à cueillir des grains de myrte qui sont délicieux, et que les habitants appellent *mutillas*; ils sont environ de la grosseur d'un pois, d'un rouge foncé, très-sucrés et d'un goût aromatique; quelquefois on les écrase dans de l'eau, et, en les laissant fermenter quelques jours, ils produisent un breuvage agréable appelé *chicha de mutilla*. Nous trouvâmes une grande abondance de raisins sauvages qui n'étaient ni gros, ni sucrés, et cependant très-agréables au goût; quelques prunes et une grande quantité de pommes, de poires et de pêches. A notre retour chez le meunier, on nous présenta du *mate*, qui remplace le thé, et dont on fait plus ou moins usage dans

toutes les parties de l'Amérique du Sud; mais, depuis la révolution actuelle, la consommation en a diminué, en partie parce que la mode de boire le thé à *la inglesa* a prévalu, et en partie parce qu'il est maintenant impossible d'obtenir du Paraguay des envois réguliers de cette herbe qui y croît, et d'où elle tire son nom. On prépare le *mate* en mettant dans une coupe d'or ou d'argent environ une cuillerée à thé d'herbe du Paraguay, à laquelle on ajoute un morceau de sucre qu'on laisse quelquefois sur le feu jusqu'à ce qu'il soit un peu brûlé; on y met quelques gouttes de jus de citron et de la canelle, ou un clou de girofle; on remplit ensuite la coupe d'eau bouillante, on y introduit un tube d'argent de l'épaisseur d'un tuyau de pipe à tabac, de six pouces de long, et percé de petits trous à l'extrémité inférieure; au moyen de ce procédé, on pompe le *mate* au risque de s'échauder la bouche; on emploie ordinairement à cet usage une coupe placée sur un plateau, et ciselée avec beaucoup d'art; un seul tube sert pour toute la société. On observe une étiquette très-sévère en prenant ce *mate*; il est d'abord offert aux étrangers, ou à l'hôte qu'on voit chez soi avec le plus de plaisir, à un prêtre, s'il y en a de présent, ce qui arrive pres-

que toujours. Une forte indisposition survenue au moine Vicente d'Arauco put seule nous affranchir de sa présence, événement dont la société ne témoigna de regret que le soir, au moment où on proposa une danse, parce que personne ne pinçait de la guitare aussi bien que le saint homme. Néanmoins un des soldats offrit ses services, on apporta l'instrument qui fut mis d'accord, et on désigna la danse qui allait être exécutée. Un danseur et une danseuse s'avancèrent au milieu de la chambre, et commencèrent, au son de la guitare, cette danse que l'on m'a dit être le bolero. Elle dura environ cinq minutes, après lesquelles les deux danseurs furent relevés par deux autres; cet amusement se prolongea ainsi jusqu'à minuit avec le secours du cidre, du *chicha de mansana*, du *chicha de mutilla*, de mauvais vin et d'un peu d'eau de vie faite avec du raisin sauvage du pays. Un souper bien chaud termina le divertissement; nous allâmes ensuite nous mettre dans les lits préparés pour nous dans différentes maisons.

Le lendemain matin, après le déjeuner, nous montâmes à cheval, et, ayant traversé la rivière sur un point où elle était guéable, nous poursuivîmes notre route vers Nacimiento, petit village entouré

d'un mur défendu par quatre canons. La plus grande partie des habitants sont des Indiens qui paraissent très-pauvres; nous logeâmes la nuit dans la maison d'un curé; mais je ne la trouvai pas, à beaucoup près, aussi agréable que celle que nous avions passée aux moulins.

Le jour suivant nous arrivâmes à Santa Juana, autre ville frontière, située sur une île formée par la rivière, divisée en deux bras pendant l'espace d'environ un demi-mille; bras qui se réunissent ensuite; cette rivière est la Bio-bio, et peut, à juste titre, être appelée les limites septentrionales du Chili. Les villes au nord de Bio-bio sont exposées à être pillées par les Indiens; et les Espagnols ne les gardent que comme des postes avancés. Nous nous reposâmes un jour à Santa Juana, et retournâmes, par une route différente, à Nacimiento; de-là aux moulins de Carampangue, et le jour suivant à Arauco, après avoir mis sept jours à cette agréable excursion.

Je fus extrêmement surpris en apprenant que la guerre avait été déclarée entre l'Angleterre et l'Espagne; peu de jours après, je reçus l'ordre de me rendre à la Conception; je demeurai jusqu'à mon départ dans la maison de mon ami, Don Nico-

las del Rio, comblé, de plus en plus, des attentions les plus hospitalières par ce digne américain du sud et de son excellente famille, que je quittai avec le regret le plus sincère, pénétré de l'idée que je ne la reverrais jamais. Cependant je me trompais; car, après un intervalle de dix-sept ans, nous nous retrouvâmes dans des circonstances qui me mirent à même de reconnaître en partie les bontés que ces aimables hôtes avaient eues pour moi.

CHAPITRE III.

Description de la culture des Fermes dans l'Araucanie. — Manière de battre le blé. — Produits. — Bestiaux. — Localités. — Division topographique. — Gouvernement indien. — Lois et peines. — Système militaire. — Armes, Drapeaux, etc. — Division du butin. — Tra ité de paix. — Religion. — Mariages. — Funérailles. — Villes espagnoles fondées en Araucanie. — Aperçu su les nouvelles Colonies. — Commerce.

La charrue employée par les Créoles et les Espagnols, et adoptée par les Indiens, est une pièce de bois recourbée, faite en général avec la partie du tronc, et l'une des principales branches d'un arbre. La portion qui est destinée à remuer le sol, car on ne peut pas dire labourer, a environ cinq pieds de long et six pouces de large; une des extrémités de cet instrument est pointue, à l'autre s'élève un manche d'environ trois pieds de haut, formant, avec [illegible] pointue, un angle obtus,

plus ou moins grand selon la volonté de l'ouvrier, ou la grosseur de la pièce de bois employée à ce travail.

Lorsqu'un fermier choisit une portion de terre pour la mettre en culture, il commence par abattre les arbres, avec lesquels il fait une palissade autour du champ; il laboure ou plutôt remue la terre, sème son blé ou son orge, le herse ensuite avec un faisceau d'épines; ce qui termine ses travaux d'agriculture jusqu'à la récolte; alors on coupe le blé dont on fait des gerbes que l'on porte sur l'aire où il est foulé aux pieds par un troupeau de juments que l'on fait courir au grand galop, en retournant la paille de temps en temps jusqu'à ce qu'elle soit réduite en morceaux de deux pouces de long. Alors, supposant que tout le blé en est séparé, on secoue le tout avec de grandes fourches de bois ou des branches d'arbre fourchues. Le grain, avec son enveloppe, tombe sur l'aire où on en forme des monceaux; on le jette ensuite en l'air avec des pelles: le vent emporte la paille et le grain seul reste; il se met alors dans des sacs de cuir de bœuf, qu'on place sur le dos des mules et qu'on porte à la maison du propriétaire; mais auparavant il faut payer la dîme, *diesmo*, et donner au curé un bois-

seau, *primicia* : on réserve ordinairement la paille pour la donner aux chevaux pendant la saison pluvieuse; mais quelquefois aussi on la brûle ou on la laisse pourrir.

Le maïs, qu'on appelle communément blé Indien, est cultivé dans cette partie de l'Amérique du sud, ainsi que dans toutes les autres. On en distingue ici de quatre espèces différentes, toutes également productives et très-appréciées; il se sème en lignes ou rangées, par deux, trois ou quatre pieds réunis, et à la distance d'une demi-verge des autres pieds rassemblés en même nombre. Chaque tige produit de deux à quatre épis dont quelques-uns ont jusqu'à douze pouces de longueur. Les Indiens préparent le maïs, pour l'hiver, pendant qu'il est encore vert, en faisant bouillir les épis dont se détache alors le grain qui est séché au soleil et serré dans un grenier; on l'appelle *Chuchoca*, et il est fort bon quand il est mêlé avec quelques-uns de leurs hachis ou étuvées. On le prépare encore d'une autre manière, en séparant le blé des tronçons d'épis verts, et en l'écrasant entre deux pierres jusqu'à ce qu'il prenne la consistance d'une pâte, à laquelle on ajoute du sucre, du beurre, des épices, ou seulement du sel; on divise ensuite cette pâte en petites portions

qu'on enveloppe séparément dans la feuille intérieure de l'épi et qu'on fait bouillir: on appelle ces gâteaux *umitas*. Le maïs sec, bouilli, *mote*, et le rôti, *cancha*, sont consommés par les Indiens, en guise de pain; une de ces espèces de maïs, *curuqua*, a un goût plus agréable lorsqu'il est rôti, et fournit une farine plus légère, plus blanche et plus abondante qu'aucune autre espèce. Cet aliment mêlé avec de l'eau et un peu de sucre, est estimé par toutes les classes des habitants; si on le fait avec de l'eau chaude, le breuvage s'appelle *chercan*; si c'est avec de l'eau froide, *ulpo*.

M. Bomare pense que le maïs n'est indigène qu'en Asie, et Durante a la même opinion relativement à la Turquie; mais Solis, Zandoval, Herrera, et d'autres, prouvent qu'à la découverte du nouveau monde, on le trouva dans les Indes occidentales, au Mexique, au Pérou, et au Chili. J'ai ouvert moi-même plusieurs tombeaux Indiens, *huacas*, et j'y ai aperçu du maïs qui certainement y avait été enseveli avant la conquête ou la découverte de cette contrée.

Il y a ici deux sortes de *quinua*, espèce de chenopodium; la graine de l'une est rougeâtre, amère, et n'est d'usage qu'en médecine; l'autre est blanche,

et se sert souvent à table. Lorsqu'elle est bouillie elle ressemble à du vermicelle; on en fait quelquefois de la soupe, et quelquefois aussi une espèce de pudding qu'on assaisonne avec des oignons, de l'ail, du poivre, etc.

Ils ont plusieurs espèces de fèves, *phaseolus*, qui croissent en abondance, et qui, vertes ou sèches, servent de nourriture à la plus grande partie des classes inférieures des Créoles et des Indiens; les fèves *sont* indigènes, les Indiens les cultivaient avant l'arrivée des Espagnols.

Il y a dans ces contrées sept à huit espèces de pommes de terre d'une excellente qualité, et qui, apprêtées de différentes manières, figurent sur presque toutes les tables, et à tous les repas. On en conserve souvent de petites en les faisant bouillir et sécher au soleil, ou en les couvrant de glace, jusqu'à ce qu'elles ressemblent à de la corne. Lorsqu'on veut en faire usage, on les rompt en petits morceaux qu'on laisse tremper dans de l'eau, et on en met une certaine quantité dans tous les plats; une de ces espèces, appelée *pogny*, est très-amère et on la considère, avec toute probabilité, comme vénéneuse. Pour en faire usage,

on la fait tremper dans l'eau jusqu'à ce qu'elle ait perdu son amertume, ensuite ôn la sèche, et quelquefois on la réduit en poudre appelée *chuno*.

On trouve dans ce pays des gourdes blanches et jaunes; les premières appelées en général callebasses, sont de vingt espèces différentes; mais il n'y en a que deux qui soient sucrées et mangeables; néanmoins les espèces amères sont très-utiles, parce qu'après les avoir nettoyées et séchées, leurs cosses tiennent lieu de plats, de bols, de bouteilles, ou d'auges; les plus grandes servent de barils pour contenir l'eau, le cidre et les autres liquides, aussi bien que de paniers pour le fruit, le beurre et les œufs. Quelquefois on les taille et on les peint d'une manière très-ingénieuse; pour certains usages on les entoure de cercles d'argent. Les jaunes, que nous connaissons sous le nom de citrouilles ou courges, et qu'on appelle ici *zapullo*, sont une excellente nourriture, soit qu'on les fasse cuire avec de la viande ou qu'on en fasse des flans avec du sucre et d'autres ingrédients. Plusieurs circonstances se réunissent pour démontrer évidemment que la gourde est une production indigène de l'Amérique du sud; on en voit des graines ou des cosses dans

les tombeaux, ou *huacas*. A l'époque de la découverte des différentes tribus indiennes, on trouva chez elles cette plante généralement cultivée. Almagro dit qu'en descendant le Maranon, il vit plusieurs Indiens qui se servaient de callebasses pour boire. Enfin, ceux qui portent leurs produits des bois de Maynac à Cusco et autres villes, se servent toujours de cosses de gourdes.

Le piment, guinée, ou poivre de Cayenne, *capsicum*, est cultivé en grande quantité, et est très-estimé par les naturels qui s'en servent pour assaisonner leurs aliments. Quoique le goût en paraisse d'abord piquant et désagréable, les étrangers s'y accoutument graduellement, et ne peuvent plus ensuite s'en abstenir; il y en a de plusieurs espèces.

Les végétaux européens réussissent parfaitement en Araucanie; on les voit en grande abondance dans tous les jardins.

Dans quelques parties du territoire, il y a une grande quantité de bêtes à cornes, qui s'élèvent très-bien, et souvent sont assez grasses; le bœuf est très-savoureux, ce qu'on doit peut-être attribuer à la grande quantité d'herbes aromatiques, plus particulièrement à une espèce de plante appelée par les Indiens *loiqui lahuca*, par les Espa-

gnols *alfilerilla*, et de treffle, *gualputa;* il ne manque point de moutons; mais on élève peu de cochons, parce que les Indiens n'aiment point à manger leur chair; préjugé qui a porté quelques prêtres peu éclairés à croire que les naturels étaient juifs d'origine. Les dindes, les volailles de basse-cour, et les canards, réussissent très-bien; je n'ai jamais vu d'oies dans ces contrées, et, quoiqu'on puisse en trouver sur d'autres points, les Indiens n'aiment point à s'en nourrir.

Le territoire auquel on peut donner le nom d'Araucanie, s'étend depuis la rivière Bio-bio, au 36° 44' de lattitude sud, jusqu'à Valdivia, au 39° 38'. La province de la Conception lui servant de limite au nord, et le *Llanos,* ou plaine de Valdivia, au sud; les Cordilières le bornent à l'orient, et la mer Pacifique à l'occident; il se partage, en quatre gouvernements ou tétrarchies, appelées *uthal mapus*. Le premier: *lauguen mapu*, la contrée maritime; le deuxième, *lelbun mapu*, le pays plat; le troisième, *mapire mapu*, le pied des Cordilières, et le quatrième, *pire mapu*, les Andes. Chaque tétrarchie est subdivisée en neuf *allaregues*, ou provinces, qui sont elles-mêmes partagées en neuf *regues*, ou districts. Cette circonscription existait avant l'arrivée des Espa-

gnols; mais la date de la formation de ces établissements est inconnue.

Les Araucaniens ont toujours été une race guerrière, et cependant leur gouvernement est aristocratique; ils ressentent vivement une injure; mais ils possèdent plusieurs vertus publiques et privées, et sont susceptibles de patriotisme, d'amitié et d'hospitalité.

Les quatre uthal mapus sont gouvernés par quatre Toquis ou Tétraques, indépendants l'un de l'autre dans l'administration civile de leurs territoires respectifs; mais néanmoins confédérés pour le bien général de toute la contrée. Les Apo-ulmenes sont les gouverneurs subordonnés de provinces, sous les ordres des Toquis respectifs, et les Ulmenes les préfets des comtés ou districts dépendants des Alpo-ulmenes; toutes ces dignités sont héréditaires dans la ligne masculine; en suivant l'ordre de primogéniture; mais, lorsqu'il n'y a point de ligne mâle descendante de la personne régnante, les vassaux jouissent du privilége d'élire parmi eux un nouveau gouverneur, en faisant connaître leur choix aux Toquis; ceux-ci le ratifient immédiatement. La marque caractéristique d'un Toqui est une hache de bataille, celui d'un Alpo-Ulmen un bâton

avec une pomme d'argent et un anneau du même métal au milieu du bâton; l'Ulmen a le bâton sans anneau.

Aux yeux d'un historien à systèmes, cette aristocratie, établie aux limites les plus reculées du sud du nouveau monde, qui a tant de rapports avec l'aristocratie militaire des ducs, des comtes et des marquis du nord de l'ancien, semblerait prouver que le nouveau continent fut peuplé par les émigrations de l'ancien, dans des temps tellement reculés qu'il est impossible d'y remonter, soit par des preuves écrites, soit même par des traditions orales.

Le code des lois Araucaniennes est traditionnel et composé d'usages primordiaux, ou de conventions tacites, rédigés dans des Conseils généraux, tels qu'ils sont encore convoqués par les Toquis en cas d'urgence, et que l'on appelle *aucacoyog*. Molina, Ultoa et autres écrivains, gardent le silence sur l'usage qu'avait ce peuple du *quipus* ou mode péruvien de nouer des fils colorés, comme un moyen de suppléer l'écriture ou les hiéroglyphes. Le récit suivant servira à prouver que, du moins de nos jours, cet art leur est connu. En 1792 il y eut une révolution près de Valdivia, et lors-

qu'on fit le procès à plusieurs des instigateurs des troubles, Marican, l'un d'eux, déclara que le signal envoyé par Lepitrarn était une pièce de bois longue d'environ un quart de verge et très-épaisse; que ce bois avait été fendu et qu'on y avait trouvé dedans le doigt d'un espagnol; qu'il était entouré de fil, ayant à une extrémité une frange de laine, rouge, bleue, blanche et noire; que sur la laine noire Lepitrarn avait fait quatre nœuds pour faire connaître que c'était le quatrième jour après la pleine lune que le porteur était parti de Paquipulli; que sur la blanche il y avait dix nœuds, indiquant que dix jours après cette époque, la révolution aurait lieu; que la rouge devait recevoir un nœud de la personne à qui elle serait présentée, si elle consentait à participer à la révolte; mais que si elle s'y refusait, elle devait faire un nœud sur la bleue et la rouge réunies ensemble, afin que, de cette manière, au retour de son *chasqui* ou hérault, Lepitrarn put connaître le nombre d'amis sur lequel il devrait compter, et, si quelqu'un d'entre eux se refusait à le seconder, il pouvait connaître qui il était par l'endroit où serait fait le nœud qui unirait les deux fils.

D'après cela il est très-probable que les Toquis

d'Araucanie employaient le quipus pour consigner les différents événements qui méritaient d'être transmis à la postérité, au lieu de se servir de la tradition orale. Les principaux crimes qui se commettent chez ce peuple, sont le meurtre, l'adultère, le vol et la sorcellerie; si le meurtrier entre en composition avec les plus proches parents du mort, il se soustrait au châtiment; il en est de même pour le vol et l'adultère: pour arrêter les poursuites relatives au vol, le coupable est obligé de restituer l'objet volé; et celui qui a commis un adultère doit pourvoir à l'entretien de la femme. La sorcellerie est toujours punie de mort; cependant, lorsqu'il s'agit d'un meurtre, il est en général puni par des représailles. Souvent, en pareil cas, les parents du mort réunissent leurs amis, entrent sur le territoire ou l'habitation de l'aggresseur et y commettent des ravages. Ces invasions qu'on appelle *malocas*, sont des sources de grands troubles.

Lorsqu'un Conseil général a résolu de faire la guerre, un des Toquis est ordinairement nommé par ses collègues pour prendre le commandement en chef; mais si les quatre conviennent de choisir tout autre individu, il est dûment élu et prend le signe distinctif des Toquis, une hache de guerre.

Les quatre Toquis déposent leurs insignes et leur autorité pendant la guerre; celui qui est ainsi élu est seul dictateur; il nomme ses employés subalternes, et les citoyens de tous les rangs lui obéissent implicitement. La guerre étant décidée et le Toqui élu, il envoie aussitôt ses messagers *Werguenis* porter le signal d'usage en pareil cas; et, comme tous les Araucaniens sont nés soldats de l'état, l'armée est bientôt réunie au rendez-vous assigné. Les armes de l'infanterie sont les mousquets, qu'ils ont appris des Espagnols à manier avec beaucoup de dextérité, quoique les arcs et les flèches, les frondes, les bâtons et les piques, soient les armes ordinaires de ce peuple. Ils ont aussi de la cavalerie, à l'imitation de leurs conquérants, possèdent un grand nombre de bons chevaux et sont excellents cavaliers. Au milieu de leurs étendards on voit une belle étoile, en général blanche, sur un champ verd bleuâtre, leur couleur favorite; ils ne font point usage d'uniformes militaires, mais ils portent sous leurs vêtements ordinaires une espèce d'habillement de cuir, pour mettre le corps à l'abri de blessures des flèches, des poignards et des épées. C'est sans doute une invention moderne; car, avant l'arrivée des Espagnols, ils n'avaient point chez eux

d'animaux assez grands pour fournir des cuirs d'une étendue et d'une épaisseur propres à un pareil usage.

Toutes les provisions d'une armée Araucanienne consistent dans le *machica*, ou farine grillée; chaque soldat se munit d'un petit sac qui en est rempli. Cette farine délayée avec de l'eau, suffit à sa subsistance jusqu'au moment où il puisse camper sur le pays ennemi, ce qui est de la dernière importance pour les chefs. Dans le camp, ou lieu de séjour, chaque soldat allume un feu; cet usage, pendant les premières guerres avec les Espagnols, trompa souvent l'ennemi sur leur nombre. Après une action générale, ou une escaramouche, le butin enlevé se partage entre les individus qui étaient présents à la capture; ils estiment avec raison que le rang et les honneurs suffisent pour récompenser les chefs, et qu'en leur accordant une part de butin plus forte qu'aux autres, ils seraient plus occupés à piller qu'à conquérir, et soigneraient beaucoup plus leurs intérêts particuliers que ceux de la nation; politique qui devrait être imitée par tous les peuples.

L'abbé Molina, dans son histoire du Chili, parle de sacrifices humains après une action; mais, malgré toutes les recherches que je fis à Arauco en 1803,

et plus particulièrement dans la province de Valdivia en 1820, je ne pus jamais obtenir des naturels aucun renseignement qui pût confirmer ces assertions; il serait néanmoins possible que dans ses premières guerres avec les Espagnols, la conduite barbare de ces derniers à l'égard des prisonniers Indiens, eût donné lieu à des représailles qu'on confondit avec des sacrifices. Il est constant qu'en Araucanie ces sacrifices humains ne font point partie des cérémonies religieuses.

L'esprit indépendant des Araucaniens, les empêche de demander jamais la paix; les premières ouvertures en ont toujours été faites par les Espagnols, seule nation qu'ils aient eu à combattre; et, quoique l'Inca Yupánqui envahît le Chili vers l'an 1430, la limite septentrionale de son territoire conquis fut, selon Garcilaso, la rivière de Maule. Lorsque les propositions de paix sont acceptées par les Indiens, ou plutôt par le Toqui commandant, il quitte les insignes de sa dignité qui sont aussitôt reprises par les quatre Toquis de l'uthalmapus. Ceux-ci, accompagnés des Apo-ulmenes et des principaux officiers de l'armée, se rendent à quelque plaine désignée, et généralement entre les rivières Bio-bio et Duquesco; là les deux chefs enne-

mis, accompagnés de leurs interprètes respectifs, se réunissent; l'Araucanien, réclamant la préséance parle le premier, l'Espagnol lui répond; si les conditions offertes aux Indiens obtiennent leur approbation, le bâton de commandement du chef Espagnol et la hâche de guerre du Toqui sont attachés ensemble, couronnés d'un bouquet de *canelo*, et placés sur le lieu où la conférence à été tenue. Les articles du traité sont écrits, mais agréés plutôt que signés, et fixent généralement la quantité de présents que les Indiens doivent recevoir; la négociation finit en mangeant, buvant, et en faisant la débauche. Raynal dit, en parlant des Araucaniens: « Comme ils ne sont point embarrassés pour faire la guerre, ils ne craignent point de la voir se prolonger et ont pour principe de ne jamais faire de démarches pour obtenir la paix, dont les premières ouvertures sont toujours faites par les Espagnols. »

Leur religion est très-simple, ils reconnaissent un Etre Suprême qu'ils appellent *Pillian*, chef d'un gouvernement universel, qui est le prototype du leur. *Pillian* est le grand Toqui invisible; il a ses Apo-ulmenes et ses Ulmenes, à qui il assigne différents postes dans le gouvernement, et leur confie

l'administration d'une partie des affaires de ce monde. *Meulen*, le génie du bien et l'ami du genre humain, et Wencuba le génie du mal et l'ennemi de l'homme, sont les deux principales déités subordonnées. Epunamun est le génie de là guerre; mais il paraît qu'il est rarement invoqué comme protecteur, et qu'ils ne font que jurer par lui de combattre, de détruire, etc. Ces trois divinités doivent être considérées comme les Apo-ulmenes de Pillian; et ses Ulmenes sont une race de génies qui secondent le bon Meulen dans les services qu'il rend aux mortels, et défendent leurs intérêts contre la redoutable puissance du pervers Wencuba. Les Araucaniens n'ont point de temple pour prier, ni d'idoles, ni de rites religieux; ils pensent que leurs dieux et leurs génies, n'ayant pas besoin de l'adoration des hommes, ne les exigent point; que leur but n'est point d'imposer des tributs ou d'obtenir des services, et que, sous ce rapport, ils ressemblent aux Toquis et aux Ulmenes, qui peuvent les appeler pour combattre pour leur pays et leur liberté, mais non pour les servir personnellement; néanmoins ils invoquent le secours du bon Meulen, et attribuent tous leurs maux à l'influence du méchant Wencuba.

Le gouvernement espagnol n'a rien négligé pour propager la religion chrétienne parmi les différentes tribus indiennes de l'Amérique du sud, et pour l'éducation des missionnaires chargés de la conversion des Araucaniens; ils ont établi à cet effet à Chillan, un couvent de religieux franciscains appelé de *propaganda fide.*

Ces missionnaires sont en général Espagnols, et après avoir reçu l'ordre de la prêtrise, ils peuvent facilement obtenir une mission; comme des émoluments pécuniaires y sont attachés, ces religieux mettent tous leurs soins à en exclure les Américains. Il y a aussi à Arauco d'autres couvents moins considérables, connus sous le nom de *Los angeles* et Valdivia. Comme les missionnaires n'exigent des jeunes Indiens que d'apprendre quelques prières, d'assister certains jours à la messe, et de se confesser une fois par an, ils font quelques prosélytes; mais, en 1820, lorsque le gouvernement espagnol fut renversé à Valdivia, les Indiens accusèrent aussitôt leurs missionnaires d'être ennemis du système nouvellement établi, et demandèrent leur éloignement. Une autre preuve de leur aversion pour les prêtres, si ce n'est pour la religion même, c'est qu'en général ils sont tous mas-

sacrés lorsqu'il y a quelque révolution parmi les Indiens; c'est ce qui arriva à Rio-bueno, en 1792, d'après les aveux de ceux qui furent pris et exécutés en cette occasion. Leur projet était de brûler toutes les missions et de massacrer les missionnaires.

Les Araucaniens ajoutent foi entière aux sorciers et aux devins; tout accident qui arrive à un individu ou à une famille, est attribué à l'influence des *premiers*, et ils consultent les derniers pour en découvrir l'auteur. Ils prêtent beaucoup d'attention aux présages, tels que le vol des oiseaux et les songes; le vol des oiseaux est favorable ou nuisible selon la nature de l'oiseau qu'on a vu, ou la direction dans laquelle il volait. Un Araucanien qui ne craint ni son ennemi sur le champ de bataille, ni la main plus redoutable encore du bourreau, tremblera au seul aspect d'un hibou; ils ont aussi leurs esprits et leurs fantômes; mais on doit leur pardonner leurs idées superstitieuses, car il est peu de peuples sur la terre qui n'en soient plus ou moins imbus.

La croyance d'une existence à venir, et de l'immortalité de l'âme, est universellement reçue parmi les Indiens de l'Amérique du sud; les Araucaniens

croient, ainsi que les autres peuples de leur continent, que tous les mortels seront transportés dans une contrée qui deviendra leur demeure éternelle. Pillian est, selon eux, trop bon et trop clément pour infliger, après la mort, aucun châtiment pour des crimes commis pendant la vie; ils croient que l'âme, séparée du corps, y jouira des mêmes priviléges dont elle était en possession pendant qu'elle lui était unie; c'est ainsi que l'époux habitera avec ses femmes, mais sans en avoir aucune progéniture spirituelle ; parce que cette nouvelle contrée ne doit être peuplée que des esprits des morts. De même que les anciens, ils ont leur nautonier, ou batelière, pour les y faire passer, elle s'appelle *Tempulagy*, vieille femme qui s'empare de l'âme aussitôt que les parents ont pleuré sur le cadavre, et qui la transporte à travers les mers, dans la direction de l'ouest où la terre promise est supposée être placée.

Lorsqu'un Indien devient amoureux d'une fille, il fait connaître ses intentions au père de la jeune personne; si le père accepte ses propositions, il charge alors sa fille d'un message supposé; le futur, caché avec quelques-uns de ses amis sur la route qu'elle doit prendre, s'empare de la jeune fille et

la conduit dans sa demeure, où souvent le père et ses amis sont déjà rendus pour assister au festin nuptial et recevoir les présents stipulés, qui consistent en chevaux, bêtes à cornes, maïs, ponchos, etc.; et pour mieux terminer la cérémonie, tous ceux qui y assistent boivent à l'excès.

Au décès d'un Araucanien, les parents et les amis sont invités à se rendre chez lui pour pleurer sa mort. Il est étendu sur une table, vêtu des plus beaux habits qu'il possédait de son vivant; les femmes font le tour du corps en chantant, sur un ton plaintif, la récapitulation des événements de la vie de celui dont elles déplorent la mort; tandis que les hommes, de leur côté, s'occupent à boire. Le second ou le troisième jour, le défunt est transporté au lieu de sépulture de ses ancêtres, situé à quelque distance de l'habitation, et généralement sur une éminence; il est déposé dans un tombeau préparé à cet effet. Si c'est un homme, on l'ensevelit avec ses armes, et quelquefois avec un cheval qu'on tue dans ces occasions; si c'est une femme, on l'enterre avec un grand nombre d'ustensiles de ménage: pour les deux sexes on place dans le tombeau une certaine quantité de comestibles pour leur nourriture et celle de la *Tempulagy*, bate-

lière, pendant leur voyage à l'autre contrée. On jette de la terre sur le corps, ensuite on amoncelle dessus des pierres en forme pyramidale. On verse sur la tombe une grande quantité de cidre, ou autre liqueur fermentée; à la fin de ces cérémonies, le cortége retourne à la maison du mort pour boire et manger de nouveau; le noir est à Arauco, comme en Europe, la couleur en usage pour le deuil.

Les Indiens n'attribuent jamais la mort à des causes naturelles, mais à des maléfices ou à des sortiléges : c'est ainsi qu'au décès d'un individu on consulte un ou plusieurs devins qui nomment presque toujours l'enchanteur. Ils croient si aveuglément à leur témoignage, que le malheureux objet de leur méchanceté est toujours certain d'être sacrifié; et le nombre de ces victimes est très-considérable.

Les Espagnols ont fondé sept villes en Araucanie. La ville impériale, élevée en 1552, par Don Pédro Valdivia, généralement appelé le conquérant du Chili, est située au confluent des rivières Cantin et Las Damas, à douze milles de la mer, dans une contrée aussi belle que riche, où se trouve le sol le plus fertile de toute l'Araucanie. En 1564, Pie IV en fit le siége d'un évêché qui fut, en 1620, transporté à la Conception. Son territoire appartient

maintenant au *languen mapu*, ou tétrarchie de la côte.

Villarica a également été fondée par Valdivia, en 1552, sur le bord du grand lac Sauquen, à soixante-cinq milles de la mer; elle fut détruite par le Toqui Palliamachu; et son territoire appartient à la tétrarchie du *mapire mapu*. On dit qu'il y a des mines d'or très-riches aux environs du lieu où était construite Villarica et d'où elle prit son nom; le voisinage des Cordilières rend ce climat très-froid.

Valdivia porte le nom de son fondateur; j'aurai bientôt occasion de parler de cette ville d'une manière plus détaillée.

Angol, ou La Frontera, fut élevée par Pedro Valdivia, en 1553, et ensuite rasée par les Indiens en 1601; elle ne s'est point depuis relevée de ses ruines; en ce moment elle est devenue une frontière, ce que Valdivia était bien éloigné de présumer possible lorsqu'il la fonda. La rivière Bio-bio la borne du côté du sud, elle est limitée au nord par un petit courant rapide; le sol et le climat sont excellents, et on ne pourrait choisir de situation plus heureuse pour y construire une ville.

Çanete fut fondée en 1557, par don Garcia Hurtado de Mendosa, et détruite pendant la première

et longue guerre qui eut lieu avec les Araucaniens commandés par le Toqui Antiguenu; elle fut bâtie sur le lieu où Valdivia fut défait et tué, et est maintenant réunie à la tétrarchie *lelbum mapu.*

Osorno est la ville la plus au sud de l'Amérique, étant placée au 40° 20', à la distance de 24 milles de la mer et 212 au sud de la Conception; elle fut fondée, en 1559, par don Hurtado de Mendosa; détruite par les Indiens en 1599, et fondée de nouveau sur l'ancien terrain, au bord de Rio-bueno, par don Ambroise Higgins, qui fut depuis président et capitaine-général du Chili, et promu à la vice-royauté du Pérou. Charles IV conféra à Higgins le titre de marquis d'Osorno, comme une récompense des services qu'il lui avait rendus en Araucanie. Le premier directeur suprême de la république chiléenne, Don Bernardo O' Higgins, était le fils naturel de Don Ambroise.

La Conception est la septième ville fondée par les Espagnols; mais, comme elle ne fait point partie du territoire Araucanien, je n'en parlerai pas maintenant.

Un des principaux articles de tous les traités conclus entre les Espagnols et les Indiens, a été que ces derniers s'opposeraient, par la force des armes,

à l'établissement de toute colonie étrangère sur leur territoire. En l'an 1638, ils se conformèrent à cette clause dans l'île de Mocha, où ils exterminèrent les restes d'un équipage hollandais, qui étaient venus prendre possession de cette île, après avoir perdu leur vaisseau par les suites d'une tempête.

L'amiral hollandais Henri Brun éprouva le même sort, lorsqu'en 1643, il voulut tenter de former un établissement à Valdivia; sort qu'il dut peut-être à la haine que les naturels avaient à cette époque pour les étrangers qui cherchaient à s'emparer d'une partie de leur territoire; cette jalousie et cette haine pour les Européens ont toujours été provoquées par les Espagnols, que les Indiens appellent *chiape*, vils soldats; mais ils désignent tous les autres étrangers par le nom de *moro winca* : winca signifie un assassin, et moro signifie un maure. Cependant, bien que les dernières guerres causées par la révolution des colonies, aient beaucoup contribué à civiliser les Araucaniens, le plus grand nombre d'entre eux se joignit aux Espagnols contre les créoles ou patriotes; mais l'expulsion du reste des soldats espagnols de l'Araucanie, en 1822, les a rendus méprisables aux yeux des Indiens, à raison de ce qu'ils appelaient leur poltronnerie.

Le nouveau gouvernement du Chili n'a point su profiter de cette occasion favorable pour se concilier les Indiens en sollicitant leur amitié, ou pour chercher, selon l'usage des Espagnols, à l'acquérir par des présents. Les Araucaniens, habitués à une espèce de luxe, s'en trouvent privés par la chute du système espagnol au Chili, et par la différence des institutions nouvelles avec les anciennes. Ce vide laissé par les Espagnols, pourrait bien être rempli un jour par une colonie d'une autre nation, qui parviendrait facilement à se concilier l'amitié des Indiens, et à en obtenir tout ce qu'elle voudrait. La bonté a une grande influence sur l'esprit des peuples incivilisés, tandis que les mauvais traitements les irritent et les poussent à la vengeance.

L'existence de mines d'or dans l'Araucanie est notoire, quoiqu'elles ne soient qu'imparfaitement exploitées; j'ai vu de beaux échantillons de mines dont une partie venait des Indiens, et d'autres qui avaient été accidentellement trouvés dans les ravins.

Le sol et le climat sont très bons, et, sur quelques points, tous les deux sont excellents pour les grains, les pâturages et les fruits d'Europe; mais, si les Indiens venaient à connaître l'usage de ces avantages qui concourent si puissamment aux agré-

ments de la vie sociale, je ne doute point qu'ils ne s'empressassent d'échanger des cuirs, des ponchos et un peu d'or, contre des flanelles blanches et d'un bleu verdâtre, du sel, du sucre, du tabac, des mors de bride, des couteaux, des haches, hachettes, cloux, boutons, grains de verre et autres objets de cette espèce. Les ponchos, surtout ceux d'une bonne qualité appelés *balandranes*, se vendraient facilement au Pérou ou au Chili.

Cette intéressante portion de l'Amérique du sud est moins connue que toute autre partie accessible; il en est qui le sont moins encore, mais ce sont les contrées intérieures situées entre la ligne des Andes et Buenos Ayres, le Paraguay, le Brésil et la Colombie : étendues immenses de terrain mises en réserve pour les spéculations des générations à venir. Mais l'Araucanie, par sa localité, son climat et ses productions, paraît destinée à devenir une des premières et des plus belles portions du nouveau monde; et si les regards vivifiants des capitalistes philanthropes se dirigeaient vers ses rivages, ils placeraient mieux leurs capitaux en y formant de nouveaux établissements, qu'en prêtant leurs fonds pour soutenir ceux qui existent depuis long-temps.

CHAPITRE IV.

Valdivia. — Port. — Fortifications. — Rivière. — Fondation de la ville. — Révolution. — Habitants. — Garnison. — Gouvernement. — Revenus et ressources. — Églises. — Exilés. — Missions dans la province de Valdivia. — Guerre avec les Indiens, et prise de possession d'Osorno. — Extrait d'une lettre araucanienne, et sa traduction.

Le compte que je vais rendre de la ville et de la province de Valdivia est en partie extrait de manuscrits trouvés dans les archives de cette ville, et qui sont en ma possession.

Valdivia, située sous le 39° 50' de latitude sud, et sous le 73° 28' de longitude, est un des meilleurs ports des rivages occidentaux de l'Amérique du sud; il est parfaitement défendu par sa position naturelle et ses fortifications. L'embouchure du port est étroite; la batterie de San Carlos, sur le petit promontoire au sud, et celle de Niebla placée au nord, en commandent l'entrée; leurs boulets

traversent le passage en se croisant. Il y a aussi au sud les batteries Amargos, le haut et le bas Chorocamayo, et au fond de la baie le château Corral qui domine le mouillage. Dans la petite île de Mansera il y a une batterie destinée à protéger l'entrée de la rivière qui conduit à la ville; il y a en outre, vers le sud, un poste avancé à Aguada del Ingles, et deux autres au nord appelés La Avansada et El Piojo. A la prise de Valdivia par lord Cochrane, en 1820, on y trouva cent dix-huit pièces de canon montées, du calibre de dix-huit et de vingt-quatre; parmi lesquelles on voyait de belles pièces en cuivre, surtout deux de dix-huit, à Mansera, qui avaient onze pieds de long et étaient très-bien sculptées, portant la date de 1547. Lord Cochrane les envoya à Valparaiso, où j'eus la mortification de les voir mettre en pièces et converties en boulets de canon, par les ordres du gouverneur Cruss, qui priva ainsi le Chili de deux beaux monuments de sa gloire navale, et la postérité Chilienne du plaisir de voir en sa possession, une partie de ces redoutables machines apportées de l'ancien monde pour asservir le nouveau. Le mouillage est bon en ce qu'il est presque complètement abrité et qu'il peut contenir un grand nombre de vaisseaux.

Au nord du havre est une rivière qui conduit à

la ville; ses bords sont couverts d'arbres propres à la construction des vaisseaux, et à un grand nombre d'autres ouvrages, parmi lesquels se trouvent le cèdre blanc et le rouge, *Valerces*, le *pellinos*, espèce de chêne, et *le luma*. La rivière abonde en poisson, surtout en *pege rey*, en *lisa* et en *bagre*; à son embouchure on prend le *robalo*, le *corbina*, le *choros*, le *xaiba* et *l'apaneoras*.

La ville de Valdivia est située au sud de la rivière, à la distance de seize milles du port; à gauche, en remontant la rivière, on retrouve quelques vestiges des établissements hollandais : les naturels les appellent *hornos de los Olandeses*. Ils supposent que les vaisseaux de Henry Brun y mouillèrent, et que ces ruines sont les débris des fours construits par les Hollandais pour faire cuire leur pain; mais cette tradition est entièrement incroyable; car les vaisseaux ne peuvent entrer dans cette rivière qui, dans quelques endroits, n'a pas plus de quatre pieds d'eau; et le canal est si étroit qu'une chaloupe ne pourrait y passer; lorsque la marée est basse, les grands canots des habitants sont obligés d'attendre le retour du reflux.

La ville fut construite en 1553, et porte le nom de son fondateur. Les Indiens la prirent sur les Espagnols en 1599 et la détruisirent en 1603; les

habitants s'enfuirent alors vers le port, d'où quelques-uns d'entre eux passèrent au Chili. En 1642, le marquis de Mansera, vice-roi du Pérou, envoya le Colonel Don Alonzo de Villaneuva, en qualité de gouverneur, avec ordre de s'emparer de la ville; ce qu'il effectua par une singulière ruse de guerre. En débarquant au sud de Valdivia, il s'introduisit parmi les Indiens chez qui il habita deux ans; parvenu à gagner leur confiance et l'estime de quelques Caciques, il sollicita d'eux sa nomination à la place de gouverneur de Valdivia, en les assurant que cette nomination opérerait leur réconciliation avec les Espagnols et leur garantirait les présents annuels. Sa demande lui fut accordée, et, en 1645, la ville fut reconstruite et repeuplée. Quelques-uns de ses habitants descendent de familles européennes nobles; mais le plus grand nombre se compose d'officiers et de soldats qui, à différentes époques, ont été envoyés en garnison dans cette place. On y trouve quelques Indiens et des esclaves. La population, en 1765, s'élevait à neuf cent cinquante-trois habitants, et, en 1820, elle n'était que de sept cent quarante et un, diminution qu'on doit attribuer à l'émigration vers Osorno, et au grand nombre d'individus rangés sous les drapeaux des parties

belligérentes. Ce recensement ne comprend point la garnison qui, en 1765, était composée de deux cent quarante-neuf individus, et en 1820, lorsqu'elle fut prise par lord Cochrane, de huit cent vingt-neuf hommes, outre sept cent quatre-vingts soldats formant le reste de l'armée royale.

Sous le régime espagnol, le gouvernement était administré par un fonctionnaire militaire dépendant du président et du capitaine général du Chili; mais, en 1813, les habitants se déclarèrent indépendants de toute autorité espagnole; néanmoins ils réintégrèrent l'année suivante l'ancien gouvernement et s'y soumirent jusqu'en 1820, époque à laquelle Valdivia fut incorporée à la république du Chili. Pour entretenir Valdivia en bon état on envoyait annuellement une *situado*, des trésors de Lima et de Santiago. En l'année 1807, cette remise s'éleva à 159,439 dollars, qui, selon l'état original fut distribuée de la manière suivante:

Dépenses des autorités.	10,210
Etat ecclésiastique. . .	10,530
Dépenses militaires. . .	89,846
Ouvriers.	1,512
Présents pour les Caciques.	306
TOTAL. . . .	112,404
En l'autre part. . .	112,404
Surnuméraire.	3,565
Constructions, réparations des bâtiments et Hôpitaux.	18,670
Provisions pour les exilés.	25,000
TOTAL. . . .	159,439

En 1765 la situado était de 50,992 dollars, et en 1646, elle ne s'élevait pas à vingt-huit mille deux cent quatre-vingts.

Pendant que les Espagnols occupèrent Valdivia, les ressources de son gouvernement furent très-circonscrites : son port était fermé, le commerce étranger prohibé, et le petit nombre de taxes prélevées sur la province, y compris la dîme, n'excédait jamais cinq cents dollars.

Il y a dans la ville une église paroissiale, une autre appartenante au couvent des missionnaires franciscains, autrefois aux Jésuites, et une chapelle dépendante de l'hôpital de San Juan de Dios. Le département ecclésiastique est dans les attributions du siége épiscopal de la Conception; mais les couvents étaient une branche de l'établissement de Chillan soumis au provincialat de Santiago du Chili.

Valdivia servait de lieu d'exil, *presidio*, pour les condamnés du Pérou et du Chili; ils étaient en petit nombre et employés aux travaux publics.

La province de Valdivia s'étend depuis la rivière Tolten sous le 38°, jusqu'à Bueno sous le 40 37' sud, et des Andes jusqu'à la mer Pacifique, dans un espace de cinquante-deux lieues de long,

sur quarante-cinq de large; les trois principales rivières de cette province sont Tolten, Bueno et Valdivia; elles proviennent de trois lacs séparés des Cordilières, d'où ils coulent dans une direction occidentale, en recevant dans leurs cours plusieurs petites rivières, et se jettent dans la mer; la rivière de Valdivia entre dans le havre du même nom qui est le seul de la province; cette rivière, après avoir réuni ses eaux à celles de San Josef, de Cayumapu, Ayenaquem, Putabla, Quaqua, et Angachi, outre un grand nombre de petits ruisseaux, devient navigable pour les canots chargés de 200 quintaux ou vingt tonneaux; on trouve entre le fort Cruces et Valdivia, plusieurs belles petites îles dont les principales sont Realexo, Del Almuerso, Balensuela el Islote, De Mota, San Francisco, De Ramon, De Don Jaime, et Del Rey, qui est la plus large, ayant environ sept lieues de circonférence; il y en a, en outre, un grand nombre de plus petites. Dans tous les courants et ravins du voisinage de la ville et du port, on voit encore les vestiges des établissements où on lavait l'or, *labaderos*, qui maintenant sont totalement abandonnés; après de fortes pluies on trouve des grains d'or aussi gros que des pois; mais il n'existe dans

les archives aucun compte de travaux dans les mines depuis l'an 1599, jusqu'à l'époque de la première révolution des Indiens, pendant laquelle la ville tomba entre leurs mains. Je vis à Valdivia deux calices faits avec de l'or qu'on avait ainsi trouvé accidentellement. Tolten el Bajo est dans la mission située dans la partie du nord, entre les rivières Tolten et Chaqui; il s'étend environ à quatre milles le long de la côte; c'est une des plus vastes missions, *reducciones*, de la province; elle contient environ huit cents Indiens; le Tolten prend sa source dans le lac Villarica; il n'a point de port, mais il est navigable en canots; trop profond pour être guéable, on y a construit un pont qui rend les Indiens maîtres du chemin qui sépare Valdivia de la Conception. Les bêtes à cornes et les moutons y abondent; on y cultive le maïs, les pois, les fèves, les pommes de terre, l'orge, et un peu de blé; mais, en général, le sol n'est pas très-fertile. Quoique ces Indiens soient plus soumis que ceux de quelques autres missions, ils sont également enclins aux vices habituels de leur espèce, l'ivresse et l'indolence; leur commerce consiste dans l'échange de ponchos grossiers, contre de l'indigo, des grains de verre, et autres bagatelles. On tient un marché,

pour ce trafic, à l'époque de la visite annuelle du *Commissaire*; à cette même visite les Indiens renouvellent le *perlamento*, ou serment de fidélité au roi d'Espagne. Le commissaire leur démontre, dans un discours très-concis, les avantages spirituels et temporels qui seront leur partage, s'ils demeurent fidèles au Roi; et le Cacique ayant, dans une harangue en forme, reconnu la vérité de cette assertion, les Indiens à cheval font une escaramouche avec leurs lances, leurs épées de bois, *macanas*, et se dirigent vers le commissaire en baissant la pointe de leurs armes vers la terre, en signe de la paix qu'ils promettent toujours de maintenir. Ils adorent Pillian, et leurs cérémonies sont les mêmes que celles des autres Araucaniens; mais, quoiqu'ils se disent chrétiens, leur religion se réduit à assister à la messe, etc.

Guerli s'étend depuis Purulacu jusqu'à la rivière de Meguin, dans une distance d'environ dix-huit milles, et est habité par soixante-dix Indiens dont le commerce consiste en un échange de ponchos communs, de moutons et de cochons, contre de l'indigo, des grains de verre.

Chanchan, qui a près de douze milles d'étendue, contient quarante Indiens; il produit du maïs, des

pois, des fèves, de l'orge et un peu de froment; le voisinage du fort de Cruces rend les Indiens plus dociles et plus civilisés.

Mariquina a environ cinquante-quatre milles de circonférence, on y compte cent dix Indiens; ce sol est bon, il produit des pommes en abondance, des poires et des cerises.

Chergue a quarante-deux milles de long et quatre de large; il est habité par cent trente-cinq Indiens; ses produits et son commerce ressemblent à ceux des *lieux ci*-dessus mentionnés.

Huanigue est situé près des Cordilières, sur les bords du lac Ranigue, où la rivière de Valdivia prend sa source; ce lac a environ vingt milles de circonférence, il abonde en poisson, surtout en *peye reyes*, et en une espèce de truite. En 1729, les Indiens de cette mission se révoltèrent, et ils ne se sont jamais assez bien réconciliés avec les Espagnols, pour admettre un missionnaire, et lui offrir paix et soumission. Les Indiens de Huanigue ne portent rien sur leurs têtes; ils remplacent la chemise par une espèce de scapulaire fait de cuir de bœuf fraîchement écorché, qu'ils couvrent d'un poncho; ils sont habiles pêcheurs et donnent peu d'attention à la culture du sol, qui est très-fertile.

Villarica. Les ruines de cette ville sont encore visibles, surtout celles des murs des vergers et d'une église. La ville était située sur le côté d'un lac, portant le même nom, de la circonférence d'environ vingt-cinq milles et produisant beaucoup de poisson. Le sol est très-fertile, les Indiens y récoltent du maïs, des pommes de terre, du *quinua*, des pois, des fèves, de l'orge et du blé; les pommiers, les poiriers, les pêchers et les cerisiers croissent partout où il ont été plantés par les Espagnols avant la destruction de la ville. Les Indiens n'admettaient ni missionnaires, ni commissaires; ils ont toutes sortes de bestiaux et de volailles, qu'ils échangent avec d'autres tribus, pour des ponchos, des flanelles, etc.; ils témoignent beaucoup de répugnance à trafiquer avec les Espagnols.

Kelate et Chadqui, habités par environ deux cent quatre-vingts Indiens, sont éloignés d'environ quarante lieues de Valdivia; on y trouve beaucoup de fruits, de végétaux et de bétail; le sol est bon et les habitants dociles; ils étaient soumis aux missionnaires et aux commissaires.

Dongele ou Tolten Alto est situé sur les bords d'une rivière rapide du même nom, à la distance de cent vingt milles de Valdivia; son sol fertile pro-

duit du maïs, des pois et autres légumes, des fruits et des bestiaux; on y trouve quatre-vingts Indiens d'un caractère très-doux.

Calle-calle et Chinchilca, à quarante-cinq milles de Valdivia, renferment quelques petites vallées fertiles; le maïs y vient très-gros; toutes les productions végétales y sont bonnes. La viande de leurs bestiaux est grasse et de très-bon goût; leur population est de soixante-dix Indiens paisibles qui recevaient des missionnaires et un commissaire.

Llanos, est la partie la plus fertile de la province de Valdivia, elle a environ quarante-huit milles de longueur, depuis Tunco jusqu'au lac Rames, sur quinze de largeur. On y récolte du blé d'excellente qualité, de l'orge ainsi que toutes espèces de légumes et de fruits; le bœuf et le mouton y sont très-gras et très-savoureux; le nombre d'Indiens résidant dans Llanos est de quatre cent trente, ils sont dociles, et ne sont pas aussi ivrognes et aussi indolents que ceux des autres tribus. Depuis un endroit appelé Tenguelen jusqu'à un autre nommé Guequenua, on trouve plusieurs vestiges de mines d'or, *labaderos*, où, à quelques époques reculées, un grand nombre d'individus ont dûs être employés à leur exploitation, qui maintenant est entièrement abandonnée.

Présumant que quelques détails authentiques sur cette contrée presqu'entièrement inconnue, mais digne d'intéresser, ne pourront qu'être agréables aux lecteurs, je vais placer ici quelques extraits du journal tenu par Don Thomas de Fiqueros y Caravaca, pendant la révolution des Indiens, en l'an 1792; c'était lui qui commandait en personne les forces espagnoles envoyées contre eux par le gouvement de Valdivia.

« Je quittai Valdivia le trois octobre avec un détachement de cent quarante hommes bien pourvus de munitions, et des provisions nécessaires. Nous remontâmes la rivière Pichitengelen, et le lendemain nous débarquâmes à un endroit convenu d'avance, où nous trouvâmes des chevaux et des mules pour nous conduire à Dagllipuli; mais, leur nombre n'étant pas suffisant, je laissai derrière moi une partie de nos bagages et de nos provisions sous bonne garde, et m'avançai avec le reste de la troupe vers Teque, éloigné de six lieues, où nous arrivâmes dans l'après-midi; à raison du mauvais état des chemins, nous ne pûmes être rendus à Dagllipuli que le six. Je campai et, ayant appris peu de temps après que quelques rebelles étaient dans le voisinage, je parcourus les bois avec un détachement de cavalerie et de soldats choisis,

et je brûlai douze habitations indiennes remplies de grains et de légumes. Après avoir mis en sûreté ce que je considérais comme utile de conserver pour notre usage, je suivis les Indiens sur le chemin qu'ils paraissaient avoir pris, vers Rio-bueno, mais, à mon arrivée, j'appris qu'ils avaient traversé la rivière dans leurs canots; en conséquence je retournai aussitôt à Dagllipulli. Le dix du même mois, les caciques Calfunguir, Auchanguer, Manquepan et Pailapan, vinrent dans notre camp, et offrirent de me prêter leurs secours contre les rebelles Cayumil, Qudpal, Tangol, Trumau, et tous les autres qui étaient au-delà de Rio-bueno. Le treize, un Indien qui avait été pris me déclara que le cacique Manquepan, jouait un double rôle; l'ayant vu la nuit précédente en conférence avec l'ennemi, accompagné de ses Mosotones. Le seize, je fis brûler vingt maisons appartenantes aux Indiens et m'emparai de trente-deux jeunes bœufs. Le dix-neuf je dis au cacique Calfunguir que je doutais de la fidélité de Manquepan, et qu'il avait joué le *chueca*. La nuit un Indien se rendit dans ma tente, et me dit que Calfunguir avait été joindre Manquepan, que tous deux s'étaient rendus auprès des rebelles avec leurs Mosotones, et que

probablement ils ne tarderaient pas à revenir dans l'espoir de me surprendre. Cependant cela n'arriva point, et, le lendemain matin, j'avançai avec une partie de mes forces, vers Rio-bueno; mais, avant que je pusse y arriver, les deux caciques s'étaient réfugiés dans une petite île de la rivière, en laissant entre mes mains une grande quantité de bestiaux et de chevaux. Pendant le temps que je m'y arrêtai, on aperçut deux femmes indiennes à cheval qui couraient à bride abattue vers le rivage, dans l'intention, sans doute, de passer du côté de l'ennemi; mais un Indien de mon parti en prit une qu'il conduisit devant moi, après avoir tué l'autre. Je questionnai cette femme sur les motifs qu'elle pouvait avoir pour se joindre aux rebelles, elle ne me fit aucune réponse; alors les Indiens, voyant son obstination, la mirent à mort avec un enfant qu'elle portait dans ses bras. Je me retirai dans mon camp, emmenant avec moi les bestiaux abandonnés par les ennemis sur le bord de Rio-bueno. Le 21 le traître Manquepan revint dans notre camp; après avoir consulté tous les caciques de mon parti sur le châtiment qu'il convenait d'infliger aux coupables, il fut décidé à l'unanimité que ce Cacique avait mérité la mort, ainsi que tous ceux

qui étaient venus avec lui comme espions. Je commandai aussitôt à mes soldats de s'assurer d'eux, et, après les avoir convaincus que je connaissais parfaitement leurs infâmes intentions et leur conduite, je donnai l'ordre de fusiller Manquepan et les dix-huit mosotones qui étaient venus avec lui dans notre camp comme espions; cette sentence fut mise à exécution dans l'après-midi du même jour. Le vingt-neuf, nous achevâmes une estacade, et montâmes quatre pierriers aux angles, pour en faire une place de sûreté, en cas de quelque assaut imprévu; j'envoyai à Valdivia quarante femmes et enfants pris dans les bois depuis notre départ.

Le 1er novembre, on amena à notre camp trois grands canots que j'avais fait construire pour servir au passage de la Rio-bueno, si les rebelles persistaient à camper sur les bords opposés, ou dans les îles situées sur cette rivière. Le 10, après avoir fait célébrer la messe et avoir exhorté mes soldats à faire leur devoir en défendant leur sainte religion, leur Roi, et leur pays, nous marchâmes en descendant le long de la rivière et lançâmes nos trois canots pour passer à une des îles où le plus grand nombre de rebelles paraissait s'être réuni; je m'embarquai avec une partie des troupes, et

j'arrivai dans l'île, sans que ni moi ni les miens eussent souffert des pierres, des lances et du feu de l'ennemi.

Mon débarquement opéré, je remarquai sur le mont Copigue, une centaine d'Indiens qui paraissaient décidés à attaquer la division que j'avais laissée derrière; aussitôt cette division s'avança et mit les rebelles en déroute. Pendant la nuit les Indiens abandonnèrent leur retranchement et nous en prîmes possession. Le 11 au matin, je débarquai immédiatement une partie de mes forces sur le rivage opposé, et je poursuivis les rebelles. A 11 heures, je marchai contre une partie d'entre eux commandés par le cacique Cayumil, qui fut tué dans cette affaire. J'ordonnai qu'on coupât sa tête et qu'on l'enterrât, étant déterminé à l'emporter, quand je retournerais à Valdivia. Nous continuâmes de poursuivre l'ennemi, et, dans le cours de la journée, nous tuâmes douze Indiens, au nombre desquels était la femme du cacique rebelle Quaput. Comme il m'était impossible de poursuivre plus loin les révoltés, parce que nos chevaux étaient fatigués, et que nous courrions des dangers en nous arrêtant plus long-temps dans ces lieux, nous retournâmes dans notre camp, en emmenant cent

soixante-dix têtes de bêtes à cornes, sept cents moutons, et vingt-sept chevaux qui avaient été abandonnés par les fugitifs. En revenant, nous trouvâmes dans les bois une femme indienne avec un enfant assassiné dans ses bras; elle déclara que son enfant criait, et que, craignant de tomber entre nos mains, elle l'avait elle-même voué à la mort. Le 21, nous marchâmes le long des bords de la Ravé où j'eus un *parlemento* avec les caciques Catagnala et Ignil, qui, pour nous prouver leur fidélité, offraient de nous rendre la ville et le territoire d'Osorno.

Le 22, les caciques Caril et Pallamilla, ainsi que Ignil et Cataguala, se joignirent à nous, avec tous leurs mosotones, et nous marchâmes vers les ruines de la ville d'Osorno; lorsque nous fûmes arrivés à la place, j'ordonnai que le drapeau espagnol fût placé dans le centre, et, en présence des Indiens, je demandai aux Caciques s'ils faisaient cession de la ville et de son territoire à Sa Majesté le Roi; question à laquelle, sans hésiter, ils répondirent affirmativement; j'ordonnai aussitôt qu'on élevât un autel, et, ayant rangé les Indiens et les Espagnols en front, je fis chanter une grande messe par les chapelains; ensuite je pris à la main le drapeau espagnol;

et, me plaçant entre l'autel et les troupes, j'ordonnai trois fois qu'on fît attention, et proclamai aussi trois fois la prise de la possession d'Osorno, au nom de notre Seigneur et maître, le Roi Charles IV et ses successeurs; à quoi le prêtre répondit: amen! Les troupes et les Indiens crièrent *vivat*; il y eut ensuite une décharge de nos pierriers et mousquets; les Caciques s'avancèrent alors et, baissant leurs armes vers la terre, en signe de paix, ils baisèrent le drapeau; le reste du jour se passa en festins et en réjouissances. »

Cet extrait donne une idée assez complète de la manière dont les Espagnols et les Indiens se faisaient la guerre. Celui qui suit est tiré d'une lettre en langue araucanienne, telle qu'elle se prononce.

« Ey appo tagni Rey Valdivia carapee wilmen Lonco gneguly mappu ranco fringen. Carah nichfringen, fenten tepanlew pepe le pally cerares fringuey Caky Mappuch hyly eluar Rupo gne suniguam Caaket pu winca; engu frula Dios, gnegi toki el meu marry, marry piami, Jesu-Cristo gne gi mew piami. »

TRADUCTION.

« Le gouvernement de Valdivia, au nom du Roi,

à toutes personnes qui sont à la tête du peuple ou du congrès des Espagnols qu'on suppose résidants à Lonco; salut. Certain que quelques-uns de nos chers compatriotes résident, avec la crainte de Dieu, parmi les infidèles de ces contrées, je leur souhaite la santé en notre Seigneur Jésus-Christ, en qui réside la véritable santé. »

CHAPITRE V.

Ville de la Conception de Mocha. — Fondation. — Situation. — Gouvernement. — Tribunaux. — Évêque. — Armée. — Église. — Maison. — Habitants et leur habillement. — Jurisdiction provinciale. — Produits. — Jet du Laso. — Fruits. — Bois de construction. — Arbrisseaux. — Mines. — Oiseaux. — Animaux sauvages. — Chasse du lion. — Chiens de berger. — Manière d'élever les chapons. — Retour à la Conception.

Je quittai Arauco avec deux soldats qui me furent donnés pour guides et pour gardes; car, d'après la nouvelle d'une déclaration de guerre entre l'Angleterre et l'Espagne, j'étais alors considéré comme prisonnier. Nous traversâmes la Carampangy, et arrivâmes vers midi au petit village de Colcura, dont la situation est très-romantique, étant bâti sur un promontoire fort élevé, d'où l'on découvre une perspective très-étendue de la campagne et de la mer, et celle de l'île de Santa-Maria, à une distance très-

éloignée. Nous dînâmes chez un curé qui nous reçut parfaitement; nous parcourûmes ensuite environ douze milles pour arriver à une grande ferme, et devînmes, pour la nuit, les convives de la famille du fermier; nous fûmes comblés de tous les soins d'une hospitalité généreuse par ces bons habitants, qui nous firent le meilleur accueil, comme si nous leur avions accordé une faveur, au lieu d'en recevoir une, en partageant leur demeure. Le lendemain matin, après avoir pris le *mate*, nous nous dirigeâmes vers San-Pedro sur les bords du Bio-bio. C'est un des forts construits par les Espagnols sur les frontières de l'Araucanie; il fut pris et détruit par les Indiens en l'année 1599, mais rebâti par les Espagnols en 1622. Il est gardé par une garnison composée d'un détachement de troupes envoyées par le gouverneur de la Conception; lors des derniers troubles du Chili, il fut alternativement possédé par les forces espagnoles et patriotes; mais, depuis 1819, ceux-ci en ont définitivement pris possession. Il domine la rivière, dans l'endroit où elle est le plus guéable. Ce fort servit à protéger la Conception contre la fureur combinée des Espagnols et des Indiens.

Dans l'après-midi nous traversâmes le Bio-bio,

et arrivâmes à la Conception. Le fleuve Bio-bio, qui a deux milles de large à San-Pedro; prend sa source dans les Cordilières et se jette dans la mer à environ cinq milles, au sud de Talcahuano, port de la Conception, qui a deux montagnes à son embouchure, *las tetas* de Bio-bio, les mamelons de Bio-bio; elle est navigable pour les canots et les bateaux plats, à une distance considérable de son embouchure. Les plus beaux arbres croissent sur ses bords, souvent inondés de sang par les guerres de la conquête et de l'émancipation. La ville de la Conception de Mocha où Penco, nom primitif de la contrée où elle est située, fut fondée en l'an 1550, par Don Pedro de Valdivia, ensuite saccagée et brûlée par le toqui Lautaro en 1553, et détruite de nouveau en 1603. Les Indiens furent repoussés par Don Garcia Hurtado de Mendoza, et elle fut rebâtie; mais un violent tremblement de terre la renversa en 1730, époque où l'eau de la mer, poussée jusque dans la ville, inonda ensuite les pays circonvoisins. La Conception est bâtie sur un sol sablonneux et inégal, à six milles à l'est de Talcahuana, son port de mer; et à environ un mille au nord de Bio-bio. Une petite rivière appelée Andalien coule à travers la ville,

et donne de l'eau à une belle fontaine dans la place principale. Selon Ulloa, sa latitude est de 36° 45° 15' au sud, et sa longitude de 72° 54'.

En 1803 le gouvernement de cette ville était confié à un gouverneur nommé par le Roi et à un *cabildo*, corporation à la tête de laquelle étaient deux alcades ou maires. Le cabildo est formé de huit régidors et de quatre autres officiers appelés, d'après leurs fonctions, *Alferes real*, Enseigne royal, *Alcalde de provincia*, Alcade provincial, *Alguazil mayor*, Shérif de la ville, et *Fiel executor*, Examinateur des poids et mesures; chaque membre a un vote électif; il y a aussi un procureur syndic qui a voix consultative.

Les alcades sont élus annuellement par les régidors, sans aucune intervention de la part du gouverneur; mais avec le concours des citoyens résidants, à l'exception des ecclésiastiques, des militaires et des débiteurs de la couronne. Si un des alcades meurt ou s'absente, le plus ancien des régidors exerce ses fonctions. On peut demander justice à l'alcalde; mais il y a appel à l'audience de Santiago, la capitale du Chili. Cette Cour fut d'abord établie à la Conception en 1567; mais elle fut transportée à Santiago en 1574. Il y a pour le dé-

partement militaire, un intendant, *maestre de campo*, et un quartier-maître; il y a aussi une chambre de finances, avec un comptable et un trésorier.

La Conception est le siége d'un évêque, c'est un suffragant de Lima; son chapitre consiste en un doyen avec un archidiacre et quatre prébendiers.

Outre la milice armée de la place et de la province, on a toujours entretenu à la Conception une force armée régulière, prête à repousser toute tentative des Araucaniens sur cette ville. Depuis 1819, une armée y est restée stationnée sous le commandement du général Freire que les Indiens ont attaqué une seule fois, ils étaient conduits par Benavides et passèrent à Talcahuano où ils commirent plusieurs meurtres.

On avait commencé une nouvelle cathédrale; mais les travaux ont été suspendus à raison de l'état convulsif du pays, et il est probable qu'ils ne seront pas repris; cet édifice, construit en briques et en pierres, n'est point sans mérite; les bois qui avaient été réunis pour ce bâtiment ont été employés à d'autres usages par le général espagnol Sanches. Il y a quatre églises conventuelles : les Franciscains, les Dominicains, les Augustins, et

les Mercedarian; un couvent de religieuses sous la protection de Notre-Dame de la Conception, et l'hopîtal de San Juan de Dios. Les couvents dépendent de leurs provincialats respectifs de Santiago.

Lorsque le général Sanches se retira de la Conception, en 1819, il ordonna de brûler plusieurs des principales maisons de la ville, ouvrit le couvent de religieuses et les prit avec lui; mais il les abandonna à Tucapel, où ces victimes d'un chef barbare habitent encore parmi les Indiens, ayant été persuadées par Sanches et par quelques prêtres espagnols, qu'en retournant dans leur couvent, ce serait se rendre coupable de trahison envers leur Roi, l'oint du seigneur, et s'exposer à tous les malheurs temporels et éternels d'une excommunication *de ipso facto incurrenda*.

Les maisons sont ordinairement élevées d'un étage; mais quelques-unes en ont deux, construites en *tapia*, murs de terre, ou en *adoves*, grandes briques séchées au soleil, et toutes sont couvertes en tuiles; les plus vastes ont une cour devant, avec une entrée par un portique voûté, de fortes portes battantes et une poterne d'un côté; deux petites chambres complètent ordinairement la façade; les croisées ont des grilles de fer, dont

une grande partie sont dorées, et dans l'intérieur des volets, mais sans vitres; cet article, étant trop cher pour les demeures ordinaires, n'est employé que pour les croisées des principaux appartements de la classe la plus riche. Sur chaque côté de la cour, ou *patio*, il y a des chambres pour les domestiques, les enfants et pour d'autres usages; sur le devant se trouve l'appartement principal, consistant ordinairement en trois pièces: une espèce de grand vestibule, meublé d'antiques fauteuils, dont le dos et le siége sont en cuir; d'un ou de plusieurs canapés qui y ressemblent, et d'une grande table de chêne ou de quelque bois semblable; on y voit sur les murs plusieurs vieux portraits de grandeur naturelle, représentant quelques membres de la famille, et ornés de cadres dorés. Les charpentes du toit, qui se voient, sont souvent décorées d'une profusion de sculptures; deux portes battantes s'ouvrent dans le salon; le côté qui est en face du *patio* s'élève d'environ un pied au-dessus du plancher; il est couvert d'un tapis avec un rang de tabourets bas et garnis de velours cramoisi, avec des coussins pour mettre les pieds; on y voit aussi une petite table d'environ dix-huit pouces de haut, pour servir de table-à-ouvrage, ou pour prendre le *mate*. Cette

portion du salon est destinée aux dames, qui s'y asseient les jambes croisées, usage qui vient sans doute des Maures. Si un homme qui est dans une grande intimité avec la famille, lui rend visite, il peut prendre sur l'estrade un tabouret pour s'asseoir, ou se placer parmi les dames et croiser les jambes, surtout s'il sait jouer de la guitare ou chanter, talents précieux dans ces contrées; les autres hommes qui viennent en visite, se rangent, après avoir salué les dames, sur le côté opposé du salon, où sont des chaises faites de la même étoffe que celle des tabourets et des coussins. En face de l'entrée du parloir se trouve la principale chambre à coucher, avec une alcove à l'extrémité de l'estrade, où est placé un lit de parade, orné d'une infinité de dorures et de rideaux de damas, de velours, ou de brocard, avec des galons et des franges d'or et d'argent; les draps et les taies d'oreiller sont de la plus belle toile et garnis d'une large dentelle. On dirait que toute l'attention des femmes se dirige vers ce meuble superflu, dont on ne se sert qu'à l'époque d'une naissance, lorsque la maîtresse de la maison reçoit les premières visites de félicitation.

Derrière cette partie du bâtiment, il y a une autre cour, ou *patio*, où sont placées les cuisines

et les dépendances; et le jardin se trouve derrière; ainsi il n'est pas rare de voir une maison occuper cinquante verges de front et quatre-vingts de profondeur, y compris le jardin; les *patios* sont entourés de galeries dont le toit est soutenu par des piliers de bois. Les habitations des classes inférieures sont construites sur le même plan, excepté qu'elles n'ont pas de *patios*. La façade des maisons donne sur la rue; mais elles ont ordinairement un jardin sur le derrière, où se trouve la cuisine, construite dans un lieu séparé de la maison, dans la crainte du feu.

Sur la principale place et sur un de ses côtés, on voit la cathédrale et le palais de l'évêque; sur l'autre sont les casernes, avec une galerie; le palais du gouverneur et ses dépendances occupent le troisième, et sur le quatrième sont construites plusieurs des plus vastes maisons. L'étendue de la place est d'environ cent verges sur chaque côté; les rues se croisent à angle droit! la majorité des grandes villes de l'Amérique du sud sont construites de cette manière.

Parmi les habitants on trouve quelques familles de l'ancienne noblesse. Le duc actuel de San Carlos, grand d'Espagne de la première classe, et ré-

cemment ambassadeur d'Espagne en Angleterre, est de la famille des Caravajales, et originaire de la Conception.

Le costume des hommes est le même qu'en Europe; mais il est d'usage de porter par-dessus un long manteau espagnol, ou un poncho; ce dernier ayant en général la préférence, surtout pour monter à cheval, exercice extrêmement recherché par les hommes et par les femmes, et dans lequel ils *excellent*. Les femmes portent un corsage très-orné, et, par-dessus, un large panier, un jupon plissé de flanelle de couleur, de velours noir, ou de brocart. Dans leurs maisons elles ne mettent rien sur la tête; mais dans les rues, et lorsqu'elles vont à l'église, elles la couvrent d'une pièce de flanelle, large d'environ une verge et longue de deux; dans les promenades, ou lorsqu'elles font des visites, elles ont un chapeau noir semblable à celui des hommes; plusieurs jeunes femmes portent la *basquina y manton*, jupon de soie noire ou de laine, sans panier, et un voile de soie noire ou de dentelle; mais d'autres aiment mieux le panier, qui fait paraître leur taille plus mince. Leurs cheveux sont arrangés en tresses, qui pendent derrière leurs dos; les dames aiment si passionnément les bijoux qu'elles

ne peuvent se passer de colliers, de boucles d'oreilles, de bracelets et de bagues; quelques-unes des plus riches portent des diamants et autres pierres précieuses; le rosaire est aussi une partie nécessaire de l'habillement des jeunes et des vieilles.

Pendant l'été et le beau temps, les soirées sont consacrées à la promenade, principalement sur les bords de Bio-bio, et ensuite à des visites d'amitié. On y jouit, dans toute leur étendue, des plaisirs de l'harmonie et de l'intimité: la guitare, le chant, la danse, et les rafraîchissements se trouvent dans toutes les rues, ce qui offre le spectacle le plus varié et le plus agréable.

La jurisdiction de la Conception s'étend depuis la rivière Maule sous le 34° 50' jusqu'au Cap Lavapies, sous le 37° 10'; elle renferme les *correginientos* ou préfectures de Puchacay et de Rere; ses principales villes et villages sont Gualqui, San Juan, Quilpolemu, Luanco, Villaviciencio, Comico et Chillan, qui fut ruinée par les Araucaniens, en 1599, et n'a plus été depuis d'aucune importance.

Les habitants de cette province consistent en quelques Espagnols, en un petit nombre de Créoles blancs, de métis, d'esclaves de différentes couleurs, et en quelques Indiens; la tribu aborigène des Promau-

cians étant maintenant éteinte. Les blancs ou créoles forment une très-belle race; les hommes sont bien conformés, et ont des traits réguliers; les femmes sont généralement belles et très-polies; il est à peine possible de distinguer les métis d'avec les blancs. Le plus grand bonheur que puisse obtenir un étranger, celui d'une franche hospitalité, lui est offert partout, depuis la demeure la plus somptueuse, jusqu'à la plus humble cabane; et, bien *différents* des autres peuples hospitaliers qui restreignent l'exercice de cette vertu, plus un étranger prolonge son séjour chez eux, plus ils déploient d'affection à son égard.

La nature a prodigué ses dons à cette contrée; son climat tempéré et son sol fertile produisent toutes espèces de fruits, de légumes et de végétaux, comme en Europe; si nous en exceptons quelques exotiques qui viennent dans des latitudes situées plus au sud : les oranges, les citrons, la canne à sucre, les bananes et les pommes de terre sucrées qui ne réussisent pas dans cette partie de l'Amérique, ce qu'on doit peut-être attribuer aux pluies froides d'hiver, plutôt qu'à toute autre cause. On y trouve en abondance des bêtes à cornes et d'excellents chevaux, les vignobles sont nombreux et

fertiles; ceux qui sont situés près de la rivière de Maule produisent des raisins d'un goût très-supérieur, qui donnent en grande abondance du vin pour la consommation intérieure et pour porter au marché de Lima où la vente en est très-facile: néanmoins, faute de vaisseaux propres à la conservation de ce vin, on en perd une grande partie, et la qualité du reste en souffre extrêmement. Les vins légers pourraient, si l'on avait les moyens nécessaires pour leur préparation, aller de pair avec les meilleurs de France, et les vins généreux égalent ceux de Xéres et de Madère; on y trouve une espèce de vin appelé muscat dont la qualité surpasse celui du même nom en Espagne et qui est aussi bon que celui de Frontignan. On s'y borne à employer des vaisseaux faits de terre cuite pour faire fermenter le jus des grappes et conserver le vin, et on ne les couvre qu'avec un couvercle de bois; malgré ces désavantages, quelques-uns de ces vins ont un goût et une force remarquables. Leur eau-de-vie est aussi inféricure, faute de vaisseaux convenables; en général les vignes croissent en espalier, et n'ont point de tiges séparées comme on en voit dans la majorité des vignobles européens.

On y récolte en abondance d'excellent blé, et

la terre rend presque au centuple la semence qu'on lui confie ; on exporte annuellement de très-grandes quantités de froment à Lima, Guayaquil, Panama et Chiloé. Son prix ordinaire à la Conception est de dix réaux pour un poids de deux cent seize livres, environ six francs cinquante centimes, monnaie de France ; et à Lima, trente réaux, ou vingt francs monnaie de France. On peut regarder le froment comme la principale denrée du pays ; l'orge, le maïs, le *garbansos*, les fèves, le quinua et les lentilles, y sont aussi cultivés pour l'exportation, et produisent d'abondantes récoltes. On plante dans les jardins, des pommes de terre, des radis et autres légumes, aussi bien que toute espèce de végétaux nécessaires pour la cuisine, et des herbes plus ou moins utiles. Le *zapallo* est très-estimé et avec raison ; ce légume a, lorsqu'il est vert, le goût des asperges, et quand il est mûr, celui d'une excellente pomme de terre ; on peut le conserver pendant six mois en le mettant dans un endroit sec. On cultivait autrefois le tabac près la rivière Maule ; mais le monopole royal mit un terme à sa culture qui probablement, d'après l'émancipation de la contrée, reprendra toute son activité.

La plus grande partie de ces terres fertiles est

consacrée à la nourriture des bêtes à cornes, des chèvres et des moutons; et les soins qu'ils exigent constituent la principale occupation des classes inférieures des habitants. En général on ne trait point les vaches, mais on les laisse nourrir leurs veaux dans les plaines; lorsque ceux-ci ont un an, on les marque d'un fer chaud, après les avoir séparés de leurs mères, et on les met dans une autre partie de la ferme; car la clôture des champs et des pâturages est encore inconnue aux nourrisseurs de bestiaux dans l'Amérique du Sud; à la vérité les fermes sont naturellement divisées par des limites, telles que les collines, les montagnes, ou bornées par une rivière, la mer, etc. Les propriétés se vendant à bas prix, il est très-rare qu'il s'élève des contestations relativement aux limites.

Les terres de l'intérieur, d'une qualité propre à la production de toutes sortes de grains, ou à la nourriture de toutes espèces de bestiaux, se vendent un dollar, et quelquefois moins, la *quadra* ou cent verges carrées, qui font plus de deux arpents. Lorsque des bêtes à cornes sont grasses, ou plutôt lorsque la saison de les tuer est arrivée, ce qui a lieu vers les mois de février et de mars, on en tue de cinq cents à mille, selon l'importance et la gran-

deur de la ferme; la graisse étant séparée de la viande, on la fait fondre et, après que le suif en a été distrait, elle forme une espèce de lard appelé *grasa*, qu'on emploie pour les besoins domestiques. Les os étant ôtés, on coupe ensuite la viande par tranches épaisses d'un quart de pouce; les naturels font ce travail avec une telle adresse qu'ils peuvent couper toute partie d'un bœuf en tranches aussi minces qu'égales. La chair ainsi coupée est placée dans une forte solution de sel et d'eau, ou bien frottée sur toute sa surface, avec une petite quantité de sel fin; quel que soit le mode adopté, la viande ainsi préparée est placée sur un cuir dans lequel on la laisse roulée pendant dix ou douze heures, ou jusqu'au lendemain matin; elle est suspendue ensuite sur des cordes ou des bâtons pour sécher au soleil, après quoi on en fait des paquets, et, les ayant entourés de cordons de cuir frais en forme de réseaux, on les expose en vente dans les marchés; la viande ainsi préparée perd environ le tiers de son poids primitif. Celle qui est séchée *charqui*, obtient une vente très-prompte à Lima, Arica, Guayaquil, Panama et autres lieux; outre la grande quantité qu'on en consomme au Chili, elle sert à la nourriture d'une

grande partie des classes inférieures, des esclaves, et particulièrement des marins, pour lesquels elle remplace le bœuf salé et le porc. La *grasa* et le suif se vendent aussi avec la même facilité dans ces villes, et sont d'un plus grand prix que la viande; les cuirs sont généralement employés à faire des sacs pour les grains et les légumes, et des courroies qui servent aux mêmes usages que les cordes en Europe; ce cuir est aussi excellent pour les chaussures.

L'époque où l'on tue les bestiaux est, pour les habitants de cette contrée, un temps de réjouissance, comme celle de la tonte des moutons en Angleterre. Pendant deux ou trois jours, les paysans, *huasos*, s'occupent à rassembler les bestiaux des bois et des montagnes, et à les conduire dans un enclos formé pour les recevoir. On sépare le bétail gras du maigre qui est chassé hors de l'enceinte, ensuite on laisse sortir un des animaux destinés à être tués : un paysan, armé d'un instrument tranchant de la forme d'un croissant garni de pointes placées à la distance d'un pied, lui coupe les jarrets au moment où il passe; s'il manque son coup, un homme à cheval suit l'animal au grand galop, lui jette le *laso* autour des cornes, et le retient jus-

qu'à ce qu'un autre vienne à son secours et lui coupe les jarrets, ou parvienne à jeter un second *laso* à ses pieds de derrière; alors les deux hommes tirent les *lasos* dans une direction opposée, jettent l'animal à bas et le tuent sur-le-champ; l'un d'eux s'occupe alors à enlever la peau, dans laquelle il réunit le suif et la graisse, qu'il transporte avec la chair sous un hangar où on les prépare de la manière que je viens de décrire.

Pendant ce temps, les femmes sont toutes occupées à couper la graisse, à la faire fondre pour en obtenir la *grasa*, et à choisir la partie la plus délicate de la viande, pour en faire des présents, et pour la consommation de la maison. La langue est la seule partie de la tête qu'ils soient dans l'usage de manger; ils laissent pourrir le reste sur la terre. On tue chaque année un grand nombre de bestiaux de la manière qui vient d'être décrite, et on laisse blanchir leurs os sur le terrain qui leur servait de pâture.

Les étrangers sont surpris, et avec raison, en voyant la dextérité avec laquelle les habitants de ces contrées se servent du *laso* pour prendre les bêtes qu'ils veulent tuer; ce laso, fait de cuir frais et tressé, a environ un pouce et demi de

circonférence, quelquefois moins, et, étant graissé lors de sa fabrication, il est extrêmement flexible, plus fort qu'une corde trois fois plus épaisse, et d'une grande durée; sa longueur est de vingt à trente pieds, et à une des extrémités il y a un nœud coulant; le *huaso*, celui qui jette le *laso*, élargissant l'ouverture formée par la courroie qui traverse le nœud coulant, tient ce *laso* et commence par le tourner au-dessus de sa tête, en prenant soin que l'ouverture ne se ferme point. Ayant bien pris ses mesures, il le lance avec une telle précision qu'il ne manque jamais son but; un bœuf est pris par les cornes, un cheval ou un mouton l'est par le col; et comme souvent cela est fait au galop, le cavalier tourne autour de son corps l'extrémité du laso qu'il tient à la main, et arrête tout-à-coup son cheval; l'animal embarrassé reçoit alors une telle secousse que quelquefois il en est renversé; on attache souvent une des extrémités du *laso* à la contre-sangle de la selle, surtout lorsqu'il s'agit de prendre un taureau ou un gros bœuf; dans ce cas le cheval, comme s'il connaissait d'avance la résistance qu'il doit éprouver, tourne le flanc vers l'animal, et incline son corps dans la direction opposée. J'en ai vu un entraîner le cheval, dont les pieds sil-

lonnèrent la terre dans un espace de près de six pieds. Les habitants de ces contrées sont experts dans cet art, qu'ils estiment au point de regarder comme honteux de manquer leur but; plusieurs individus des classes les plus élevées, font de cet exercice un amusement, et, non-seulement au Chili, mais encore dans presque toutes les parties de l'Amérique du Sud, que j'ai visitées, toutes les classes d'habitants, lorsqu'ils résident à la campagne, portent le *laso* derrière leurs selles; souvent même on voit les enfants jeter le *laso*, et prendre ainsi de la volaille, des chiens et des chats, dans les maisons, les cours et les rues : c'est ainsi que cet art, qu'on regarde comme nécessaire, s'apprend dès l'enfance. Dans la dernière guerre, les miliciens portaient leurs *lasos*, avec lesquels ils étranglaient un grand nombre de soldats espagnols. Le cavalier courant à toute bride au moment de jeter le *laso*, le malheureux qui s'y trouvait pris ne pouvait s'en débarrasser, et était traîné derrière les pieds du cheval de son adversaire jusqu'à ce qu'il fût mort.

On engraisse les chèvres pour en avoir le suif et la peau, qui, outre l'emploi qu'on en fait pour contenir le vin, les esprits, le cidre, etc., est tanné généralement avec l'écorce du *palque* ou du *peumo*,

au lieu de celle de chêne; elles donnent ainsi un cuir appelé *cordovan*, qui est excellent pour faire des souliers et autres articles du même genre. Les chèvres sont en général d'un très-grand produit.

Quelques-uns des chevaux de la province de la Conception sont excellents, et ressemblent, pour la grandeur et la forme, à ceux de l'Andalousie. Ils sont fort estimés dans toute l'Amérique du Sud, et se vendent très-cher au Pérou; j'en ai vu à Quito, malgré les difficultés que l'on éprouve à les transporter à une aussi grande distance; mais quoiqu'on ait pris de grands soins pour en élever hors du territoire du Chili, on n'a pu jusqu'à présent y réussir.

On trouve en abondance dans cette province toutes espèces de provisions; la volaille s'y vend à très-bas prix, elle est grasse et d'un très-bon goût; les canards et les oies se reproduisent deux fois par an; les dindes et les volailles pendant toute l'année et; par suite de la douceur du climat, les petits poulets s'élèvent sans beaucoup de perte. Les prix de ces animaux sont en conséquence à très-bon compte: on achète pour un franc vingt centimes de France, une dinde très-grasse, et pour soixante centimes on a un couple de volailles.

Les pommes, les poires, les pêches, les bru-

gnions, les prunes et les cerises, sont tellement abondantes dans ces contrées qu'on n'en fait aucun cas; les figues s'y trouvent en grande quantité et sont très-bonnes, ainsi que les fraises sauvages; j'en ai vu d'aussi grosses que des œufs de poules. Les melons et les *sandias*, melons d'eau, sont aussi très-gros, surtout les derniers, que les naturels aiment beaucoup. Les oliviers n'y viennent pas bien. Près de la rivière de Maule on voit des cocotiers dont quelques-uns ont jusqu'à trente pieds de haut; leurs troncs cylindriques sont sans feuilles excepté au sommet ou, comme les palmiers, ils forment une couronne qui offre un très-bel aspect; les fleurs sont réunies en quatres grandes touffes au haut de l'arbre où croissent les feuilles; lorsqu'elles sont en bouton, elles sont renfermées dans une coque de bois membraneux, et lorsque les fruits commencent à se former, cette enveloppe se divise en deux parties, chacune de trois pieds de long et deux de large; une de ces touffes contient souvent jusqu'à mille noix. Rien ne produit un effet plus agréable que la vue de cet arbre surchargé de fruits sur lesquels les branches forment une espèce de dôme. Le fruit du cocotier ressemble aux noix de ceux du tropique; l'amande est ronde,

il y a au centre une cavité qui, pendant que la noix est verte, est remplie d'une liqueur qui a un goût de lait, mais elle est entièrement vide lorsque la noix est sèche. On emploie un procédé très-curieux pour dépouiller les noix de leur écorce extérieure : on les donne aux bêtes à cornes, qui, après les avoir avalées, digèrent la substance filamenteuse, et rendent les noix entièrement dégagées de toute enveloppe; toutes celles qu'on envoie au marché ont auparavant subi ce procédé. Si on sépare du cocotier un bouquet de noix vertes, il en sort une quantité de sève épaisse et sucrée qui a le goût du miel; lorsqu'on perce la tige de l'arbre, la même liqueur en découle; mais cette opération affaiblit tellement cette espèce de palmier qu'il meurt ou cesse de donner des fruits pendant un grand nombre d'années. La plus grande partie de cette liqueur s'obtient en abattant l'arbre et en mettant le feu à l'extrémité où croissent les feuilles; à mesure que l'arbre brûle la sève coule vers la racine, et on la recueille dans des calebasses; le feu est graduellement alimenté jusqu'à ce que l'arbre soit entièrement brûlé et qu'on en ait extrait toute la sève; on en obtient quelquefois jusqu'à trente gallons. Cet arbre porte

rarement des fruits avant d'avoir atteint l'âge de cent ans; je n'ai jamais pu vérifier s'il est indigène au Chili, ou s'il provient du cocotier du tropique, transplanté dans ces contrées. Les naturels emploient les feuilles à faire des paniers, et quelquefois pour couvrir leurs chaumières; on trouve aussi dans ce pays des noix ordinaires qui sont exportés, avec les noix de coco, à Lima, Guayaquil etc. Le *Gevuin* est une autre espèce de noix que les Espagnols appellent *avellano*, d'après son goût qui ressemble à celui de la noisette. Cet arbre croît jusqu'à la hauteur de quinze pieds, le fruit en est rond et a environ trois quarts de pouce de diamètre; il est couvert d'une enveloppe coriace, d'abord verte, ensuite d'une couleur orange, et enfin d'un brun foncé lorsqu'il est mûr. L'amande se divise en deux lobes, et en général on la fait rôtir avant de la manger. On peut avec raison classer la *molle* parmi les arbres à fruits, parce qu'avec ses grains (qui sont noirs, de la grosseur d'un poix et viennent en bouquets autour des branches de l'arbre) les Indiens préparent une espèce de très-bon vin rouge appelé *chicha* ou *molle*, qui est aussi fort que nos vins ordinaires, si même il ne l'est davantage.

Le *maqui* est un autre arbre qui porte des fruits semblables aux cerises sauvages; on en fait un breuvage fermenté très-agréable, qu'on appelle *theca;* les Indiens aiment beaucoup ce fruit et vont, en parties de plaisir, le cueillir dans les bois. Un de mes amis m'a dit que, lorsqu'il était encore très-jeune, ayant été d'une de ces parties, pour chercher du *maqui* dans un bois, il vit sur un arbre une femme dont le visage était couleur de pourpre; supposant que c'était pour l'effrayer qu'elle s'était ainsi frotté la figure avec du fruit de l'arbre, et, déterminé à faire preuve de courage, il monta sur l'arbre où il s'aperçut alors, avec autant de surprise que de terreur, que c'était une folle du village qui s'était pendue avec son mouchoir attaché à une des branches supérieures. Le *peumo* produit un fruit qu'on aime beaucoup, mais dont je n'ai jamais pu manger, à cause de son odeur fortement huileuse et même rance; l'arbre est grand et son fruit ressemble à des olives vertes; avant de le manger on le plonge dans de l'eau chaude, mais non bouillante, parce que cela le rendrait amer; la chair en est blancheâtre et je ne doute pas qu'on ne puisse en tirer autant d'huile que des olives. On trouve dans cette province une grande quantité de *mur-*

tillas, grains de myrte d'un goût très-délicat. Pernetty qui en a vu quelques-unes dans les îles Falkland ou Malvinas, dit que ce fruit est beau à la vue, son goût agréable, et que, mêlé avec de l'eau-de-vie et un peu de sucre, on en fait une liqueur délicieuse, qui a une légère odeur d'ambre et de musc. Avec les mêmes grains les naturels font aussi une très-bonne liqueur fermentée, appelée *chicha de murtilla.* *L'arrayan*, espèce de myrte, croît à la hauteur de dix-sept pieds; son fruit, qui est environ de la grosseur d'un pois, est d'un goût très-agréable, on en tire une liqueur excellente, et le bois en est très-recherché.

Les principaux arbres qu'on trouve dans la province de la Conception, sont le *canelo* ou *coghi*, qui croît jusqu'à la hauteur de cinquante pieds; c'est un très-bon bois; il a deux écorces, celle intérieure est blanchâtre; mais quand elle est sèche, elle prend la couleur de la canelle et a un goût semblable. Les Araucaniens ont tant de vénération pour cet arbre, qu'ils en présentent toujours une branche comme gage de la paix, et quand un traité est conclu, on en attache une au haut de la hache du Toqui et du bâton du Président. Le *luma* croît jusqu'à la hauteur de quarante à cinquante pieds;

son bois est dur, on s'en sert pour faire de petites lances et des rames; mais il est trop pesant pour des mâts: on en envoie à Lima de fortes charges pour faire des voitures et des soliveaux. Sur les terrains fertiles l'*espino* atteint la hauteur du chêne; son bois est très-solide, d'une couleur brun foncé, marbré noir et jaune, et susceptible du plus beau poli; comme il est pesant et d'une grande durée, on s'en sert pour faire des roues de voiture: il fait aussi très-bon feu et d'excellent charbon. Les fleurs de l'*espino* sont fleuronnées, d'un jaune foncé, et tellement odoriférantes qu'on les appelle *aromas*. Une de ces espèces, qu'on cultive dans les jardins, produit de plus grandes fleurs, qui, ayant une tige longue et mince, sont souvent entremêlées de jasmin par les dames, et placées dans leurs cheveux; l'odeur des deux fleurs réunies est délicieuse. Le *pehuen*, ou *pino de la tierra*, croît dans les parties méridionales de cette province, mais il vient beaucoup mieux dans l'Araucanie; il a depuis soixante-dix jusqu'à quatre-vingts pieds de hauteur et huit de circonférence; à la hauteur de trente pieds, il a, en général, quatre branches horizontales opposées, qui vont en diminuant, se terminent en pointe au sommet, et présentent ainsi la forme d'une py-

ramide quadrangulaire. Le *cône* ou fruit ressemble à celui de l'ananas, et les grains en sont très-estimés pour la délicatesse de leur goût. Les *pinones*, ainsi qu'on les appelle, sont quelquefois bouillies et, après les avoir écrasées sur une pierre, on les convertit en une pâte dont on fait une excellente pâtisserie. Le *pino* est cultivé sur plusieurs points de cette province, à raison de la bonté de son bois et de son fruit; on peut dire qu'à l'exception des arbres qui produisent le vin, c'est le seul auquel les naturels fassent quelque attention; la résine qu'on en extrait s'appelle *incienso*, et les habitants du Chili s'en servent en place d'encens.

Les bords de la Bio-bio sont abondamment couverts de cèdres blancs et des rouges, dont quelques-uns ont soixante-dix pieds de haut et vingt de circonférence. On en fait des planches minces destinées à de légers ouvrages; mais leur exportation hors de la province n'est pas considérable, parce que ces planches coûtent beaucoup moins au Chili où des personnes d'une véracité reconnue m'ont assuré qu'il y avait des cèdres dont on tirait de huit à neuf cents planches de vingt pieds de longueur, sur douze pouces de large et un pouce d'épaisseur. On dit que l'eau se conserve beaucoup mieux sur

mer dans des tonneaux de cèdre rouge que dans ceux de tout autre bois. Le *floripondio* croît à la hauteur de six pieds, et est chargé d'une profusion de fleurs pendantes, qui exhalent une odeur délicieuse ; elles sont blanches et de la forme d'une cloche, de huit à dix pouces de long et de trois de diamètre à l'orifice ; leur odeur tient de celle du lis ; et un seul de ces arbres en fleur suffit pour parfumer tout un jardin. Le *floripondio* parvient à une grande perfection sur les côtes du Pérou, où on en voit dans les haies. Une espèce de *cactus quisco* est très-commune dans quelques parties de cette province : elle porte des épines de huit à neuf pouces de long, dont les femmes font des aiguilles à tricoter.

On trouve une grande variété d'arbrisseaux dans les forêts de la Conception, et quelques-uns d'entre eux sont très-aromatiques ; ceux qui sont spécialement utiles pour la teinture, sont le *diu thila* et l'*uthin*, dont l'écorce et les feuilles teignent en noir. Le jus des grains du *tara* et du *mayu* s'emploie pour teindre et pour écrire en guise d'encre. Les feuilles du *culen*, autre arbrisseau, ont un goût qui ressemble à celui du thé qu'elles remplacent souvent : on les regarde comme un vermifuge et un tonique.

Frazier dit que le *culen* produit un baume très-estimé pour la guérison des blessures ; mais je n'ai jamais eu l'occasion de m'en convaincre. Le séné croît en abondance près de la Maule, et il est aussi bon que celui du levant ; on donne souvent une infusion de ses feuilles, et, je crois, avec succès, comme diurétique ; surtout pour les maladies calculeuses. On considère comme antidote, dans les maladies inflammatoires, un arbrisseau qui s'appelle dans ces contrées le *palqui*, et au Pérou, l'herbe sainte, *yerba santa* ; à cet effet on trempe dans l'eau les feuilles vertes, on les frotte ensuite avec la main et on les retrempe de nouveau jusqu'à ce que l'eau soit entièrement verte, alors on en fait prendre au malade une abondante potion ; et dans les inflammations intérieures, on l'applique en cataplasme. Il y a aussi plusieurs plantes sauvages qui produisent des couleurs brillantes et durables pour la teinture : on obtient du rouge du *relbun*, espèce de garance ; la *contra yerba*, sorte d'aigremoine, fournit la couleur jaune, ainsi qu'une plante appelée *poquel* ; on tire un violet du *culli* et du *rosoli* ; et le *planqui* produit un noir durable ; cette plante extraordinaire croît dans les lieux humides et marécageux ; sa hauteur est de

cinq à six piéds, et la principale tige a quelquefois six pouces de diamètre ; les feuilles sont arrondies, rudes et épaisses, et, parvenues à leur croissance, ont environ trois pieds de diamètre. Lorsque la plante est dans sa maturité, les naturels la coupent et en fendent la tige, qui contient une abondante portion de tan ; on obtient le noir propre pour la teinture, du jus exprimé de la racine.

Je n'ai vu aucun des habitants de cette province qui ne m'ait assuré qu'on pouvait y trouver un assez grand nombre de mines d'or. Je n'en ai, à la vérité, jamais vu aucune en exploitation ; mais, d'après l'assurance que j'en ai reçue de tous les habitants, et ce qui en a été dit par Frazier, Molina, et autres personnes dignes de foi, il m'est impossible de douter de leur existence.

Dans le nombre des espèces emplumées, j'ai remarqué un oiseau de la grosseur d'un poulet, ayant des plumes blanches et noires, un col épais, une grosse tête, un bec très-fort, un peu recourbé, et, sur la partie du devant des ailes, deux éperons rougeâtres semblables à ceux d'un jeune coq domestique ; il se met sur ses gardes au moindre bruit, et, s'élevant de terre, il plane au-dessus de l'objet qui l'a troublé : le bruit qu'il fait alors, et qui probablement est

un signal pour les autres oiseaux, a porté quelques-uns des naturels à l'appeler *tero-tero ;* mais d'autres l'appellent *despertador*, éveilleur. Les chardonnerets, *guilgueros*, et le *thili*, espèce de grive, y sont en grand nombre, ainsi que les perdrix rouges et les grises; ces deux derniers oiseaux sont très-estimés; cependant je leur préfère les gros pigeons des bois, *torcasas*, dont quelques-uns sont de la grosseur d'un poulet; ils ne se nourrissent que d'herbages, aiment passionnément les feuilles de navets, et paraissent en si grand nombre qu'ils détruisent tout un champ dans un seul jour; leur chair est d'une couleur noire, mais juteuse et savoureuse. Dans le nombre des plus grands hérons, j'en ai vu de trois espèces différentes; une, aussi grande que le héron européen et lui ressemblant entièrement; l'autre, d'un blanc, couleur de lait, avec un col de plus de deux pieds de long et les pattes rouges et minces, et de la même longueur; et la troisième moins grande, mais ayant sur la tête une belle touffe de plumes blanches. Sur plusieurs points voisins des côtes, je vis des flammands et je fus charmé de leur plumage, couleur rose pâle; les naturels n'en mangent point. Je remarquai aussi plusieurs espèces de canards sauvages et trois d'oies sauvages; le cygne

sauvage, est aussi gros que le cygne d'Europe, mais il n'est pas aussi beau: il a le bec et les pied noirs, le plumage noir et blanc, et il ressemble beaucoup, pour la forme, à l'oie; on n'en mange jamais. Je m'étais procuré un aigle apprivoisé qui avait dix pieds de l'extrémité d'une aile à l'autre; sa poitrine était blanche tachetée de noir; son cou et son dos, également noir; sa queue et ses ailes, d'une teinte brune avec des raies noires placées transversalement. J'en ai vu dans les bois plusieurs de la même espèce, et d'autres d'une plus petite. Les perroquets abondent dans ces contrées, mais leur plumage n'est pas beau; ces oiseaux ravagent le fruit et le maïs.

A Villavicencio, je pris beaucoup de plaisir à la chasse d'un *pagi* ou lion du Chili. A notre arrivée les habitants du pays avaient déjà fait leurs préparatifs pour détruire cet ennemi de leurs bestiaux: on avait réuni plusieurs chiens des fermes environnantes; quelques jeunes gens des alentours espéraient le prendre avec leurs lasos et le faire voir ensuite dans le village pour l'amusement des dames, tandis que d'autres avaient le désir le plus vif de signaler les prouesses de leurs chiens favoris: tous étaient déterminés à détruire cet annimal vorace, qui avait fait de grands ravages, surtout

parmi leurs chevaux. Cette chasse fut l'unique sujet de la conversation du dimanche, jour fixé pour l'entreprendre. A quatre heures nous quittâmes le village au nombre de plus de vingt; chacun de nous conduisant un chien, et portant sous son bras un laso de choix, prêt à être jeté au premier signal. A environ un mille du village, nous nous séparâmes en cinq ou six partis et prîmes différents sentiers. Les chasseurs mirent les chiens sur leurs chevaux, de crainte, disaient-ils, que leur odeur ne les fît découvrir par le *pagi;* on évita de faire le moindre bruit, même de fumer des cigares, de peur que l'odeur n'alarmât leur proie, et ne leur fît perdre le fruit de leurs préparatifs. Le groupe auquel je me réunis consistait en cinq personnes. Après avoir parcouru un espace d'environ quatre milles, nous arrivâmes à un petit ruisseau où un jeune poulain, pris à dessein, fut attaché à un arbre. Nous nous retirâmes ensuite à une distance d'environ trois cents verges; alors le poulain étant seul commença à hennir, ce qui produisit l'effet désiré; car, avant le coucher du soleil, un de ceux qui faisait partie de notre groupe placé en avant, lâcha son chien et siffla. A ce signal, trois autres chiens furent lâchés et coururent vers le lieu

où on avait laissé le poulain ; nous suivîmes immédiatement, et trouvâmes bientôt le *pagi* qui, adossé contre un arbre, se défendait contre les chiens. A notre apparition, il parut disposé à faire un écart, et à tenter de prendre la fuite; les lasos furent sur-le-champ mis en mouvement. Alors quatre autres chiens accoururent et furent bientôt suivis de leurs maîtres qui, entendant le bruit, avaient accouru de toute la vitesse de leurs chevaux, autant que les arbres pouvaient le leur permettre. Le pauvre animal parut alors craindre ce renfort d'ennemis, cependant il se maintint dans son poste et tua trois de nos chiens, ce qui rendit le maître de l'un de ces chiens si furieux, qu'il jeta son *laso* autour du cou du *pagi*; alors les chiens, croyant pouvoir recommencer l'attaque avec plus de sécurité, s'élancèrent sur lui et il fut bientôt accablé par le nombre, mais tellement blessé et déchiré, qu'il devint nécessaire de l'achever. La longueur de cet animal, depuis le museau jusqu'à l'extrémité de la queue, était de cinq pieds et quatre pouces, et sa hauteur de trente et un pouces de l'extrémité de la patte jusqu'au haut de l'épaule; sa tête ronde ressemblait beaucoup à celle d'un chat; sa lèvre supérieure était garnie d'une moustache; le mu-

seau plat, de grands yeux de couleur brune, mais ayant une forte teinte de sang, et les oreilles courtes et pointues; il n'avait point de crinière; le cou, le derrière et le dos étaient de couleur cendrée, avec quelques taches jaunâtres; le ventre d'un blanc sale, et le poil de la croupe très épais; chacune de ses machoires était armée de quatre dents incisives, de quatre canines et de seize machelières. Quatre *lasos*, attachés aux sangles des selles de deux chevaux, furent passés autour du corps du *pagi* qui fut ainsi traîné jusqu'au village où nous arrivâmes vers neuf heures, et fûmes reçus aux acclamations et aux cris de joie de tous les habitants. Le reste de la nuit se passa en danses et autres réjouissances.

J'appris dans le pays que la nourriture favorite du *pagi* était la chair de cheval; qu'attentif à saisir le moment favorable, il saute sur le dos de sa proie qu'il déchire, arrachant la chair avec une de ses griffes, tandis que de l'autre il contient sa victime. Après en avoir sucé le sang, il traîne le corps dans quelque lieu écarté, le couvre de feuilles, et lorsque la faim se fait sentir, il revient la dévorer. S'il entre dans un lieu où on garde les bêtes à cornes, les taureaux et les vaches for-

ment immédiatement un cercle et placent au centre les veaux et le jeune bétail; ils font ensuite hardiment face à leur ennemi et souvent le forcent à se retirer ; alors les taureaux le poursuivent et il n'est pas rare qu'ils le tuent. Il semblerait, d'après cette circonstance, que c'est plutôt par crainte que par choix qu'il recherche la chair du cheval. Il paraît constant que cet animal n'a jamais attaqué un homme, et il a même une telle crainte de l'espèce humaine, qu'il fuit à l'aspect d'un enfant; ce qu'on pourrait peut-être attribuer à l'abondance des bestiaux dont il peut se pourvoir avec tant de facilité, qu'il est rare qu'il manque jamais de pâture.

Le *vicuna* et le *guanaco* sont connus dans le Chili; j'en différerai néanmoins la description jusqu'au moment où je parlerai du *llama* et de *l'alpaca* du Pérou. Le *Chilihueque* dont parlent plusieurs voyageurs, pourrait être le même que le *llama*; comme je n'en ai jamais vu, je ne puis prononcer sur ce point; mais la description et le naturel des deux espèces se ressemblent infiniment. Le *culpen* est une espèce de renard très-destructeur de la volaille et des agneaux. Il a plutôt de la bêtise que de l'audace; il s'avancera jusqu'à huit ou dix

pas d'un homme, et, après l'avoir regardé quelques minutes, se retirera négligemment, à moins qu'il ne soit poursuivi, alors il se sauve dans les buissons. Sa couleur est d'un brun rougeâtre, avec une large queue étroite et couverte de poil très-épais; sa hauteur est d'environ deux pieds. Pour défendre les agneaux contre cet ennemi redoutable, acharné à leur destruction, les naturels emploient un moyen assez curieux : ils prennent un jeune chien avant qu'il ait les yeux ouverts, et ils forcent une *brebis* à l'allaiter matin et soir jusqu'à ce qu'il puisse suivre le troupeau; alors, sous la direction d'un jeune pâtre ou accompagné d'un vieux chien bien dressé, il apprend à tenir les moutons réunis, à les suivre le matin au paturage et à les ramener le soir au parc; il ne lui est jamais permis de suivre son maître. Aucun berger ne garderait avec plus de soin que l'un de ces chiens, le dépôt qui lui est confié. Le matin il quitte le parc avec le troupeau, veille soigneusement sur lui pendant le jour, en éloigne les renards, les aigles et les autres animaux dangereux, et le ramène au coucher du soleil. Il dort dans le parc, et les moutons s'accoutument tellement à la société de leur gardien, qu'ils le laissent circuler parmi eux sans en concevoir la

plus légère alarme. Le soir, lorsque le chien revient avec son troupeau, son premier soin est de le faire entrer dans le parc, dont il fait ensuite en courant deux ou trois fois le tour, comme pour bien s'assurer qu'il est parfaitement en sûreté contre tout ennemi caché; il se dirige ensuite vers la maison, là il aboie et retourne aussitôt au parc où il attend son souper; si on le lui apporte, il reste tranquille; dans le cas contraire il va faire une nouvelle visite à la maison, et aboie jusqu'à ce qu'on lui ait convenablement prouvé qu'il n'est point oublié. D'autres personnes ont pensé qu'on élevait ainsi une espèce particulière de chiens, mais c'est une erreur que l'expérience me met à même de contredire; car j'en ai vu de plusieurs espèces suivre la même marche; toute leur sagacité venant uniquement de la manière dont on les dresse. En parlant des moyens de dresser les animaux, je ne puis m'empêcher de faire mention de celle assez ridicule avec laquelle on apprend aux chapons à élever des couvées de poulets. Lorsque les poules ont fait éclore leurs petits, on les leur retire, et on prend un chapon, à qui l'on arrache quelques plumes de la poitrine et de la partie inférieure des cuisses, ensuite l'animal est battu avec des or-

ties et placé sous une cage avec de jeunes poulets; cela se fait ordinairement le soir, et le lendemain matin, après avoir couvé les poulets toute la nuit, le vieux chapon sort fièrement avec toute sa famille adoptive, glousse et cherche de la nourriture, avec autant de soin et d'activité que la vieille poule la plus affectionnée pour ses petits poussins; on m'assura que les chapons élevaient beaucoup mieux les couvées que les poules qui, après avoir été ainsi débarrassées de leur couvée, recommencent bientôt à pondre de nouveau; ce qui est très-avantageux pour leur propriétaire.

Après une excursion de trois semaines, je retournai à la Conception avec mon ami Don Santiago Dias, à qui j'avais remis des lettres de recommandation de mon bon hôte d'Arauco, Don Nicolas del Rio; elles me procurèrent une réception bienveillante, et furent cause que ma détention comme prisonnier de guerre, se passa au milieu d'une série d'excursions agréables dans la campagne, et de parties de plaisir dans la ville.

CHAPITRE VI.

Je suis envoyé à Talcahuano. — Description de la baie et du mouillage. — Plaine située entre la Conception et Talcahuano. — Possibilité d'établir une manufacture de savon. — Mines de charbon de terre. — La ville. — La douane, les habitants, etc. — Poissons qu'on pêche dans la baie. — Commerce colonial. — Projet d'établissement d'un moulin à scie.

Après avoir passé quelques jours à la Conception, le gouverneur m'envoya à Talcahuano où il y avait un vaisseau prêt à partir pour Lima; je pris une lettre de recommandation pour un résident dans ce port, dont je reçus l'accueil le plus affable; il me pria de regarder sa maison comme la mienne jusqu'au moment du départ du navire, offre que je m'empressai d'accepter.

La baie de Talcahuano est une des plus vastes des rives occidentales de l'Amérique du sud, sa

longueur est d'environ dix milles du nord au sud, c'est-à-dire, depuis la terre ferme d'un côté, jusqu'à la terre ferme de l'autre; elle est de sept milles de l'est à l'ouest; à l'embouchure de la baie est située l'île Quiriquina, qui forme deux entrées: celle du côté de l'est est la plus sûre; l'autre est large de deux milles, avec trente toises d'eau allant toujours en décroissant vers le mouillage ordinaire à Talcahuano, où on ne trouve que dix toises d'eau, à environ un demi-mille du rivage. Cette baie est parfaitement à l'abri du vent du nord; mais les vagues sont si violentes pendant que ce vent souffle, qu'il est presqu'impossible de débarquer, quoique dans les temps calmes, il soit facile d'aborder sur tous les points du rivage.

De la Conception à Talcahuano, il y a une distance de six milles; la surface de ce terrein se compose de sable mouvant mêlé de coquillages de mer. A environ une demi - verge de profondeur, on trouve partout une couche de coquilles marines, exactement semblables à celles des poissons de ces parages, comme le *choro*, ou moule, le *pie de burra* ou pied d'âne, le *bulgados*, espèce de limaçon et le *picos*, espèce d'huître. Cette couche de coquillages a, en général, de douze à quinze pieds de profon-

deur et on en trouve une pareille sur les montagnes, à trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer; ce qui est évidemment l'effet de quelque violent tremblement de terre qui a dû avoir lieu avant que cette contrée fût connue de l'ancien monde; car il est certain que ce qui constitue maintenant la vallée de Penco ou la Conception, formait, dans des temps plus reculés, une partie de la Mer Pacifique. On tire de ces coquillages toute la chaux nécessaire pour bâtir. Le terrein entre Talcahuano et la Conception, n'est point propre à la culture, il offre à la vue un triste aspect; cependant quelques bestiaux se nourrissent sur la portion marécageuse et on trouve leur chair d'un goût très-délicat. On pourrait établir sur ce point des manufactures de savon; cet article est très-cher au Pérou, et dans presque toutes les parties de la contrée: le quintal ou cent livres, poids de Lima, se vendait rarement au-dessous de quarante dollars, et quelquefois plus cher dans l'intérieur. La facilité de se procurer de bonne chaux et du bois en abondance serait d'une grande importance pour un établissement de cette espèce, sans parler du cuivre nécessaire pour les divers ustensiles, et qu'on pourrait tirer, à très-bon marché, des mines de Coquimbo et de Capiapo.

De tous les écrivains espagnols, Herrera est le seul qui fasse mention de l'existence du charbon de terre dans la province de la Conception; il dit que, non loin de la ville de ce nom, il y a une mine de charbon de terre qui brûle comme le charbon de bois; et il n'était point dans l'erreur; car ce lit de charbon existe au nord de la baie de Talcahuano, près du mouillage et à la grande proximité des ruines de la ville Penco Viejo, détruite par un tremblement de terre en 1730, et qui n'a pas été rebâtie depuis, parce que le mouillage actuel fut considéré comme préférable. On n'a pas encore vérifié jusqu'à quelle distance pouvait s'étendre cette mine de charbon de terre; le peu qu'on en a extrait à été obtenu, en ôtant la terre qui en couvre la surface. Ce charbon est d'une bonne qualité; mais on est fondé à croire que, si la mine était creusée à une profondeur considérable, cette qualité serait supérieure, et que son exploitation pourrait être la source d'une grande fortune pour son propriétaire.

Il y a une douane à Talcahuano, avec les employés nécessaires pour percevoir les droits d'importation et d'exportation; des casernes pour la garnison chargée de défendre une petite batterie;

une maison pour la résidence d'un officier commandant; une église paroissiale, avec une centaine de maisons et plusieurs vastes magasins, *bodegas*, pour le blé, le vin, et autres marchandises. La population est d'environ cinq cents habitants, principalement muletiers, porteurs et pêcheurs.

La baie abonde en excellents poissons : un des plus estimé est le *robalo;* ce poisson, de deux à trois pieds de long, est d'une forme presque cylindrique, ayant des écailles angulaires, qui sont sur le dos d'une couleur dorée, et sur le ventre d'un beau blanc transparent; il a sur le dos une raie bleue, bordée de chaque côté d'un jaune foncé; la chair est d'un blanc délicat et a un goût délicieux. Le *corbin* est, en général, de la grandeur du *robalo* quoiqu'il soit un peu plus large; son corps est de forme ovale, couvert de larges écailles blanches à demi-transparentes, sur lesquelles on aperçoit quelques taches blanches opaques; il est obliquement entouré d'un grand nombre de lignes brunâtres; sa tête est petite, sa queue fourchue, sa chair blanche et agréable. Le *liza* est une espèce de mulet; on le trouve également dans l'eau douce et dans l'eau de mer. Les *lizas* de mer sont néanmoins infiniment meilleurs que ceux des rivières; ce pois-

son a un pied de long, son dos est d'une couleur verdâtre, ses côtés et son ventre, blancs, avec de grandes écailles; sa chair est blanche, grasse et excellente.

Dans le voisinage de Talcahuano, on trouve le poisson doré, d'environ dix pouces de long, plat et d'une forme ovale, avec de petites écailles; sa couleur est aussi brillante que celle de l'or, et il est entouré de cinq raies ou bandes : celle qui est autour de son cou est noire; deux autres, placées au milieu du col du poisson, sont grises; la quatrième, au bas, est noire; et la cinquième, à la jointure de la queue, est grise; sa chair est très-délicate. Le *chalgua achagual*, appelé par les Espagnols *peje gallo*, coq poisson, a environ trois pieds de long; son corps est rond, plus épais au milieu qu'au col, ou près de la queue; il est revêtu d'une peau blanchâtre, mais sans écailles; sur sa tête se trouve une crête cartilagineuse, épaisse d'environ trois quarts de pouce. Le *tollo*, espèce de chien marin, a environ trois pieds de long; il a deux épines dorsales triangulaires d'une dureté remarquable, mais il n'a point d'autres arêtes; on le sale, le sèche, et l'envoie au marché de Lima; il est très-rare qu'on le mange frais, quoi-

qu'il soit alors très-bon. Les naturels prennent sur les côtes une grande variété d'espèces de poisson communes aux autres mers: tels que le turbot, la plie, le maquereau, l'anchois, le merlan, etc.

Les moules y sont en abondance : j'en ai vu de huit pouces de long, leur goût est excellent; souvent on les sale, les fait sécher, les enfile avec des joncs légers, et les exporte ensuite, de cette manière, par grandes quantités. L'hérisson blanc, de forme globulaire, a environ trois pouces de diamètre, avec une coquille et des épines blanchâtres; sa substance intérieure est jaune, mais très-bonne à manger. Le *pico* est une espèce d'huître qui se tient sur la pente des rochers et au bord de l'eau; ces poissons se trouvent, depuis dix jusqu'à vingt, dans autant de cellules séparées de forme pyramidale, composées d'une substance crétacée, avec une petite ouverture au haut de chaque cellule : ils reçoivent leur nourriture par ce trou d'où on voit sortir une espèce de petit bec semblable à celui d'un oiseau : c'est de-là que l'animal prend le nom de *pico*, bec; il ést très-blanc, tendre et d'un goût exquis. Le *loco* est ovale, et sa coquille est couverte de petites tubérosités; il est long de quatre à cinq pouces, et sa substance intérieure

est très-bonne à manger. De tous les molusques, le *piuri* est le plus remarquable, à raison de sa forme et de son habitation qui est formée d'une matière coriace adhérente aux rochers, et qui est divisée en cellules séparées au moyen de fortes membranes; dans chacune d'elles se trouve le *piuri*: il est à peu près de la grosseur d'une forte cerise, et lui ressemble pour la couleur; cet animal, si toutefois il mérite ce nom, se mange rôti ou bouilli, et a un goût semblable à celui du homard; on en fait annuellement sécher une grande quantité pour l'exportation.

Parmi les poissons crustacés, le *xaiva*, crabe, a une coquille presque sphérique d'environ trois pouces de diamètre et deux pouces d'épaisseur, garnie d'épines sur les bords. L'*apancora*, autre poisson de l'espèce des crabes, a une enveloppe ovale dentelée, et, en général, plus grande que celle du *xaiva*; tous les deux deviennent rouges en bouillant, et leur chair est très-bonne; on prend quelquefois des écrevisses du poids énorme de huit à neuf livres, excellentes à manger.

Le principal commerce entre ce port et quelques-unes des autres colonies espagnoles, consiste dans l'exportation du blé, dont six vaisseaux, du port d'au

moins quatre cents tonneaux chacun, sont chargés tous les ans; ce qui fait un total d'environ deux mille quatre cents tonneaux; quantité très-forte pour un pays encore dans son enfance. Presque tout ce blé est expédié à la destination de Lima. On exporte aussi chaque année six mille quintaux de bœuf salé et de *charqui*, avec une quantité proportionnée de suif, de graisse et de *grasa*, et environ deux mille jarres de vin, chacune de la capacité de dix-huit gallons. Les articles moins importants sont les cuirs non préparés, la laine, les fruits secs, le poisson salé et les légumes. Les importations consistent en une petite quantité de marchandises manufacturées en Europe, en sucre, sel et tabac. Les droits payés par ces articles produisent environ de cent deux à cent cinq mille dollars par an.

J'ai déjà parlé de l'avantage qu'il y aurait à établir à Talcahuano une manufacture de savon; on pourrait néanmoins former un établissement bien plus important encore, ou sur les bords du Bio-bio, ou sur ceux de la Maule: je veux parler d'un moulin à scies. Ces deux rivières ont un courant assez fort pour pouvoir remplir cet objet, et on trouve dans leur voisinage une grande quantité de très-bon

bois. Il y a sur les bords de la Maule un petit chantier de marine; on y a construit quelques petits vaisseaux; mais Guayaquil est, sur les côtes occidentales de l'Amérique du Sud, le grand chantier d'où sont sortis des vaisseaux du port de huit cents tonneaux; en outre, les marchés de bois du Pérou sont presqu'entièrement alimentés de ceux provenant de la forêt de Guayaquil. Cet article est devenu rare dans ce district; il faudra bientôt trouver les moyens de s'en procurer d'autre part. Les forêts de la province de la Conception sont encore intactes, et le prix du travail n'y excède pas le tiers de ce qu'il en coûte à Guayaquil; le louage du bétail, pour transporter le bois de l'intérieur des forêts sur les bords de la rivière, subit la même proportion du travail. Cette province jouit aussi du grand avantage de la supériorité du climat, auquel on doit ajouter celui de l'absence totale des bêtes voraces et des reptiles venimeux, qui abondent dans les bois, rivages et marais de Guayaquil. La possibilité de conduire le bois au port de Talcahuano, et de le charger sur de petits bâtiments qui naviguent sur la Maule, offre des facilités très-importantes, auxquelles nous pouvons ajouter le court trajet de ces deux endroits au principal marché établi

à Lima, le transport de Guayaquil à la même destination, employant trois fois plus de temps. Il n'y a que les petits vaisseaux qui puissent sortir de la Maule, parce qu'une barre qui se trouve à l'entrée de la rivière, empêcherait la sortie des grands, lorsqu'ils seraient pesamment chargés. Un autre motif puissant pour établir des moulins à scies à la Conception plutôt qu'à Guayaquil, est qu'ils augmenteraient beaucoup les moyens de subsistance parmi les classes ouvrières qui, par conséquent, concourraient à cette entreprise ; tandis qu'à Guayaquil, la majorité des habitants s'occupant à scier le bois, et recevant une très-forte rétribution pour ce travail, ce corps nombreux d'ouvriers s'opposerait de tous ses moyens à un établissement qui avilirait le prix de la main-d'œuvre; et cette résistance, à laquelle on doit naturellement s'attendre de leur part, ne pourrait qu'avoir de fâcheux résultats. Ceux qui savent comment ce genre de travail est exploité en Angleterre, seraient étonnés d'apprendre qu'à Guayaquil on paie environ quatre francs de France pour scier une planche de dix-huit pieds de long, séparée d'un tronc d'arbre de dix à douze pouces carrés, dont le bois n'est pas plus dur que celui du sapin anglais. Le prix

du bois de construction conduit dans le port de Talcahuano, est très-bas. Le *line*, ressemblant un peu au frêne et applicable aux mêmes usages, peut être livré en bûches de vingt pieds de long et douze de tour, pour environ un dollar chacune, et toutes les autres espèces de bois, dans les mêmes proportions; tandis qu'une planche d'un seul pouce du même arbre coûterait près du double de la somme à Lima. Un établissement de cette espèce pourrait entreprendre le transport du bois à brûler à Lima, ce qui lui produirait un bénéfice considérable. On donne ici, pour un dollar, une charge de bois à brûler pesant quatorze quintaux; et à Lima, un quintal se vend d'un dollar à un dollar et demi.

Le vaisseau *Dolores de la Tierra* étant prêt à partir pour Lima, je reçus l'ordre de me rendre à bord, et je fus obligé de quitter à regret un pays enchanteur, dont les habitants m'avaient traité avec la plus affectueuse hospitalité. Mon excellent hôte, Don Manuel Serrano, prit soin de me recommander au capitaine, et en outre envoya à bord, pour mon usage, plus de provisions que je n'aurais pu en consommer dans trois voyages semblables.

CHAPITRE VII.

Je pars de Talcahuano sur le navire le Dolores. — Passage à Callao. — Arrivée. — On me conduit au château. — Je quitte Callao. — Route de Lima. — On me met en prison.

Ma situation était alors devenue très-désagréable; le gouverneur de la Conception m'avait mis à bord d'un vaisseau espagnol, avec ordre au capitaine de me remettre, à son arrivée à Callao, entre les mains du gouverneur de la forteresse. En même temps il l'avait chargé de lettres contenant peut-être des renseignements relatifs à mon débarquement sur la côte araucanienne, sur mes excursions dans ce pays presque inconnu, comme dans une partie du territoire de la Conception; et il était à craindre que, par suite de ces rapports, le

gouvernement, naturellement soupçonneux et défiant, n'eût conçu de vives inquiétudes sur mon compte. Quoi qu'il en soit, je me résignai à attendre avec patience le sort qui pouvait m'être réservé.

Le vaisseau sur lequel je m'embarquai avait à bord huit mille *fanegas* de blé, avec quelques autres produits du Chili et une grande quantité de volailles pour le marché de Lima; il avait été construit au Ferrol, en l'an 1632, en chêne espagnol; c'était le vaisseau le plus ancien de toute la Mer Pacifique; sa poupe élevée et sa forme grossière formaient un contraste frappant avec les vaisseaux nouvellement construits à Guayaquil et ceux venant d'Espagne. Le capitaine, les officiers et les passagers se conduisirent parfaitement à mon égard; j'avais pour mon usage une petite cabane, mais je mangeais avec le capitaine et les passagers, et la traversée se fit fort gaiement pendant les onze jours que nous mîmes à faire ce trajet. Nous avions tous une égale impatience d'arriver à Callao, port de mer de Lima. J'étais tranquille sur mon sort, parce que j'avais appris dans la traversée qu'il n'y avait point eu de déclaration de guerre entre l'Angleterre et l'Espagne, et qu'on devait attribuer la conduite de ce gouvernement à son désir d'empêcher les es-

pions anglais de résider en liberté dans la contrée.

Le onzième jour après notre départ de Talcahuano, nous touchâmes à l'île de San Lorenzo, qui forme l'un des côtés de la baie de Callao; elle offre un triste aspect : on ne voit pas un arbrisseau, ni même une touffe d'herbe; c'est un amas continuel de sables et de rochers. Après avoir passé le promontoire (où on avait élevé un poste de signaux et une vigie qui communiquait avec Callao au moyen d'autres signaux stationnés dans l'île), les vaisseaux qui étaient au large, la ville et les batteries se montrèrent tout-à-coup à notre vue. La principale forteresse, appelée le Royal-Philippe, *Real Felipe*, a une apparence majestueuse, quoiqu'elle soit désavantageusement située; elle est construite sur un terrain de niveau avec la mer, et derrière elle se trouvent différentes rangées de collines qui s'élèvent par gradation, et sont couronnées par la perspective éloignée des Andes qui, dans quelques endroits, s'élèvent au-dessus des nuages. Ces nuages, se reposant sur les sommets des rangées intermédiaires, semblent avoir cédé leur place à ces énormes masses, et s'être prosternés à leurs pieds. Au moment où nous approchâmes du mouillage, nous aperçûmes les clochers et

les dômes de Lima, sur la gauche de la ville de Callao.

Avant d'arriver à un mouillage, le bateau de la douane vint, avec quelques autres, visiter notre bâtiment, et je fus envoyé à terre dans celui du capitaine du port. On me conduisit aussitôt au château, où on me remit entre les mains du gouverneur. En débarquant à Callao, je remarquai beaucoup de mouvement sur le mole, qui fut construit en 1779, pendant la vice-royauté de Don Antonio Amat, en faisant échouer sur le rivage un vieux vaisseau de premier rang, qui fut rempli de sable, de pierres et de débris, et en enfonçant ensuite, dans les endroits baignés par la mer, des pilotis de mangliers envoyés de Guayaquil, et qui paraissaient à l'abri de l'influence de l'eau de la mer.

Les maisons sont d'une triste apparence; elles ont, en général, environ vingt pieds de haut, avec des murs de terre, un toit plat, et sont divisées en deux étages; le rez-de-chaussée forme un rang de petites boutiques ouvertes sur la façade; et l'étage supérieur, un corridor mal construit. A environ un quart de mille du lieu où on débarque, se trouve le pont-levis placé sur un fossé à sec; on entre sous un portail voûté qui conduit au château le *Real*

Felipe. Je fus présenté au gouverneur, colonel espagnol, qui ordonna aussitôt qu'on me conduisît au *caloboso*, l'une des cellules destinées aux prisonniers; c'était une chambre, longue d'environ cent pieds sur vingt de large, construite en pierre, avec un toit voûté également en pierre, ayant pour tous meubles deux bancs de bois de la hauteur de trois pieds, disposés pour servir de lits aux prisonniers. On voyait tout autour des bancs une longue chaîne destinée à être passée à travers les menotes des malheureux détenus, dont les misérables lits, formés de nattes grossières, étaient roulés et placés près des murs. J'eus le temps d'inspecter ce lieu avant l'arrivée des prisonniers; car je me trouvais seul, réfléchissant sur mon avenir. C'était la première fois que je pouvais me regarder comme prisonnier; cependant je me consolai dans l'espoir d'obtenir ma liberté, ou du moins d'être placé dans un séjour moins désagréable : mon attente ne fut point déçue : avant l'arrivée des prisonniers, qui étaient des malfaiteurs employés aux travaux publics, un soldat vint, et m'ordonna de le suivre. Il emporta mon lit, tandis que je me chargeai de ma malle, et ce fut ainsi que je quittai ce séjour du crime et de la misère où j'a-

vais été renfermé. Je fus conduit au corps-de-garde, où la partie de la garnison de service était ordinairement placée. Je me trouvai alors au milieu d'un mélange de soldats tellement extraordinaire, que jamais on n'avait pu rien voir de pareil dans les autres parties du monde; mais je me réconciliai avec mon sort, avec d'autant plus de raison que ce n'était point le lieu le plus désagréable du château. Peu de temps après, je fus envoyé dans la chambre des officiers, où je trouvai plusieurs jeunes gens aimables et bien élevés, avec deux autres beaucoup plus âgés, dont, malgré le rang supérieur, leurs subalternes se moquaient de bon cœur. Telles sont l'aisance et la franchise qui règnent, en général, dans l'Amérique du Sud, qu'avant que j'eusse passé une heure dans la chambre, un des officiers, un jeune lieutenant, et un volontaire, son frère, étaient aussi familiers avec moi qu'ils auraient pu l'être avec une ancienne connaissance. Ils étaient natifs de Lima, et tous deux avaient été élevés à San Carlos, principal collége de cette ville; ils se plaignaient qu'on n'enseignât point dans les colléges espagnols les branches les plus utiles des diverses sciences, avec les développements et la précision qui exis-

tent en Angleterre. Le lieutenant observa aussi que les recteurs et chefs de colléges étant ecclésiastiques, les études avaient pour principal objet la théologie et tout ce qui était relatif à la morale; ce qui faisait négliger les sciences utiles, et était la cause du peu de progrès que faisaient les étudiants dans cette partie. Nos bibliothèques, continua-t-il, ne sont pas dépourvues de bons livres de mathématiques et de philosophie, que quelques-uns des jeunes gens étudient, et dont ils font part à leurs amis. Je passai ainsi mon temps très-agréablement, en conversation avec mes deux nouvelles connaissances, jusqu'à dix heures du soir; alors le lieutenant se leva, et me pria de l'attendre, en disant qu'il se rendait auprès du gouverneur pour prendre *el santo*, le mot du guet, et pour recevoir ses ordres pour la nuit. Il revint au bout d'une demi-heure me dire, de la manière la plus amicale, que le gouverneur avait donné des ordres pour ma translation à Lima le lendemain matin; ce dont il me félicita, en me disant qu'attendu que c'était une grande ville, j'y serais plus agréablement, quoique prisonnier, que dans ce château. En effet, le lendemain, à onze heures, je partis de Callao avec une escorte dans une valancin, espèce de voiture

qui a le coffre d'un carrosse placé sur deux roues, tirée par deux chevaux, dont l'un est dans le brancard, et l'autre sert de monture au postillon.

L'ancienne ville de Callao, qui fut détruite par un tremblement de terre en 1746, et engloutie par la mer, était située à une petite distance, au sud, de la ville actuelle. Lorsque la mer est calme, on peut encore en voir les ruines sous l'eau, dans la partie de la baie appelée *mar braba*, mer orageuse; et il y a toujours une sentinelle sur le rivage pour recueillir tous les trésors que la mer pourrait y jeter, ce qui arrive assez fréquemment. Cette terrible convulsion de la nature fit périr plus de trois mille individus dans Callao seulement. J'eus, dans la suite, l'occasion de connaître un vieux mulâtre appelé Eugenio, qui fut du nombre des trois ou quatre individus qui échappèrent à ce désastre; il m'a dit qu'il était assis sur une pièce de bois de construction qui avait été débarquée d'un vaisseau dans la baie au moment où la grande vague de la mer s'élança dans la ville et l'engloutit, et qu'ayant étroitement embrassé cette pièce de bois, il fut transporté avec elle près de la chapelle, à la distance de trois milles.

On compte six milles de Callao à Lima, avec une

très-bonne route que le pays doit à Don Ambroise Higgins ; mais malheureusement il mourut après une vice-royauté de trois ans, en laissant imcomplet ce travail utile. La partie achevée ne s'étend qu'à deux milles, à partir de l'entrée de la ville; cette route a, de chaque côté, un double rang de saules élevés, qui abritent les piétons. Il eut également l'attention de faire placer, à chaque distance de cent verges, des bancs de pierre, faits avec soin, et, de mille en mille, un grand cercle entouré de murs en brique, de quatre pieds de hauteur, avec des siéges en pierre; ces cercles ont été faits pour donner aux voitures les moyens de tourner avec plus de facilité que sur la route. Des deux côtés du chemin destiné aux piétons, coule un petit filet d'eau qui, dans sa course, arrose les saules et nourrit une innombrable quantité d'herbes sauvages et de fleurs. L'intention du vice-roi était de continuer cette route jusqu'à Callao sur le même plan; mais on n'a pu achever que le chemin destiné aux voitures; il y a, de chaque côté, un parapet en brique de la hauteur de deux pieds, pour empêcher les matériaux employés au chemin de se désunir. Sur la droite, en sortant du port, on peut voir les ruines d'un village indien qui avait été construit avant

la découverte de l'Amérique du Sud; on y trouve encore debout quelques-uns des anciens murs qui ne doivent peut-être leur longue durée qu'à l'absence totale de pluie dans cette contrée. A droite est la ville de Bellavista, à laquelle est attachée la paroisse de Callao qu'on appelle son annexe. Il y a dans cette ville un hôpital pour les marins, et pour les classes indigentes des habitants. A moitié chemin du port à la ville, on trouve une chapelle construite avec soin et un petit cloître; elle est dédiée à la vierge du Mont-Carmel, et reçoit la visite de ceux qui, étant sur mer, ont fait des vœux à cette Madone, protectrice des marins. Près de la chapelle on voit une maison où se vendent de bons vins et d'excellente eau-de-vie; on peut aisément deviner lequel des deux établissements est le plus achalandé. En approchant de la ville, la qualité du sol paraît être très-bonne; on y cultive de vastes jardins contenant une grande quantité de légumes pour l'approvisionnement des marchés, et des champs de luzerne et de maïs. Près des murs de la ville, il y a d'immenses vergers d'arbres fruitiers du tropique; ils sont arrosés par l'eau venant de la rivière Rimac, au moyen de canaux construits pour cet usage. Le portique d'entrée est en brique cou-

verte de stuc; les corniches, les moulures, et les piliers sont en pierre; il a trois arches : celle du centre, destinée aux voitures, a deux portes battantes; les deux poternes latérales sont destinées aux piétons.

L'esprit d'un voyageur est naturellement disposé à présumer que l'intérieur d'une ville doit répondre à son entrée; mais il se tromperait en concevant cette opinion de Lima: la vue éloignée des clochers et des dômes, la belle route droite, ses avenues ombragées de saules majestueux, et l'élégant portique de son entrée, forment le contraste le plus frappant avec une longue rue de maisons basses, ayant des porches, *patios*, et de petites boutiques avec des marchandises étalées sur des tables devant leurs portes. Il n'y a point de vitres aux croisées, point d'étalage d'articles de commerce. On y voit un grand nombre d'individus de toutes couleurs, depuis le noir africain jusqu'au biscayen au teint blanc coloré de rose, avec toutes les nuances intermédiaires, combinées avec la couleur et les traits des aborigènes d'Amérique. Celui qui voit ce spectacle pour la première fois, peut à peine croire à la réalité de cette variété de couleurs et de traits.

Comme prisonnier de guerre, quoique les deux

nations fussent en paix, je fus conduit dans la prison de la ville, *carcel de la ciudad*, où je restai renfermé pendant huit mois avec une centaine de criminels de la plus basse classe. Néanmoins, grâce à la recommandation de mon ami le lieutenant et à la promesse d'une rétribution, l'Alcade me logea dans une chambre située à l'entrée de la prison où l'on mettait les personnes de familles honnêtes, ou ceux qui avaient le moyen de payer.

Je fus assez heureux pour y trouver un naturel de Lima, officier de l'armée, qui y était renfermé comme soupçonné d'avoir fait un faux; c'était un excellent homme : il se conduisit envers moi de manière à adoucir mon sort comme prisonnier, et à me procurer, par suite, ma liberté. Mon premier soin, pendant ma détention, fut d'apprendre parfaitement la langue espagnole, et d'acquérir quelques connaissances *du quichua*, langage de la cour des Incas, en usage partout où leur autorité avait été établie. J'avais un désir d'autant plus vif de bien apprendre ce langage, qu'il est parlé dans l'intérieur du Pérou par toutes les classes du peuple ; cependant les principaux habitants parlent aussi espagnol.

CHAPITRE VIII.

Lima. — Origine de son nom. — Pachacamac. — Fondation de Lima. — Palais de Pizarre. — Situation de la ville. — Forme de la vallée Rimac. — Rivière. — Climat. — Température. — Humidité et pluies. — Sol. — Tremblements de terre. — Produits.

Lima, capitale du Pérou, tire son nom de Rimac, nom que la rivière conserve encore ; mais la vallée fut appelée par les Indiens *Rimac Malca*, ou demeure des sorciers, parce que les aborigènes, même avant l'établissement de la théocratie des Incas, aussi bien que pendant leur domination, étaient dans l'usage d'y reléguer toutes les personnes accusées de sorcellerie. Le climat de cette vallée est si différent de celui de l'intérieur, à cause des terrains marécageux dont elle est entourée, que les fièvres intermittentes faisaient généralement périr, en très-peu de temps, les individus devenus les objets de cette persécution supers-

titieuse. On rapporte, par tradition, que lorsque Manco Capac, et sa sœur, Mama Ocollo, furent présentés par leur grand-père aux Indiens de Couzcou, et qu'il leur déclara qu'ils étaient les enfants de leur Dieu le Soleil; la blancheur de leur teint et leurs cheveux blonds portèrent les Indiens à les regarder comme rimacs, et ils furent, en conséquence, exilés à Rimac Malca, le séjour des sorciers, maintenant la vallée de Lima.

En septembre 1533, Don Francisco Pizarre arriva à Pachacamac, grande ville appartenante aux Indiens, où Pachacutec, dixième Inca du Pérou, avait élevé un temple magnifique pour y adorer Pachacamac, le créateur et le préservateur du monde. Ce riche édifice, monument de la piété indienne, fut pillé par Pizarre, et les vierges consacrées au service de la Divinité, quoique sous tous les rapports aussi sacrées que les recluses de la religion de Pizarre, furent violées par les soldats; les autels furent pillés et détruits, et le bâtiment démoli. Néanmoins, lorsque je le visitai, en 1817, il en existait encore quelques débris de murs, comme pour reprocher aux descendants de ce monstre inhumain son odieuse barbarie. J'errai parmi les restes de ce temple dédié par la reconnaissance

d'une race d'hommes à leur tout-puissant créateur et protecteur. Tout homme doué d'un cœur sensible éprouvera autant de regret en voyant les ruines de Pachacamac, que celles de Babylone ou de Jérusalem.

Pizarre, étant arrivé à Pachacamac, et désirant construire une ville près des bords de la mer, envoya quelques-uns de ses officiers à la recherche d'un havre convenable, soit au nord, soit au sud; ils visitèrent d'abord celui de Chilca, qui, quoique bon et à la proximité de Pachacamac, avait encore ses inconvénients : la côte n'était qu'un désert sablonneux, et les pauvres Indiens qui y vivaient pour s'occuper de la pêche, étaient souvent obligés d'abandonner leurs maisons lorsque leurs puits d'eau saumâtre étaient à sec. Les commissaires furent obligés de chercher une autre situation; arrivés à Callao, ils trouvèrent que la baie était très-vaste, et que la rivière de Rimac y entrait du côté du nord. Ils explorèrent ensuite la délicieuse vallée qui l'entourait, et rendirent compte de leur succès à Pizarre qui partit aussitôt de Pachacamac, et qui, ayant été satisfait de cette situation, jeta les fondements de Lima, au côté méridional de la rivière, à environ deux lieues de la mer. Le 8 janvier 1534,

il y fit venir les Espagnols qu'il avait laissés derrière lui pour construire une ville à Jauja. Les Espagnols appellent Lima la Ciudad de lòs Reyes; parce qu'il fut fondé le jour où l'église romaine célèbre l'épiphanie ou l'adoration des mages de l'orient. Ses armes sont un bouclier avec trois couronnes; elles furent, ainsi que le titre de ville royale, accordées à Lima par l'empereur Charles-Quint, en 1537. Pizarre se fit construire un palais à environ deux cents verges de la rivière, du côté de la grande place, ou *plasa mayor*, opposé à celui où est maintenant construit le palais du vice-roi; on peut encore en trouver les vestiges dans la *Callejou de Petateros*. Pizarre y fut assassiné le 26 juin 1541.

D'après plusieurs autorités espagnoles, Lima est situé sous le 12° 2' 51" de latitude sud, et sous le 70° 50' 51" de longitude ouest de Cadix. Au nord et à l'orient de la ville, commencent à se former ces hauteurs qui enfin deviennent partie intégrante de la grande chaîne des Andes, ou plutôt font partie des hautes montagnes qui vont du nord au sud, pendant environ vingt lieues à l'orient de Lima. Ces montagnes vont graduellement en pente jusqu'au rivage de la mer, formant, entre chaque rangée, de belles et fertiles vallées dont celle de

Rimac fait partie. La chaîne qui s'ouvre sur le derrière de Lima, forme la vallée de Lurigancho, qui se termine à ses faubourgs. La plus élevée de ces montagnes, tout près de la ville, s'appelle *San Cristobal*, et l'autre *Amancaes*; la première a treize cent deux pieds au-dessus du niveau de la mer, et la seconde en a deux mille six cent cinquante-deux; les montagnes vont en diminuant vers l'ouest, et, vues du port, elles paraissent avoir atteint le niveau. Au sud-ouest est l'île appelée *San-Lorenzo*; plus au sud, on trouve *Morro Solar*, à environ huit milles de distance, où l'on remarque de grandes collines de sable qui s'étendent vers l'orient, et, s'élevant graduellement, forment avec l'Amancaes un croissant qui renferme la vallée pittoresque de Rimac, au milieu de laquelle coule majestueusement la rivière du même nom, qui fertilise tous les lieux par où elle passe.

Le site de Lima incline graduellement vers l'ouest; la grande place, *plasa mayor*, ayant quatre cent quatre-vingts pieds au-dessus du niveau de la mer, il en résulte que toutes les rues qui sont dans cette direction, ainsi qu'un grand nombre de celles qui les coupent à angles droits, ont de petits courants d'eau qui coulent dans toute leur longueur, et qui

contribuent beaucoup à la propreté et à la salubrité de la ville et de ses habitants. L'eau qui parcourt les rues, aussi bien que celle qui alimente les fontaines et les canaux pour l'irrigation des jardins, des vergers et des plantations qui remplissent toute la vallée, provient de la rivière de Rimac qui prend sa source dans la province de Huarochiri; elle reçoit dans son cours plusieurs autres petits ruisseaux qui descendent des montagnes et qui sont formés par la fonte des neiges des sommets des Andes, ainsi que par les pluies qui tombent dans l'intérieur du pays, et qui, à l'époque où elles sont fréquentes, enflent considérablement la rivière et remplissent tout son lit qui, dans d'autres temps, est à sec en plusieurs endroits. On dit qu'à Lima l'eau est très-crue, étant imprégnée d'une grande quantité d'air fixe; de-là les indigestions et les autres affections de l'estomac qu'on lui attribue; mais qui, néanmoins, peuvent provenir de toute autre cause. L'eau est certainement bien loin d'être pure; car l'*artaxea*, qui alimente les fontaines de la ville, et le *pugios*, qui fournit le faubourg appelé San Lazaro, sont des marais stagnants, tous deux souvent remplis de plantes aquatiques qui y meurent et y pourrissent; ils con-

sant ensuite par l'effet de la fraîcheur de la nuit, à la suite de laquelle elles sont précipitées en forme de rosée qu'on trouve tous les matins sur l'herbe.

On peut dire justement que Lima jouit d'un des climats les plus délicieux du monde; c'est une succession continuelle de printemps et d'étés; il est aussi exempt du froid glacial de l'hiver que des chaleurs excessives de l'automne. Péralta, dans son huitième chant, a fait une description très agréable du beau climat de cette ville.

« En su orisonte el sol todo es aurora
Eterna, el tiempo todo es primavera
Solo es risa del cielo cada hora
Cada mes solo es cuenta del esfera.
Son cada aliento, un halito de Flora
Cada arroyo, una Musa lisongerá;
Y los vergeles, que el confin le debe'
Nubes fragantes con que el ciclo llueve. »

Une des particularités de ce climat, aussi bien que de celui de la côte du Pérou, depuis Arica jusqu'au Cap Blanc, dans une distance d'environ seize degrés de latitude, c'est qu'on peut dire qu'il ne pleut presque jamais. On a mis en avant plusieurs théories pour expliquer cette anomalie de la na-

ture; les explications et les faits suivants contribueront peut-être à résoudre cette difficulté.

Les brouillards appelés *garuas* commencent en avril ou mai et continuent avec peu d'interruption jusqu'en novembre, époque qu'on désigne ordinairement sous le nom de solstice d'hiver. Les vents légers qui soufflent le matin de l'ouest, et l'après-midi du sud, sont ceux qui remplissent l'atmosphère de vapeurs aqueuses, formant un nuage de brouillard très-épais; et, par suite de l'obliquité des rayons du soleil pendant cette saison, l'évaporation n'étant pas assez raréfiée ou atténuée pour qu'il puisse s'élever au-dessus des sommets des montagnes adjacentes, il continue à planer sur le pays plat, situé entre les montagnes et la mer, qui incline vers le nord ouest : c'est ainsi que les vapeurs sont rassemblées par les vents généraux au-dessus des côtes, et, ne pouvant, d'après les limites ci-dessus données, dépasser le sommet des montagnes, elles demeurent stationnaires jusqu'à ce que le soleil revienne au sud; alors elles s'élèvent par l'effet de sa chaleur verticale, et passent par-dessus les montagnes dans l'intérieur, où elles se condensent et tombent en pluies copieuses.

La terre végétale, dans la vallée de Lima, a en-

viron deux pieds de profondeur; elle est extrêmement fertile et dédommage amplement du temps qu'on met à la cultiver. Sous cette terre végétale, on trouve un lit de sable et de cailloux, qui s'étend à trois lieues des côtes de la Mer; et au-dessous se trouve un autre lit d'argile très-dure, qui paraît provenir de dépôts alluviaux. Cette dernière couche semble avoir été autrefois le fond de la mer, et peut avoir été élevée au-dessus de son niveau par quelque grande convulsion de la nature; car je ne puis supposer, avec Moreno, Unanue et autres, que l'eau se soit assez éloignée de cette côte pour occasionner une chute perpendiculaire de plus de quatre cents pieds, élevation qu'occupe le lit de sable et de cailloux au-dessus du niveau de la mer, à sa plus grande distance de la côte.

Quoique Lima soit exempt des terribles effets du tonnerre et des éclairs, il est sujet à des convulsions bien plus effrayantes et bien plus destructives : on y éprouve tous les ans des tremblements de terre, lorsque, après la dispersion des brouillards, le soleil d'été commence à échauffer la terre; ils se font plus communément sentir le soir, deux ou trois heures après le coucher du soleil, ou le matin vers son lever. La direction qu'on a observée qu'ils pre-

naient, a été généralement du sud au nord, et l'expérience a démontré que, de l'équateur au tropique du capricorne, les plus violentes secousses ont eu lieu environ tous les cinquante ans. Voici l'énumération des tremblements de terre les plus violents qui se sont manifestés à Arequipa, Lima et Quito, depuis la conquête de ces contrées par les Espagnols.

Arequipa.	Lima.	Quito.
—	—	—
1582	1586	1587
1604	1630	1645
1687	1687	1698
1715	1746	1757
1784	1806	1797
1819		

On a remarqué que le règne végétal souffre beaucoup de ces grandes commotions; les pays avoisinant Lima et les côtes de ces contrées, furent particulièrement affectés par le tremblement de terre de 1678; les récoltes de blé, de maïs, et autres grains furent entièrement détruites, et, pendant plusieurs des années qui suivirent, la terre fut entièrement stérile. A cette époque, on fit venir du blé du Chili, pays qui a toujours été considéré

depuis comme le grenier de Lima, de Guayaquil et de Panama. Feijo, dans sa description de la province de Truxillo, dit que quelques-unes des vallées dont les récoltes rendaient deux cent pour un, avant le tremblement de terre de mille six cent quatre-vingt-sept, ne reproduisirent pas même la semence plus de vingt ans après cette époque, et on a appris, par les dernières nouvelles reçues du Chili, que les récoltes y ont manqué depuis le tremblement de terre de mil huit cent vingt-deux.

Lorsqu'on ressent une ou deux faibles secousses dans les temps humides, elles sont censées indiquer un changement dans la température; il en est de même dans les temps de sécheresse ou de chaleur.

Les principaux produits de la vallée de Lima sont la canne à sucre, la luzerne, *alfalfa*, le maïs, le blé, les fèves, les fruits du tropique, et ceux d'Europe, aussi bien que les végétaux à l'usage de la cuisine.

La canne à sucre est presque exclusivement de l'espèce créole; on y fabrique rarement du sucre fin; mais on extrait de la canne un sucre grossier appelé *chancaca* : je décrirai plus loin la manière de le fabriquer. La principale partie de la canne est employée à faire du *quarapo*; c'est le jus

exprimé de la canne fermentée, principale boisson des gens de couleur; elle est enivrante, et, d'après le bas prix auquel elle se vend, on en voit très souvent les effets, surtout par les Indiens qui viennent de l'intérieur, et qui, pour très peu de chose, peuvent s'adonner au vice dégoûtant de l'ivrognerie. On prétend que cette liqueur produit des irruptions cutanées chez les blancs lorsqu'ils en font usage; c'est sans doute par cette raison qu'ils en boivent rarement. Je la trouvai très-agréable, et la préférai à toute autre boisson toutes les fois que j'avais soif ou que j'étais accablé par la chaleur.

Les fabriques de rhum étaient expressément défendues dans le Pérou, par le roi et par le pape; le premier infligeait des peines très sévères, et le second fulminait des anathèmes contre ceux qui violaient la volonté royale. Cette étrange prohibition coloniale avait pour objet les priviléges que possédaient les propriétaires de vignobles de faire des esprits au moyen d'un droit exclusif: protection qui leur coûtait plus de soixante mille dollars.

On cultive une grande quantité de luzerne, *alfalfa*, pour la nourriture des chevaux et des mules de Lima, et on n'emploie pas moins de douze mille ânes pour la conduire des *chacras*, petites

fermes situées dans la vallée. Elle croît généralement à la hauteur de trois pieds, et vient très bien dans les temps humides ; mais elle devient rare dans l'été, ou dans la grande chaleur, faute de pouvoir être arrosée ; car on a observé qu'après avoir coupé la luzerne, si les racines sont arrosées elles pourrissent ; aussi ce fourrage manque-t-il dans l'été, de sorte que si l'on trouvait un moyen de remplacer cette plante pendant la chaleur, ce serait une source de richesses pour les cultivateurs. Je n'ai jamais vu de la luzerne sèche, et ayant demandé la raison pour quoi on ne la faisait point sécher, on me répondit qu'on en avait fait l'expérience, mais que la luzerne devenait tellement desséchée et sans goût que les chevaux ne voulaient point en manger, et que les principales tiges de la luzerne, dans sa maturité, contenaient souvent une poudre semblable à celle du tabac et très-nuisible aux animaux, chez qui elle produit une espèce de vertige, et leur donne souvent la mort.

Le bétail gras qu'on mène à Lima est nourri de luzerne quelques jours avant qu'on le tue : c'est pourquoi les fermiers cultivent avec soin cette plante utile et productive. L'herbe de Guinée fut plantée près de la ville par Don Pedro Abadia ;

mais elle ne réussissait pas, soit à cause du climat, soit à cause de l'ignorance du cultivateur; je suis porté à croire que ce fut par le défaut de soin dans sa culture.

On y sème du blé, mais il est rare que le fermier soit dédommagé par le produit de cette culture du travail qu'elle exige de lui; quoique la qualité en soit bonne, lorsque le temps est favorable. Il arrive souvent que le soleil vertical exerce une grande influence sur l'épi avant que le grain soit formé; à cette époque, de petites gouttes de rosée, tombant en globules sur les différentes parties de l'épi, sont mises en action par les rayons du soleil avant que l'évaporation ait eu lieu, produisent le même effet qu'autant de lentilles convexes, et brûlent le grain; de sorte que le fermier, déchu de ses espérances, ne trouve plus à sa place qu'une poudre d'un brun foncé. J'ai vu quelquefois un champ de blé ou d'autre grain offrir le soir l'aspect de la plus belle verdure, et le lendemain matin être complètement sec et brûlé. Les fermiers assurent que cette transition est l'effet de la gelée : explication qu'on pourrait peut-être admettre si l'on considère que, pendant la nuit, le vent a soufflé de l'est en passant par-dessus les Andes

à une très petite distance de ces montagnes. Il arrive quelquefois que la saison humide se prolonge, ou qu'après un temps clair et serein, les nuages reparaissent de nouveau; alors, si le fermier arrose ses champs pendant cet intervalle, ou si les brouillards continuent, les plantes s'élèvent à une si grande hauteur qu'on ne récolte que de la paille; mais, dans ce cas, prévoyant d'avance le résultat, il coupe souvent ce blé pendant qu'il est vert pour servir de nourriture à ses bestiaux, ou il le leur fait manger sur pied.

On soigne extrêmement, dans ces contrées, la culture du maïs; les classes inférieures du peuple à Lima en consomment annuellement une grande quantité; on en nourrit aussi les cochons, qui deviennent plus gras en mangeant du maïs qu'en se nourrissant de toute autre espèce de grains. On en cultive dans ces contrées de trois espèces, dont chacune a son usage et ses propriétés particulières. Il paraît que les Indiens en faisaient un grand usage avant l'arrivée des Espagnols; car, en creusant les *huacas* ou lieux consacrés aux sépultures, à quarante lieues de Lima, j'y ai souvent trouvé de grandes quantités de ce céréal. Il en fut découvert un dépôt considérable dans des puits carrés,

ou citernes, faits de briques séchées au soleil, dans une ferme appelée Winto, qui fut certainement autrefois un grenier public, ou, comme bien des personnes le présument, un dépôt formé par Huaina Capac, lorsqu'il conduisit ses troupes contre le Chimu, l'un des rois de ces côtes, vers l'an 1420. Le grain était entier lorsqu'on le déterra, quoique, selon l'hypothèse précédente, il eût été sous terre pendant environ quatre cents ans; et on peut alors attribuer sa conservation au sable sec dans lequel il était enterré. La profondeur de ce dépôt au-dessus de la surface, était d'environ quatre pieds, sur le bord d'une rangée de collines sablonneuses où l'humidité ne pouvait pénétrer par l'absorption qui s'opérait dans le bas de ces collines, leur élévation étant d'environ sept cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et de six cents au-dessus de la rivière la plus voisine. J'en plantai quelques grains, mais ils ne réussirent point; néanmoins le maïs n'avait point perdu la propriété d'engraisser : les fermes voisines et les habitants des villages adjacents, profitèrent de cette découverte pour la nourriture de leurs bestiaux.

On récolte dans cette vallée une grande quantité de fèves pour la nourriture des esclaves des ha-

bitations et des plantations; mais le marché de Lima est principalement approvisionné par les *valles*, ou vallées, situées le long des côtes septentrionales.

On cultive en abondance des arbres à fruit du tropique et d'au-delà du tropique, dans les jardins et les vergers dépendants des fermes et des *quintas*, maisons de campagne situées dans les vallées; j'en parlerai en même temps que des jardins de la ville et de ses environs.

On élève ici en abondance les végétaux à l'usage de la cuisine; dans ce nombre se trouve la plus grande partie de ceux qui sont connus en Europe et de ceux qui sont particuliers aux climats chauds. La *yuca*, casava, mérite une attention particulière à raison de son produit prolifique, de son goût délicat et de ses qualités nutritives; ses feuilles sont divisées en sept compartiments ressemblant à des lobes, d'un beau vert, et chaque plante produit ordinairement environ huit racines de la grosseur d'une forte carrotte, d'une couleur blanche, sous l'enveloppe d'une espèce d'écorce. Lorsqu'elle est crue, son goût ressemble à celui de la châtaigne, et quand elle est rôtie ou bouillie, elle a un goût très-agréable; on fait également cuire les jeunes bourgeons et les feuilles qui sont aussi bons à

manger que les épinards. On les multiplie en plantant les tiges de l'ancienne récolte, qu'on coupe à ras de la terre, après les y avoir enfouies à la profondeur de quatre pouces : cette terre doit être légère et un peu sablonneuse. On en distingue de deux espèces ; la récolte de l'une parvient dans trois mois à toute sa croissance, mais elle n'est ni aussi bonne, ni aussi productive que l'autre qui, en six mois, arrive à son état de perfection. Elles se distinguent par leur couleur ; l'une est jaune et l'autre parfaitement blanche. L'inconvénient attaché à ces racines est qu'on ne peut les conserver au-delà de quatre à cinq jours, après lesquels elles deviennent noires, et alors il est impossible d'en faire usage. On en tire une grande quantité d'empois en les écrasant et en les soumettant à la fermentation pour en séparer la partie farineuse. Le *mandio*, une des variétés de cette espèce, est inconnu sur le côté occidental du continent; ainsi on ne doit rien y craindre de ses propriétés vénéneuses.

On cultive, aux environs de Lima, plusieurs variétés de pommes de terre qui produisent d'abondantes récoltes; il paraît qu'elles étaient connues dans cette partie du Nouveau Monde avant l'arrivée des Espagnols, et que leur usage ne se bornait point au Chili, leur sol natal.

Les *camotes*, communément appelées pommes de terre sucrées et, par les Espagnols, *atatas*, croissent en abondance ; elles sont de deux espèces, jaunes et couleur de pourpre. J'en ai vu qui pesaient jusqu'à dix livres. Quand elles sont rôties ou bouillies le goût est plus sucré que celui des châtaignes ; tout le monde en fait usage ; elles deviennent beaucoup plus farineuses en restant quelque temps exposées au soleil après qu'elles ont été retirées de la terre ; et si elles sont à l'abri de l'humidité, elles se conservent pendant six mois. On les propage en plantant des morceaux de branches des vieilles plantes, souvent la *camote* elle-même.

Quoique *l'arracacha*, qui croît dans cette vallée, ne soit ni aussi gros ni d'aussi bon goût que celui qui vient dans des climats plus froids, c'est néanmoins un très-bon aliment. Cultivé dans un sol fertile, il produit jusqu'à cinq ou six racines ressemblant un peu à des panais, mais d'un goût différent; cette racine n'est pas très-farineuse, et sa cuisson exige peu de temps ; elle est néanmoins très-facile à digérer, et, par ce motif, l'usage en est recommandé aux malades et aux convalescents : ses feuilles ressemblent beaucoup à celles du céleri. On les

plante soit en coupant des morceaux de racine, comme pour les pommes de terre, soit en semant de la graine; dans le premier cas, elles ont atteint toute leur croissance en trois mois; mais dans le second il en faut cinq avant qu'elles soient mangeables. Si on les laisse en terre le double du temps mentionné, les racines continuent à croître en grosseur, sans que leur goût y perde. On emploie quelquefois les racines à faire de l'empois. On ne cultive, dans ces contrées, que *l'arracacha* blanc; cette plante mérite l'attention des Européens.

La *tomate*, pomme d'amour, est cultivée partout; on l'emploie également à la cuisine et pour faire des confitures : elle produit un acide très-agréable.

Le capsicum, poivre de Cayenne, y est très-abondant. A Lima j'en ai compté neuf espèces différentes; la plus grosse, *rocotos*, est environ de la grosseur d'un œuf de dinde, et la plus petite, qui est la plus piquante, n'est pas plus épaisse que l'extrémité de la plume d'un pigeon. On fait en Amérique un usage considérable de cette épice; j'ai vu fréquemment des individus, surtout parmi les Indiens, en manger, comme régal, vingt ou trente cosses avec un peu de sel et un morceau de pain. Une espèce

appelée *pimento dulce*, fait une salade très-délicate en mettant rôtir les cosses sur des tisons ardents, en ôtant la peau extérieure et les graines qui sont dedans, et en les assaisonnant avec du sel, de l'huile et du vinaigre.

Un fait assez surprenant, c'est qu'on ne se sert jamais d'engrais dans les fermes ou plantations. La fertilité étonnante du sol, cultivé sans interruption depuis près de trois cents ans, et qui néanmoins produit annuellement d'abondantes récoltes, paraît être entretenue par l'eau bourbeuse qui coule des montagnes pendant la saison pluvieuse, et dont il est arrosé. Cette eau, comme celle du Nil, laisse sur la terre une surface limoneuse qu'on dit contenir une quantité considérable de matière animale.

CHAPITRE IX.

Vice-Rois et Archevêques de Lima.—Vice-royauté. — Titres et priviléges du Vice-Roi. — Audience royale. — Cabildo. — Jurisprudence. — Militaire. — Religion. — Inquisition. — Sessions et procédures. — Archevêque. — Patronnage royal. — Tribunaux ecclésiastiques. — Chapitre, *cabildo ecclesiastico*. — Curés. — Asyles et immunités. —Tribunaux inférieurs.— Consulado. — Des croisades. — Trésorerie. — De la comptabilité. — Du temporel. — Du *protomedicato*.

Lima est la ville métropolitaine la plus riche de l'Amérique du sud; elle a été, sous le régime espagnol, la résidence de quarante-trois Vice-Rois, en comptant depuis Don Francisco Pizarro, jusqu'au vice-roi actuel, Don Jose de la Serna, qui abandonna la capitale en 1821, lorsque l'armée patriote en prit possession. Elle compte aussi dix-neuf archevêques depuis Don Fray Géronimo de Loaisa, arrivé à Lima en 1540, jusqu'à Don Bartolome

Maria de las Heras, que le général San Martin contraignit à se retirer, en 1821.

Dans la liste des Vice-Rois, on compte quatre grands d'Espagne, deux princes titrés, un archevêque, un évêque et trois licenciés; le reste est composé de militaires; mais, dans ce nombre, on ne trouve aucun Américain. Parmi les archevêques, on remarque Saint Thoribio de Mogroviejo, qui, présenté en 1578, fut si infatigable dans l'exercice de ses fonctions ecclésiastiques, qu'il visita trois fois son immense diocèse, et confirma plus d'un million de personnes, au nombre desquelles était Sainte-Rose de Lima. Il mourut en 1606, et fut canonisé par Benoît III, en 1727.

La vice-royauté du Pérou s'étendait anciennement depuis les confins méridionnaux du Mexique, jusqu'au Chili, enclavant toutes les possessions espagnoles de l'Amérique du sud et tout le pays que les Espagnols appellent Amérique méridionale. La vice-royauté de Santa Fe de Bogota fut séparée du Pérou et établie en 1718; et celle de Buenos Ayres, en 1777.

Les titres du Vice-Roi du Pérou étaient: Son Excellence Don,—Vice-Roi, et Capitaine-général du Pérou, Président de l'audience royale, Surinten-

dant subdélégué des finances royales, des postes et du temporel, Directeur-général du Tribunal des mines, Gouverneur de Callao, Vice-patron royal, etc. . . . .

Comme Vice-Roi, il était le représentant immédiat du Roi, et n'était responsable qu'envers lui seul, comme Président du conseil des Indes, *Consejo de India*, tribunal qui prononçait sur toutes les plaintes et appels, aussi bien que sur les rapports des résidents. Les pétitions de toute espèce lui étaient adressées, et il était aidé, dans leur examen, par un conseiller légal appelé *Asesor general*, dont le rapport écrit était généralement confirmé par la signature du Vice-Roi mise en bas; mais on pouvait en faire appel à l'audience royale. Les Vice-Rois étaient dans l'usage de fixer une heure dans la matinée, et une autre dans l'après-midi pour recevoir directement des pétitionnaires les papiers qui leur étaient présentés; outre le bureau de la secrétairerie, qui était toujours ouvert pour recevoir de semblables documents.

En sa qualité de Capitaine-général, il était chargé de toutes les affaires politiques, ainsi que de celles qui étaient relatives aux fortifications, à la défense du pays par terre et par mer; et, par cette

raison, toutes les forces de terre et de mer étaient soumises à ses ordres immédiats; mais, en cas d'urgence, il convoquait ordinairement une *junta de guerra*, conseil de guerre. Toutes les cours martiales se tenaient par ses ordres, et il devait confirmer leurs sentences avant qu'elles pussent être mises à exécution; mais, s'il le préférait, il pouvait soumettre le tout à la révision du *consejo de guerra permanente*, en Espagne.

Comme Président de l'audience royale, le Vice-Roi assistait aux séances toutes les fois qu'il lui plaisait, et entrait à toute heure pendant le cours de la session. Lorsqu'il se proposait d'y assister en cérémonie, il annonçait son intention, et une députation des juges l'accompagnait depuis son palais jusqu'à la salle d'audience; à son arrivée à la porte, le portier criait tout haut : Le Président! Aussitôt les procureurs, avocats et autres, allaient au-devant de lui et le conduisaient à son fauteuil; les juges se tenaient debout jusqu'à ce qu'il fût assis, et leur eût permis, par un signe de tête, de reprendre leurs places. La session étant terminée, les régents, les juges, *oidores*, et le fiscal l'accompagnaient jusqu'à la porte de son appartement dans le palais; le régent marchait à sa gauche, et les autres membres le précédaient sur deux de front.

La présidence de l'audience n'était qu'honorifique, puisque le titulaire n'avait ni voix délibérative, ni voix consultative; mais toutes les sentences du tribunal du Vice-Roi étaient revêtues de sa signature avant d'être mises à exécution, ce qui équivalait à un *veto*. A l'arrivée de quelques nouvelles lois, ordonnances royales ou cédules, le Vice-Roi était invité, par le tribunal, à se rendre à la salle des accords, *sala de acuerda*, où on les lui présentait, et où ensuite il remplissait les formalités d'obéissance à ces lois, en baisant la signature du Roi et en mettant le papier sur sa tête, acte qui était enregistré par l'*escribano de camara*.

Le Vice-Roi, comme Président de l'audience royale, faisait annuellement, par l'intermédiaire du Conseil des Indes, un rapport au Roi sur la conduite publique et même privée des membres du tribunal. Il pouvait diriger des enquêtes secrètes relativement aux membres dont la conduite avait excité des soupçons.

Tous les présidents des audiences, ainsi que les autres membres du conseil, ne pouvaient se marier hors des limites de leur juridiction, sans la permission expresse du Roi; il leur était également interdit de se livrer aux spéculations commerciales;

de posséder des propriétés, d'être parrains d'aucun enfant, et même de visiter aucune famille. Le marquis d'Aviles, vice-roi, était marié avant sa nomination, et avait épousé une demoiselle de Lima; mais on ne le vit jamais rendre de visites à aucun des parents de sa femme; néanmoins Abascal, marquis de la Concordia, regardant comme une mesure de prudence et de conciliation de déroger à cette marche, pendant le temps des troubles de son gouvernement, alla visiter plusieurs familles, assista à plusieurs fêtes publiques et en donna lui-même.

A l'expiration des cinq années, durant l'espace desquelles les Vice-Rois gouvernaient, à l'arrivée de leurs successeurs, un commissaire, qui était en général un des juges, était nommé par le roi, pour procéder à ce qu'on appelait la *residencia*: six mois étaient accordés à toutes les personnes qui se considéraient comme lésées, pour exposer, devant le commissaire, le détail exact de tous leurs griefs; et, à l'expiration des six mois, tous les documents remis de cette manière étaient envoyés au Conseil des Indes, pour être soumis à l'inspection de ce tribunal.

Comme Surintendant subdélégué, le Vice-Roi

était au-dessus de tous ces tribunaux; mais il n'avait d'autre autorité sur eux que la nomination de leurs principaux membres, qui devaient ensuite obtenir la confirmation du Roi; ou la confirmation des membres subalternes qui étaient nommés par leurs supérieurs.

Comme Vice-patron royal, tous les bénéfices conférés devaient obtenir sa confirmation. L'archevêque lui présentait trois individus; en général il agréait le premier qui était sur la liste; mais ce choix dépendait absolument de sa volonté. Cette prérogative était souvent la cause de disputes sérieuses entre le Vice-Roi et l'Archevêque. Comme Gouverneur de Callao, il allait inspecter ses fortifications deux fois par an, et il avait pour cela une somme additionnelle de cinq cents dollars pour chaque visite : la somme entière de son traitement était de soixante-un mille dollars.

L'audience royale de Lima fut établie en 1541, et composée d'un Président, d'un Régent, de huit *Oidores* ou membres, de deux Fiscaux (un civil, l'autre criminel), *Relatores*, Rapporteurs, *Escribanos* Secrétaires ou greffiers, de l'Huissier et d'un *Alguacil*, *mayor*, avec deux *Alcaldes de Corte*. Le costume de cérémonie du régent et des membres, consistait en

un habillement de dessous noir, garni de manchettes à dentelle, en une robe noire avec une cape d'environ trois quarts de verge carrée, presque toujours en velours, appelée la toge, et un collet ou fraise, ayant deux coins sur le devant, de couleur noire, et couvert de dentelle blanche ou de batiste; une petite toque qu'ils portaient à la main complétait leur costume. Lorsqu'ils quittaient leurs robes de cérémonie, ils portaient une canne à pomme d'or, garnie de cordons de soie noire : cette marque de la dignité du magistrat, ou de tout autre individu revêtu d'un commandement, s'appelait bâton.

Les sessions des audiences se tenaient tous les jours, excepté ceux des fêtes, depuis neuf heures du matin jusqu'à midi; on y jugeait toutes les causes civiles et criminelles, tous les juges assemblés ou siégeant dans des comités; ces jugements étaient sans appel, excepté dans quelques cas où il en était référé au Conseil des Indes. L'audience était une cour d'appel de toutes les autres autorités, même des cours ecclésiastiques, par un *recurso de fuersa*; mais toutes les sentences avaient besoin de la signature du Vice-Roi ou président, pour l'obtention de laquelle, un Escribano de camara se

rendait chaque jour auprès de son Excellence avec tous les papiers qui avaient reçu la signature de l'audience, et qui n'attendaient que la sienne. Les demandes adressées à l'audience portaient en tête : *mui poderoso senor*, très-puissant Seigneur; le titre des membres en session était Altesse, et, pris individuellement, *Senoria*.

Le cabildo de Lima était composé de deux *Alcaldes ordinarios*, de douze *Régidores*, d'un *Syndico procurador*, d'un secrétaire, d'un *Alguacil major* et d'un conseiller légal appelé *Asesor*. Le cabildo choisissait parmi ses membres un juge de police, *Jues de policia*, un *Jues de aguas*, qui prononçait sur toutes les questions relatives aux canaux et aqueducs dépendants de cette ville et des faubourgs; un *Fiel Egecutor*, chargé d'examiner les poids et mesures. L'enseigne royale, *Alferes réal*, était un autre membre nommé *de officio* par le Roi; il gardait l'étendard royal (le même que Pizarre avait porté dans le nouveau monde). Le huit de janvier, anniversaire de la fondation de cette ville, cet étendard était porté en procession solennelle dans quelques-unes des principales rues de Lima, par l'Enseigne royal accompagné du Vice-Roi, d'une députation de l'audience, d'une autre du Cabildo, compris les

deux alcades, des membres des différentes corporations. Le titre d'Enseigne royal était héréditaire dans la famille du comte de Monte Mar, y Monte Blanco.

Le Vice-Roi était président du Cabildo. Les alcades connaissaient de toutes les causes qui étaient du ressort des gouverneurs; leurs sentences avaient la même force, l'appel en était porté à l'Audience.

Les procédures suivies devant les tribunaux espagnols, étaient très-compliquées, et il en coûtait fort cher pour suivre un procès. L'*Escribano*, ou Greffier, écrivait toutes les déclarations, accusations, confessions, et les cours prononçaient sur le mérite des causes après avoir entendu le rapport que leur faisait le *Relator*, rapporteur des mémoires qui leur étaient présentés. Le client, s'il était en prison, n'était point admis à se défendre. Ce n'était qu'avec la plus grande répugnance que les juges privaient un homme de la vie; mais ils ne ménageaient en aucune manière sa liberté : le simple soupçon de culpabilité suffisait pour ordonner l'incarcération d'un individu, peut-être même pour de longues années, pendant lesquelles il n'avait aucun moyen de se justifier. D'après cette facilité à ordonner un emprisonnement, on

ne considérait point comme dégradant d'être prisonnier, et il arrivait souvent qu'un détenu recevait dans sa prison les visites de ses amis à qui il allait rendre cette politesse aussitôt qu'il était mis en liberté.

J'ai vu à Lima des prisonniers dont la captivité avait duré vingt ans; quelques-uns pour meurtre : leurs procès n'étaient point encore terminés et ne l'auront probablement pas été jusqu'à ce que la mort soit venue mettre un terme à leur captivité.

Le Vice-Roi était dans l'usage de visiter toutes les prisons le vendredi saint, et deux jours avant les fêtes de Noël, époques auxquelles il faisait relâcher quelques-uns des individus qui n'étaient pas incarcérés pour des crimes très-graves. Un chirurgien et un des alcades visitaient tous les jours les prisons, et leur visite produisait un très-bon effet; l'alcade *de Corte* examinait leurs aliments deux ou trois fois par semaine, et recevait les plaintes de *l'alcaide*, geôlier, relatives au régime intérieur de la prison.

Quant aux militaires, non seulement ceux qui étaient de service, mais les miliciens et tous les individus qui avaient été revêtus d'un grade militaire et qui étaient retirés, étaient jugés d'après des lois particulières ou par des conseils de guerre.

Ce privilége était appelé *fuero;* mais son effet n'était pas égal pour tous : le soldat, le caporal et le sergent pouvaient être jugés, condamnés et exécutés aussitôt que le jugement était rendu; mais la sentence d'un officier exigeait la confirmation du capitaine-général, et même, dans quelques cas particuliers, l'approbation du Roi.

La religion catholique romaine était la seule reconnue dans l'Amérique du sud, comme dans tous les autres pays de la domination espagnole, toutes les sectes y étant proscrites; l'inexorable tribunal, protecteur de la première, et persécuteur des autres, tenait ses sessions à Lima, et était un des trois institués pour ces contrées, les deux autres étant au Mexique et à Carthagène.

On a beaucoup écrit, à différentes époques, relativement à ce *tribunal de la Fe* (tribunal de la Foi), sur lequel on a encore plus parlé, par contradiction avec cet ancien adage espagnol, *de Rey e Inquisicion — chiton*, sur le roi et l'Inquisition — pas un mot. Son institution primitive se bornait d'abord à prononcer sur des affaires de pure hérésie, mais bientôt il étendit sa juridiction aux matières civiles et politiques, et parvint à s'établir le défenseur de l'autel et l'appui du trône.

Toutes les sessions de l'Inquisition étant inaccessibles, et toutes les personnes à juger, celles consultées ou appelées en témoignage, ayant juré de tenir secret tout ce qu'elles pourraient entendre, voir, ou dire; cette circonstance a beaucoup concouru à empêcher que le public ne fût instruit de sa marche mystérieuse.

Ce tribunal pouvait condamner à des amendes, à la confiscation des biens, au bannissement ou au feu; depuis son érection, en 1570, quarante individus ont été condamnés à ce dernier châtiment, auquel cent vingt autres n'ont échappé qu'en abjurant solennellement leurs erreurs; la dernière victime fut une femme nommée Castro, née à Tolède en Espagne; elle fut brûlée en 1761. Autrefois les portraits des individus qui avaient été condamnés au feu, étaient suspendus, avec leurs noms, en bas, dans le passage qui conduisait de la cathédrale à la sacristie; où on exposait aussi les noms de ceux qui avaient abjuré, sur un panneau portant une grande croix rouge, mais sans portraits. En l'an 1812, un des premiers effets de la promulgation de la constitution, fut la disparition de ces monuments affligeants de l'ignorance et de la superstition.

Le tribunal était composé de trois inquisiteurs,

et de deux secrétaires, appelés de l'expédition et du secret, *del despacho y del secreto;* d'*alguasiles* ou sergents, d'huissiers et des frères correcteurs. Ces derniers, frères lais de l'ordre des dominicains, devaient paraître toutes les fois qu'ils en étaient requis, pour infliger différentes punitions corporelles aux malheureuses victimes de la persécution. Il y avait aussi des frères de charité, de l'ordre hospitalier de Saint-Jean de Dios, à qui le soin des malades était confié, et tous juraient de ne rien divulguer de ce qu'ils auraient fait ou vu; en outre, un grand nombre de commissaires étaient nommés par les Inquisiteurs dans les principales villes de leur juridiction, pour leur donner des renseignements sur toutes les dénonciations qui leur étaient faites, et pour envoyer au tribunal les accusations, les procédures et les personnes accusées.

Les Inquisiteurs nommaient aussi des *Qualificateurs* chargés d'épier tout ce qui pourrait leur paraître blesser la religion, soit dans des livres, des écrits ou des images; ils donnaient aussi au tribunal leur opinion sur les nouvelles publications. Ces misérables étaient plus à redouter que la calomnie elle-même, aucun secret ne pouvait leur échapper, pas même ceux enfouis dans le silence des tombeaux.

Aucun livre ne pouvait être mis en vente sans une permission de l'Inquisition, et, s'il figurait sur la liste d'ouvrages prohibés, celui à qui il appartenait devait en avertir le *Calificador*, et le lui remettre : et si une personne savait qu'un autre individu eût de semblables livres en sa possession, elle devait le dénoncer ; d'après cela, sa maison était soumise à une visite des membres du saint Tribunal. Si on trouvait de semblables livres chez lui, il était passible des châtiments arbitraires qu'il plaisait à ces prêtres de lui infliger. La punition était en général une amende très-utile aux juges : presque tous leurs émoluments étaient payés sur les amendes et les confiscations, et sur le revenu d'un canonicat dans chaque cathédrale de leur juridiction. Le peuple disait souvent que quelques livres étaient prohibés parce qu'ils étaient mauvais, et que d'autres étaient mauvais parce qu'ils étaient prohibés.

Les Inquisiteurs étaient des prêtres séculiers distingués des autres par une ceinture de soie d'un bleu pâle, nouée par-dessus l'habit ; on les appelait Seigneurs spirituels, et lorsqu'ils parlaient, quoiqu'individuellement, ils employaient le pronom pluriel *Nous*.

Le pouvoir inquisitorial n'était jamais exercé sur les Indiens ou Nègres, qui étaient considérés comme faisant partie de la classe des néophytes ; mais tous les autres individus, y compris le Vice-Roi, l'Archevêque, les Juges, les Prébendiers, etc., étaient soumis à sa juridiction presque toute-puissante.

Lima fut le siége d'un évêché depuis 1539 jusqu'en 1541, époque à laquelle il fut érigé en archevêché par Paul IV, étant suffragant de Séville jusqu'en 1571. Il fut ensuite élevé au rang de métropolitain, et eut pour suffragants,

Les Évêchés de

Panama, érigé en	1533	Truxillo, en	1577
Cuzco, en	1534	Guamanga, en	1611
Quito, en	1545	Arequipa, en	1611
Santiago de Chili, en	1561	Cuenca, en	1786
Conception de Chili, en	1564	Maynas, en	1806

Les deux Bulles d'Alexandre VI, de 1493 et 1501, donnèrent à Ferdinand et à Isabelle l'entière possession des contrées déjà découvertes et de celles qui pourraient l'être dans la suite par eux et leurs successeurs, en Amérique; et le Pape étant *infaillible* dans ses décrets, ces Bulles privèrent le siége de Rome de toute influence directe sur les

colonies espagnoles ; donnant ainsi au roi d'Espagne le droit de repousser toute juridiction que les papes voudraient tenter d'y exercer.

Ainsi, tout décret, mandat, bulle ou commission du Pape, exigeait la sanction royale, avant de pouvoir être promulgué dans ces colonies, et même, lorsqu'il s'agissait de ce qu'on appelait les cas réservés, les rois avaient un soin extrême d'obtenir des priviléges très-étendus en faveur des archevêques et des évêques. Tous brefs, dispenses, indulgences et autres actes pontificaux, étaient envoyés de Rome au Roi ; le Conseil des Indes en avait l'examen exclusif, avec toute faculté de les admettre ou de les rejeter, selon qu'il les considérait comme avantageux ou nuisibles à la prérogative royale dans les colonies.

Le droit de patronage appartenait exclusivement au Roi; il avait la présentation à tous les archevêchés et évêchés ; et toutes les fonctions ecclésiastiques, même les plus inférieures, étaient remplies d'après la volonté royale. La présentation des vicaires, curés, chapelains, etc, était déléguée au Vice-Roi, comme vice-patron ; et, s'il s'élevait quelque contestation sur l'exercice légal de ce privilége, elle était portée devant le Conseil des Indes,

autorisé à prononcer en pareil cas. Ce qui privait entièrement le Pape de tout moyen de faire intervenir son autorité; en sorte qu'il ne jouissait d'autres priviléges que de celui d'accorder des bulles, des brefs, etc., quand on les demandait, et de prononcer sur des cas de conscience, lorsqu'ils lui étaient soumis par le Conseil des Indes.

Tous les évêques et les autres prêtres qui jouissaient de bénéfices, payaient au roi, comme patron, le produit entier de leur revenu d'une année, ce qui s'appelait *annata*. Le revenu des évêques était payé par les dîmes, dont deux neuvièmes appartenaient au roi, un quart à l'évêque et le reste était destiné à l'entretien des autres ministres de l'évangile. Pour garantie des priviléges royaux, chaque évêque, avant de prendre possession de son siége, prêtait serment de respecter le patronage royal, et de ne jamais s'opposer à l'exercice de ses droits.

L'archevêque avait son tribunal ecclésiastique; il en était de même de tous les évêques dans les colonies espagnoles. Il était composé de l'évêque, comme président, du fiscal, et d'un vicaire général proviseur; toutes les sentences ordinaires étaient rendues par ce dernier, et revêtues de la signa-

ture du président; mais toutes les causes importantes étaient jugées par l'archevêque.

La juridiction de ce tribunal embrassait toutes les causes spirituelles, telles que celles qui concernaient les ordres, les mariages, les divorces, les légitimations, les legs pieux, les dots ou douaires monastiques, ainsi que la défense et la conservation des immunités de l'église, et les contestations qui pouvaient s'élever entre ses membres, aussi bien que celles que les laïques suscitaient aux ecclésiastiques. Tous ceux qui avaient reçu les ordres sacrés jouissaient du *fuero ecclesiastico* et toutes les plaintes criminelles dirigées contre le clergé devaient être portées devant le tribunal ecclésiastique; mais, comme j'en ai déjà fait mention, il y avait lieu à appel devant l'audience royale par un *recurso de uersa*.

Les procès instruits devant les cours ecclésiastiques étaient aussi longs et aussi dispendieux que ceux portés aux tribunaux laïques.

Cinq Conciles provinciaux ont été tenus à Lima, pour la régularisation et le maintien de la discipline ecclésiastique; les deux premiers eurent lieu en 1551 et 1567, sous la présidence de Don Fray Geronimo de Loaisa, et les trois autres furent tenus par

Saint Thoribio de Mogroviejo, en 1582, 1591 et 1601.

Le provincial de chaque ordre monastique était le prélat ou chef; il jugeait en première instance de toutes les fautes commises par les individus qui portaient l'habit de son ordre; il infligeait aussi des punitions corporelles et spirituelles, et ordonnait en outre des privations temporelles; c'est pourquoi les monastères ne dépendaient point de l'ordinaire.

Le chapitre, ou *cabildo ecclesiastico*, de Lima, était composé d'un doyen, d'un sous-doyen, d'un chanoine magistral, d'un docteur, d'un pénitentiaire et d'un trésorier, de six prébendiers, de quatre chanoines et de six *medio racioneros*; et il y avait pour le service du choeur, quatre chapelains royaux, deux chapelains choristes, un maître des cérémonies, et, en outre, des chantres, des musiciens, *monacillos*, qui servaient à l'autel, des huissiers, des bedeaux, etc. Les prébendiers et les chanoines étaient distingués des autres ecclésiastiques par une dentelle blanche et des manchettes de batiste.

Dans les colonies espagnoles le soin des âmes était confié au recteurs curés, qui officiaient dans les paroisses où la population était principalement

composée d'Espagnols ou de Créoles blancs; ils recevaient de leurs paroissiens, outre les dîmes, une indemnité, *primicias*, consistant en un boisseau de grains de chaque espèce récoltée par chaque *individu*, si sa récolte excédait sept boisseaux; mais il n'en était jamais exigé plus d'un boisseau, quelque grande que fût la quantité des grains recueillis. Ils composaient généralement avec leurs paroissiens pour les animaux et les fruits. On les payait en outre pour les baptêmes, les mariages et les funérailles; ils percevaient aussi des droits pour les fêtes de l'église, les messes, etc.

Les curés doctrinaires étaient ceux destinés aux villes ou paroisses dont la population était principalement composée d'Indiens; ils n'avaient à percevoir qu'un très-petit nombre de contributions, et ne recevaient rien pour les baptêmes, les mariages ou les funérailles; mais il leur revenait une petite somme du Synode. Ils avaient néanmoins des honoraires fixés par le Roi, qui leur étaient payés par la trésorerie, et qui excédaient rarement *cinq cents dollars*.

Des missionnaires jouissaient dans leurs villages ou succursales des priviléges curiaux et apostoliques; ils étaient de l'Ordre des franciscains qui, à

l'extinction des jésuites, leur succédèrent dans toutes les missions, sans posséder leurs talents bien connus pour ce genre de travaux apostoliques.

L'élection des curés avait lieu environ tous les quatre ans; on l'appelait le *concurso*; à cette époque tous ceux qui possédaient des bénéfices et qui désiraient obtenir leur changement de résidence, se présentaient, après en avoir obtenu la permission de l'Archevêque, et avoir confié le soin de leurs paroisses pendant leur absence, à un autre ecclésiastique. L'archevêque et quatre *examinadores* les examinaient sur le latin et sur divers points théologiques; ensuite ils admettaient ou refusaient leur demande; dans le premier cas, ils en présentaient trois pour chacun des meilleurs bénéfices. Ces nominations étaient envoyées au Vice-Roi, qui nommait l'un des trois et renvoyait les deux autres, qui avaient droit alors à être nommés aux bénéfices de la seconde classe, et ainsi de suite, en sorte que ces renvois successifs fournissaient des sujets pour les nominations des autres bénéfices, depuis ceux de la première classe jusqu'à ceux de la plus inférieure. L'Archevêque ne pouvait, à la mort d'un curé, nommer un prêtre pour remplir sa place temporairement sans la confirmation du vice-patron.

Toutes personnes qui recevaient les ordres sacrés devaient posséder une *congrua* suffisante pour les entretenir décemment. Sans cela ils étaient ordonnés en vertu d'un titre par lequel l'Archevêque pouvait les attacher à une cure quelconque comme *assistants* ou *coadjuteurs*.

Aucun curé ni prêtre ne pouvait posséder deux bénéfices à la fois, ni s'absenter, sous aucun prétexte, de celui qu'il occupait, sans une permission expresse du vicaire-général; ni paraître comme témoin dans les cas où il était possible qu'il y eût des coupables condamnés à mort, et il leur était expressément défendu d'intervenir directement ou indirectement comme magistrats; il est certainement à regretter que de semblables lois ne soient pas généralement établies dans tout le monde chrétien; car il ne doit y avoir rien de plus précieux pour un berger que son troupeau; mais, hélas! combien y a-t-il de pasteurs qui ne s'en chargent qu'à cause de la toison et non par aucun autre motif!

Comme dans les anciens temps, l'Espagne maintenait le droit d'asyle qui appartenait aux églises, d'après les règlements que Charlemagne avait établis en France dans le huitième siècle. A la requête du Roi, le Pape donna, *en date* du 12 septembre

1772. Une bulle qui limitait le droit d'asyle dans toute l'étendue de la domination espagnole, à une église pour chaque petite ville, et à deux pour les grandes : le Sagrario et San Larazo jouissaient de ce privilége à Lima.

L'immunité de l'église protégeait un homme qui en avait tué un autre sans le vouloir, ou pour sa propre défense ; mais s'il s'était rendu coupable de meurtre, ou qu'il eût méchamment blessé une personne assez grièvement pour causer sa mort, on le remettait dans les mains des autorités civiles, à leur première requête. Un crime, commis dans une église ou ses dépendances, excluait également de l'immunité, qui était aussi refusée aux personnes convaincues de haute trahison, quoiqu'elles se fussent réfugiées dans une église privilégiée. Il en était de même à l'égard des personnes soupçonnées d'hérésie ; des hérétiques, des juifs, des contrefacteurs de lettres royales ou apostoliques et de patentes ; de ceux qui avaient dépouillé quelque banque ou la trésorerie ; des faux monnoyeurs, de ceux qui avaient violé les églises ou qui les avaient dépouillées de leurs propriétés ; de ceux qui s'étaient échappés des prisons, des mains de la justice, de l'exil, des travaux publics ou des galères ;

des blasphémateurs, des sorciers, des excommuniés, des débiteurs et des voleurs.

Il paraît ainsi que le recours au droit d'asyle n'était utile que dans les cas d'homicide involontaire; mais si la personne accusée s'était rendue coupable d'assassinat, elle avait, en général, soin de se sauver avant que cela pût être prouvé, et d'éluder ainsi le châtiment qu'elle avait mérité. On peut en dire autant du plus grand nombre des circonstances où l'immunité était refusée.

Les autres tribunaux de Lima étaient, *El Consulado*, ou Chambre du commerce, fondé en 1613; il était composé d'un prieur et de deux consuls, qui décidaient dans toutes les affaires commerciales; ils avaient un *Asesor*, ou conseiller légal, un secrétaire, un notaire et des huissiers; le Tribunal de la Sainte-Croisade, fondé en 1574, pour la promulgation des bulles du pape et la recette de cette partie du revenu royal; la Trésorerie royale, établie en 1607, pour la rentrée de tous les impôts appartenant à la couronne, et le paiement de toutes les personnes employées au service du gouvernement; le Tribunal de la comptabilité générale; celui du temporel, pour faire rentrer les valeurs ou ventes des possessions et des propriétés

des ex-jésuites; et enfin le tribunal du *Protomedicato*, pour l'examen des étudiants en médecine; il était composé d'un président, d'un fiscal et de deux examinateurs.

CHAPITRE X.

Taxes. — Alcavala. — Tribut indien. — Cinquième des mines. — — Lances. — Papier timbré. — Tabac. — *Media anata.* — *Aprovechiamientos.* — *Composicion et confirmacion* des terres. — Neuvièmes royaux. — Vénalité des offices. — *Bêtes égarées.* — *Confiscations.* — *Amendes.* — Successions vacantes. — *Almoxarifasgo.* — *Corso.* — *Armada.* — Consulato. — *Cirquito.* — Bénéfices vacants. *Mesada ecclesiastica.* — *Media anata ecclesiastica.* — Restitutions. — Bulles.

Le système des impôts dans les colonies espagnoles, était aussi compliqué que celui de leur organisation judiciaire. L'*Alcavala* était l'impôt le plus ancien et le plus productif des colonies; il fut accordé par les Cortès au roi d'Espagne en 1342, pour fournir aux dépenses de la guerre contre les Maures. L'ordre de percevoir cet impôt dans le Pérou fut publié en 1591; il y fut d'abord fixé à 2 pour cent, et augmenta ensuite en proportion des

besoins de l'Etat et de la soumission des peuples, et fut porté à 6 et demi pour cent.

Cet impôt était prélevé sur chaque vente et revente des propriétés mobilières et immobilières ; toutes les marchandises, produits, manufactures, bâtiments, enfin toutes espèces de propriétés, étaient passibles de cet impôt, du moment qu'elles étaient mises en vente, et qu'un contrat quelconque en spécifiait le paiement. Les détaillants composaient généralement en proportion de la valeur de leur fonds et de leur vente présumée, et étaient forcés de remplir ces conditions.

Les Indiens qui sont devenus sujets des Espagnols par droit de conquête, c'est-à-dire, tous ceux dont les ancêtres refusèrent de se soumettre de bon gré à la domination espagnole, et dont, par conséquent, la découverte et la soumission ont entraîné des dépenses plus ou moins fortes, payaient un tribut annuel depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à cinquante.

Ce tribut variait beaucoup dans les différentes provinces; quelques-unes payaient, par tête, sept dollars et demi par an, d'autres n'en payaient que deux et demi; un Indien pouvait racheter son tribut en payant d'avance une somme proportionnée

à son âge et au tribut annuel. L'impôt était prélevé par les *Subdelegados*, gouverneurs de districts, à qui il était alloué, pour ce travail, six pour cent sur les sommes qu'ils faisaient rentrer d'après le rôle d'impositions qui était renouvelé tous les cinq ans par un commissaire appelé *Visitador*. Cette taxe directe était plus onéreuse pour le peuple que toute autre, et causait un mécontentement général, quoique ceux qui la payaient jouissent de priviléges supérieurs à la valeur de l'impôt.

Tous les métaux payaient au Roi le cinquième de leur valeur ; il y avait des bureaux et des préposés spécialement affectés à cette perception. L'or, dans son état naturel, était transporté à la fonderie royale, *Casa real de fundicion*, où il était réduit en lingots, qui étaient essayés et marqués, avec indication de leurs poids et qualité ; on en payait ensuite le cinquième au Roi, et on mettait le reste en vente. L'argent était également pris dans son état primitif, appelé *pina*. On se rendait coupable de contrebande si on le vendait avant qu'il fût fondu, et que chaque barre fût marquée de la même manière que l'or. Les métaux communs étaient sujets à un pareil impôt, mais convertis en

barres par les mineurs qui payaient ensuite le cinquième de leur valeur.

Les titres payaient aux rois une redevance annuelle de cinq cents dollars pour chaque titre ; à moins que l'individu qui en était revêtu ne la rachetât en payant dix mille dollars. Cette taxe, très-peu productive dans certaines parties de l'Amérique du Sud, méritait quelque attention à Lima, où il y avait soixante-trois personnages titrés : marquis, comtes et vicomtes.

Tous les actes judiciaires dans les différentes cours de justice civile, criminelle, militaire et ecclésiastique, toutes les transactions et déclarations de témoins et actes publics, devaient être écrits sur papier timbré, d'après un ordre royal en date de 1638. Ce papier était timbré en Espagne, portant la date de deux ans, pendant lesquels on pouvait en faire usage ; à l'expiration de ce terme, il ne pouvait plus servir : alors, s'il en restait, on en coupait le timbre, le papier était vendu pour des enveloppes ou tout autre usage de cette nature, et la cour envoyait de nouveau papier timbré pour les deux années suivantes. Si elle négligeait de faire cet envoi, l'ancien papier était revêtu d'un

nouveau timbre par ordre du Vice-Roi, et portait un *fac simile* de sa signature. Il y en avait de plusieurs prix, depuis la sixième partie d'un dollar jusqu'à six dollars, suivant l'usage qu'on voulait en faire.

Le tabac était soumis au monopole royal; le prix en était fixé par le gouvernement selon les différentes qualités de cet article et d'après la province où il avait été récolté, et il était payé sur cette évaluation; on le portait ensuite à Lima où il était vendu dans le *dépôt général* à un prix déterminé et commun à tous les acheteurs. Si quelque personne achetait ou vendait du tabac sans une licence, la confiscation de la marchandise et une forte amende en étaient, pour elle, le résultat *assuré*, et fréquemment le délinquant y perdait tout ce qu'il possédait. Le prix commun auquel le Roi faisait acheter les tabacs était de trois réaux, équivalant aux trois huitièmes de deux dollars la livre, qui était ensuite revendue deux dollars; mais tel était le nombre des individus employés à prévenir la contrebande, à rassembler les tabacs des différents points et à les vendre dans l'entrepôt, que, quelque important que fût le produit du monopole, il était en grande partie absorbé par ces dépenses. Il n'était point permis de manufacturer le tabac en pou-

dre dans le Pérou, on en importait de Séville une espèce appelée *polvillo*, et le tabac rapé venait de la Havane; mais ces deux qualités faisaient également partie du monopole royal. Pour assurer la perception de l'impôt mis sur le tabac en feuilles, personne ne pouvait le cultiver sans une permission expresse du directeur, et, en le livrant, le planteur était obligé de déclarer sous serment le nombre des plantes qu'il avait récoltées, et qu'il n'en avait pas réservé une seule feuille pour son usage, ni pour aucun autre emploi. Ce monopole tyrannique fit plus détester le gouvernement espagnol que tous les autres impôts ensemble : non seulement les planteurs, mais encore les consommateurs, se réunissaient pour en manifester hautement leur mécontentement.

Le *media anata*, ou moitié du revenu annuel de toutes les places et emplois dépendants du gouvernement devait être payé à la trésorerie ou plutôt prélevée sur le traitement des employés lorsqu'ils se présentaient pour le recevoir; cette déduction ne se faisait que sur la première année, et si l'individu était ensuite promu à une place plus lucrative, il payait de nouveau la moitié de l'excédant de son traitement pour un an.

Les *aprovechamientos*, ou profits, consistaient dans les marchandises saisies et dans l'excédant produit par leur vente au-dessus de leur estimation : excédant qui était versé à la trésorerie; en sorte que le Roi prenait les marchandises au prix fixé par les préposés et s'appropriait le bénéfice de la vente publique.

La composition et la confirmation des terres, etc., étaient le produit de la vente de celles appartenantes à la couronne, et les droits payés par l'acheteur pour en avoir les titres de propriété.

Les neuvièmes royaux, *novenos reales*, étaient la neuvième partie de toutes les dîmes perçues; le montant en était versé à la trésorerie. Ces dîmes furent établies en Amérique par un édit de Charles-Quint, en date du 5 octobre 1501. Elles furent primitivement consacrées entièrement à pourvoir aux besoins de l'Église; mais, en 1541, il fut expédié des ordres pour les diviser en quatre parties : la première appartenait à l'Évêque du diocèse, la seconde au Chapitre, et sur le reste, divisé en neuf parties, deux neuvièmes devaient revenir à la couronne, trois être employés à la fonction des églises et des hôpitaux, et les quatre derniers devaient pourvoir aux besoins des Curés et autres Prêtres officiants.

Cette disposition fut ensuite changée, et les sept neuvièmes de la moitié furent appliqués à la dernière destination. La dîme du sucre, du café, du cacao, et des autres produits de l'agriculture qui exigeaient de grandes dépenses avant de pouvoir être considérés comme articles commerciaux, ne payaient que cinq pour cent; mais il était exigé rigoureusement dix pour cent sur tous les produits et fruits qui n'exigeaient point de pareilles dépenses. Le tabac étant un monopole royal, ne payait point de dîme.

Les membres des *cabildos*, excepté les deux *alcaldes*, les notaires, les écrivains, les greffiers, et les receveurs de l'audience, payaient une redevance au Roi sur leurs appointements, en proportion de la valeur de leurs emplois.

Tout objet trouvé devait être remis au solliciteur de la trésorerie; si on ne le réclamait point au bout d'un an, il était déclaré propriété de la couronne. Tout article de contrebande, et toute marchandise confisquée, payaient au Roi les mêmes droits que s'ils avaient été régulièrement importés ou exportés, et le produit de leur vente, déduction faite de *l'aprovechamiento*, était partagé entre le dénonciateur, l'intendant, le Conseil des Indes et le Roi.

Les amendes imposées comme punition dans les différentes cours de justice, appartenaient à la couronne, et étaient versées au trésor. Le bien de toute personne décédée *intestat* appartenait au Roi. Les revenus royaux provenant des droits sur le commerce étaient considérables; mais leur perception était si dispendieuse, et leur répartition si mal faite, qu'il n'en rentrait qu'une très-petite portion dans les coffres du gouvernement.

L'Almoxarifasgo était payé sur toutes les marchandises qui étaient embarquées ou débarquées; ce droit était de cinq pour cent sur tout ce qui entrait dans les possessions espagnoles, et deux pour cent sur ce qui en sortait.

Le *Corso* était levé sur l'entrée comme sur la sortie des marchandises; ce droit était de deux pour cent. Celui appelé *armada* était un impôt établi pour défrayer le trésor des dépenses qu'entraînait la protection des vaisseaux contre les pirates, comme celle du *Corso* contre les ennemis en temps de guerre; mais, lors même qu'il n'y avait ni pirates à expulser ni ennemis à combattre, l'impôt était prélevé de même, en contradiction avec l'ancien principe, que l'effet doit cesser avec la cause. L'*armada* était de quatre pour cent à l'entrée et de deux pour cent

à la sortie. Le droit du consulat était perçu aux douanes maritimes, et il devait en être rendu compte au tribunal : le droit était de un pour cent à l'entrée et autant à la sortie.

Outre les taxes précédentes, il en était payé d'autres d'après des tarifs dont il serait trop long de faire ici l'énumération. En 1810, le vice-roi Abascal rendit un décret qui permettait le transport des marchandises anglaises manufacturées, par l'isthme de Panama jusqu'à la ville de Callao, sous condition de payer un droit de trente sept et demi pour cent, appelé *el derecho de cirquito*, droit de circuit, en outre de toutes les autres taxes. Un négociant de Lima m'assura, à ce sujet, qu'ayant remis à la Jamaïque trente mille dollars pour être employés à l'achat de cotons manufacturés, les dépenses du fret, du port et des droits, se montèrent à quarante-deux mille trois cent soixante-quinze dollars au moment où les marchandises furent emmagasinées à Lima.

Au nombre des contributions ecclésiastiques dues à l'État, étaient les vacances majeures et les mineures, qui consistaient dans les revenus des Évêchés, prébendes et canonicats vacants. Ces revenus étaient versés à la trésorerie, jusqu'à ce que le

nouveau dignitaire fût promu et eût pris possession de son nouveau bénéfice.

La *mesada ecclesiastica* était le montant du premier mois ou la douzième partie du revenu annuel de chaque recteur, après sa présentation à un nouveau bénéfice. L'estimation en était faite par le solliciteur de la trésorerie qui avait grand soin de s'en faire payer.

La *media anata ecclesiastica* était le produit des premiers six mois que les dignitaires et les chanoines d'un chapitre payaient sur le revenu de leurs bénéfices. La restitution était l'argent que les pénitents remettaient à leurs confesseurs comme équivalent des pertes qu'ils croyaient avoir occasionnées à la couronne en faisant la contrebande ou toute autre opération illicite. Le secret le plus profond était gardé sur le nom de celui qui restituait; tout ce que le confesseur avait à faire en pareil cas était de remettre l'argent restitué au receveur de la trésorerie: ce qui était en effet rendre à César ce qui appartenait à César.

Le plus fort revenu perçu par le Roi sur l'Église, provenait de la vente des bulles, et il y en avait de beaucoup d'espèces. Tout le monde, dit Jovel-

lanos, les achetait, peu de personnes les lisaient, et pas une ne les comprenait.

Les bulles furent d'abord accordées par les Papes, comme une espèce de passe-port pour le Ciel, à tous ceux qui périssaient dans les guerres contre les infidèles; elles contenaient les dispenses les plus extraordinaires relativement aux devoirs imposés aux chrétiens dans ce monde et aux châtiments dûs au crime dans l'autre; et quoique ces guerres eussent cessé, les bulles n'en continuèrent pas moins à être distribuées.

D'après les anciennes bulles, aucun individu ne pouvait jouir de leur bénéfice s'il n'était à la guerre au moment où elles lui étaient accordées; il pouvait ensuite se faire remplacer et demeurer en paix chez lui; mais aujourd'hui il peut jouir des douceurs de la paix à des conditions bien plus avantageuses. Les bulles vendues dans l'Amérique du sud, étaient la bulle générale pour les vivants, ou de la sainte croisade, la bulle de *lacticinios*, du laitage, celle de *composicion*, d'accommodement, et la bulle pour les morts.

La bulle générale conservait entre les mains de son possesseur sa vertu pendant deux ans, époque à laquelle elle cessait; mais on pouvait conserver le

même privilége en achetant une autre. Les avantages résultant de la possession de cette bulle renfermaient généralement ceux des trois autres, quoique ce ne fût point d'une manière aussi directe : en la possédant il ne restait aucun cas réservé à l'absolution papale : toute espèce de vœux pouvait être remise, à l'exception de ceux à l'accomplissement desquels l'église était intéressée. Le blasphême était pardonné; on pouvait, les jours de jeûne, manger de tout, excepté de la viande; un jour de jeûne, une prière répétée, ou une bonne action faite, équivalait à quinze fois quinze quarantaines de jour de jeûne et de prière ou de bonnes actions faites par le pauvre malheureux qui n'avait point acheté cette bulle. Bien plus, l'achat de deux bulles doublait le privilége de l'acheteur.

Le prix de ce précieux papier variait selon le rang du pécheur qui l'achetait. Le Vice-Roi, le Capitaine-général d'une province, le lieutenant-général de l'armée et leurs femmes, payaient quinze dollars pour chaque bulle; les archevêques, les inquisiteurs, les chanoines, les ducs, les marquis et tous les seigneurs, ainsi que les magistrats et beaucoup d'autres personnes, cinq dollars chacun; tout individu possesseur d'une propriété de la valeur

de six mille dollars, payait un dollar et demi pour sa bulle, et toutes les personnes au-dessous de cette classe jouissaient de tous les priviléges accordés aux riches et aux puissants, pour deux réaux ou 5/16 de dollar.

La bulle de *lacticinios*, ou du laitage, avait été donnée en faveur du clergé à qui la bulle générale ne permettait point de prendre, les jours de jeûne, une nourriture aussi recherchée; mais comme le résultat ne répondit point à l'attente de la couronne, le commissaire-général recommanda aux laïques de l'acheter pour prévenir des scrupules de consciences. Les Archevêques, les Évêques et les prélats conventuels payaient cette bulle six dollars; les chanoines, les dignitaires et les inquisiteurs la payaient trois; les recteurs et les curés, un dollar et demi, et tous les autres prêtres séculiers payaient un dollar pour chaque bulle.

La bulle de composition, ou de transaction, était monstrueuse dans ses effets : elle donnait au possesseur d'un bien dérobé une conscience sans remords et une possession absolue, sous la condition qu'en faisant ce vol, il ait éludé la punition applicable par la loi; qu'il ne connût point la personne au préjudice de laquelle il avait commis ce vol, et que la

connaissance antérieure de cette bulle si accommodante ne l'ait point induit à le commettre. C'est ainsi que le pardon papal, par arrangement et transaction, assurait à un infâme scélérat la paisible possession d'un bien acquis illégalement : le possesseur de ce bien estimait sa valeur et achetait des bulles à raison de six pour cent. Le même individu ne pouvait acquérir plus de cinquante bulles par an; mais, s'il désirait en avoir davantage, il s'adressait au Commissaire-général dont il pouvait acheter la complaisance. La bulle pour les morts était une espèce de sauf-conduit pour le Paradis, le signe maçonnique en vertu duquel Saint-Pierre admettait en ce lieu, ou une exemption du purgatoire si l'âme du défunt y était parvenue avant l'achat de la bulle, ou si, par quelque méprise, le nom de l'individu n'y avait point été inscrit, ou s'il avait été mal orthographié. Toute personne devait en avoir une; mais elle pouvait en acheter plusieurs dont alors la salutaire influence s'étendait à toutes les âmes qui étaient en purgatoire. Les riches les payaient six réaux et les pauvres deux réaux seulement.

D'après les renseignements certains que j'ai pu

me procurer, voici le produit des impôts dans la vice-royauté du Pérou.

	Dollars.
La douane de Lima reçut en 1805.	1,592,837
Idem, en 1810.	1,640,324
Pour bulles vendues par le commissaire, pour la vice-royauté du Pérou, en 1805.	91,021
Idem, en 1810.	97,340

CHAPITRE XI.

Ville de Lima. — Sa forme et sa division. — Murailles. — Pont. — Maisons. — Églises. — Manière de bâtir. — Paroisses. — Couvents. — Monastères de Religieuses. — Hôpitaux. — Colléges. — *Plasa mayor.* — Marché. — Intérieur du palais du Vice-Roi, de l'Archevêché, du Sagrario. — De la Cathédrale, du Cavildo.

La forme de la ville de Lima approche de celle d'un demi-cercle, ayant la rivière de Rima pour son diamètre; elle a deux milles de long de l'est à l'ouest et un mille un quart de large du pont aux murs; elle est principalement distribuée en places dont chaque côté à cent trente verges de long; mais cette régularité n'est point conservée dans quelques-unes des parties qui approchent des murs. Toutes les rues sont alignées, et ont, en général, 25 pieds de

large. Le terrain contient 157 *quadras*, composant des carrés ou des parallélogrammes avec quelques intersections diagonales vers les extrémités de la ville.

Le mur qui entoure Lima, à l'exception du côté qui est borné par la rivière, est construit en *adobes*, briques séchées au soleil, longues de douze pieds, larges de quatorze et épaisses de quatre, elles sont faites en terre glaise, et contiennent une grande quantité de paille hachée. On considère ces briques comme plus propre que la pierre à résister au choc des tremblements de terre, et, par leur élasticité, elles résisteraient aussi très-bien à une canonnade dont rien néanmoins n'annonce le danger. Les murs ont bien, les uns dans les autres, douze pieds de haut, avec un parapet de trois pieds sur le bord extérieur; ils ont dix pieds d'épaisseur à leur base, et huit à leur plus haute élévation, et forment une très-belle promenade autour des deux tiers de la ville. Ce mur est flanqué de trente-quatre bastions, mais sans embrasures; il a sept portes et trois poternes, fermées tous les soirs à onze heures, et ouvertes tous les matins à quatre heures; ce mur de clôture, bien plus que de défense, fut construit par le vice-roi duc de la Pa-

lata, et fini en 1685; il fut ensuite complètement réparé par le vice-roi marquis de la Concordia, en l'an 1808. Toutes les entrées sont en pierre et de différents genres d'architecture : celle appelée de Maravillas, conduisant vers le Panthéon, est très-ornée d'ouvrages en stuc.

A l'extrémité sud-est de la ville est une petite citadelle appelée Sainte-Catherine, où sont les baraques de l'artillerie, le dépôt militaire et l'arsenal; elle est entourée de murs et défendue par deux bastions garnis de petites pièces de canon. Le vice-roi Pezuela, officier d'artillerie, et ancien commandant des gardes-du-corps de Lima, entretint la citadelle avec beaucoup de soin, et dépensa, pendant sa vice-royauté, des sommes considérables pour y faire des changements et des améliorations.

Le pont qui conduit de la ville au faubourg appelé San Lazaro, est construit en pierre; il a cinq arches circulaires et des jetées avançant de chaque côté : celles du côté de l'est sont triangulaires pour rompre le courant, et celles sur le côté opposé sont circulaires; sur le haut on a placé des siéges en pierre sur lesquels un grand nombre d'élégants des deux sexes viennent passer leurs soirées d'été. Le

moment de la journée où ce lieu est le plus agréable est depuis huit heures du soir jusqu'à onze heures : un grand nombre de personnes s'y promènent, et la rivière, dans cette saison, est très-haute. Du côté de l'est, l'eau tombe d'une élévation en pierre d'environ cinq pieds, et forme une espèce de cascade ; le bruit de cette chute d'eau ajoute beaucoup au plaisir qu'on éprouve pendant les soirées fraîches d'un climat du tropique.

A l'extrémité du pont, au sud, il y a une arche en pierre couronnée de petites tours en stuc, ayant au centre une horloge et un cadran solaire ; le tout fut construit et terminé par les ordres du vice-roi marquis de Montes Claros, en 1613.

L'aspect de l'ensemble des maisons de Lima est nouveau pour les étrangers ; celles du second ordre n'ont qu'un étage ; il n'y en a pas qui en ait plus de deux ; les maisons basses ont une apparence mesquine, d'autant plus qu'elles n'ont point de croisées sur le devant. Si la façade est placée directement sur la rue, elle n'a qu'une porte, et si une petite cour se trouve devant, il y a une grande porte massive qui s'ouvre sur la rue. Quelques-unes des maisons des plus riches classes ont simplement un rez de chaussée ; mais il y a une cour devant ces

maisons, et une porte cochère très-massive qui donne sur la rue. Sur un des côtés se trouve une remise, et au-dessus, une petite chambre avec des croisées en treillage, ouvrant sur la rue; une partie de ces maisons ont sur le devant de très-jolis balcons verts; mais il n'y a que très-peu de croisées qui soient garnies de vitres.

Les façades des principales églises ne manquent point d'élégance, et les cloches sont plus nombreuses et plus élevées qu'on ne devrait l'attendre d'un pays aussi exposé aux tremblements de terre que le Pérou.

Les murs extérieurs des maisons sont en général construits en *adobes* jusqu'au premier étage, et les murs des compartiments sont toujours faits en cannes revêtues de plâtre de chaque côté; ils sont appelées *bajareque*. Ces additions les rendent tellement épais, qu'ils paraissent composés de matériaux très-solides, tant par leur épaisseur apparente, que par les corniches et les autres ornements dont ils sont décorées. Les portiques, les arches, les moulures et les voûtes d'entrée, sont ordinairement construits avec les mêmes matériaux. On substitue aussi aux piliers des cannes liées ensemble et couvertes d'argile. On s'en sert aussi pour les autres

ornements d'architecture, dont quelques-uns sont tellement bien exécutés, et peints couleur de pierre, qu'à la première vue un étranger demeurerait convaincu qu'ils sont véritablement construits avec les matériaux dont ils ne sont que l'imitation. Les toits plats sont formés avec des chevrons mis en travers et couverts de cannes ou de nattes de roseaux, et d'une couche d'argile pour intercepter les rayons du soleil et préserver des brouillards. Plusieurs des maisons les mieux construites ont des toits couverts avec de grandes briques minces cuites au four, sur lesquelles on peut se promener; ces *asoteas*, nom que leur donnent les habitants, sont très-utiles et souvent couverts de fleurs et de plantes en pots; ils servent aussi à faire sécher le linge et à d'autres usages semblables. Dans les maisons les plus soignées, les plafonds sont généralement ornés d'une profusion de sculpture.

Dans quelques églises, les principaux murs et leurs piliers, sont en pierre; les autres en *adobes* et en *bajarèque*. Les tours sont en général construites avec ces matériaux unis ensemble par de grands poteaux de bois de Guayaquil; les aiguilles sont ordinairement en bois, revêtues de planches et peintes de manière à imiter la pierre, avec des

moulures, des corniches, et autres ornements en bois ou en stuc; les bâtiments un peu considérables de toute espèce se composent, en grande partie, de poutres liées ensemble, à partir des fondements jusqu'au sommet; ce qui rend les secousses des tremblements de terre moins dangereuses que s'ils étaient construits avec des matériaux plus solides; car alors tout l'édifice cède au mouvement, et les fondements se trouvant combinés avec le toit et les autres parties, l'ensemble s'ébranle en même-temps, et, par ce motif, n'est pas aussi facilement renversé. Je suggérai à un ami que j'avais à Lima, l'idée de placer sur chaque dix couches d'*adobes* un rang de longues cannes; il mit ce conseil en pratique, et m'apprit ensuite que cette mesure était considérée comme une amélioration tellement importante, qu'il présumait que ce plan serait généralement adopté, d'abord à cause de l'économie qu'on y trouvait pour le bois de construction, qui est très-cher, et ensuite parce qu'il diminuait la force des secousses des tremblements de terre.

La ville est divisée en quatre paroisses : le Sagrario, qui a trois recteurs; Sainte-Anne, qui en a deux; Saint-Sébastien, deux, et Saint-Marcelin, un. Il y a aussi deux chapelles succursales : celle de

San Salvador, dans la paroisse de Sainte-Anne, et celle des orphelins, dans la paroisse du Sagrario. Au-delà du pont est le faubourg de San Lazaro, avec un recteur, un curé au Cabesas, et un autre à Carabaillo, à cinq lieues de la ville, outre plusieurs chapelles sur différentes plantations.

On compte à Lima vingt-deux couvents de différents ordres religieux et dix-sept monastères de religieuses, dont un spécialement affecté aux dames indiennes: il y a aussi quatre *beaterios*, maisons de retraite pour les femmes qui ne veulent pas faire de vœux.

Chacune de ces maisons religieuses a une église ou chapelle, dont le nombre s'élève en tout à cinquante-deux.

Chaque hôpital a une chapelle, et plusieurs couvents en ont aussi qui leur sont spécialement affectées, comme celles de *Los dolores* et *El milagro*, pour le couvent de San Francisco; plusieurs des habitants ont aussi des oratoires particuliers, ce qui forme, en total, le nombre de plus de cent maisons consacrées au culte divin, entretenant plus de huit cents prêtres réguliers et séculiers, et environ trois cents religieuses, avec un grand nombre de frères lais et de sœurs.

Voici les noms des hôpitaux que contient Lima, dont chacun est affecté à quelque œuvre de charité spéciale :

San Andres, pour les Espagnols et les maniaques ; — Santa Ana, pour les Indiens ; — San Bartholome, pour les Nègres et les castes africaines ; — San Pedro, pour les ecclésiastiques pauvres ; — El Espiritu Santo, pour les marins ; — San Pedro Alcantara, pour les femmes ; — La Caridad, pour les femmes ; — Bethlemitas, pour les femmes ; — San Lazaro, pour les lépreux ; sans compter les trois dont il a déjà été fait mention.

Les colléges de Lima sont : — Santo Toribio, séminaire ecclésiastique ; — San Martin, pour les études séculières ; — Colegio del principe, pour la grammaire latine, destiné aux fils des Caciques indiens, sans compter les colléges conventuels, où les frères apprennent gratis aux classes inférieures le latin et quelques branches des sciences.

La *Plasa mayor*, place principale, est située au centre de la ville, y compris le faubourg de San Lazaro, à environ 150 verges du pont. Du côté du nord, on voit le palais du Vice-Roi, qui a, au centre, un portique orné où sont placés des gardes à cheval. Cette façade a quatre cent quatre-vingts pieds de long : la partie inférieure est divisée en petites

boutiques remplies de toutes sortes de marchandises, leurs portes, s'ouvrant à deux battants, se joignent avec celles des boutiques adjacentes, et sont garnies d'une partie des objets mis en vente. Au-dessus de ces boutiques, il y a une longue galerie avec des siéges disposés en amphithéâtre pour placer les habitants lorsqu'il y a une fête sur la place : cette galerie a une grille sculptée de manière à imiter une balustrade; à un des coins de la place, du côté du nord, il y avait une galerie pour la famille du Vice-Roi; dans les jours de cérémonie, cette galerie était couverte de tapisseries de velours vert, garni de galons et de franges en or; au centre était un fauteuil de représentation destiné à Son Exc. Ce fut en ce lieu que se plaça le vice-roi marquis de Castel-Forte, en 1726, pour être témoin de la mort de l'innocent fiscal *Antequera*. Ce fut là que se montra lord Cochrane, lorsque l'indépendance de Lima fut proclamée en 1821; et ce fut également dans ce lieu que se fit la distribution des médailles commémoratives de cette glorieuse journée.

Du côté de l'est, on voit la cathédrale dont la façade est légèrement ornée, avec de grandes portes battantes au centre, et de plus petites de chaque

côté, surmontée d'une élégante balustrade et de deux clochers, dont chacun contient un assortiment de cloches qui rendent des sons très-agréables, une horloge et un cadran solaire; on entre dans ce bel édifice par plusieurs degrés ornés d'une belle rampe, le sol de l'intérieur étant élevé de dix pieds au-dessus de celui de la place. Du côté septentrional de la cathédrale est le Sagrario, qui a une très-belle façade, et qui touche au palais de l'archevêché, édifice qui surpasse en magnificence tous les autres bâtiments de la place; des balcons verts, vitrés, garnissent le devant sur chacun des côtés d'une vaste porte d'entrée qui conduit dans la cour; mais la partie inférieure est gâtée par de petites boutiques : celle qui est attenante au Sagrario est un *pulperia*, cabaret, Au-dessous du sol de la cathédrale, il y a aussi de pareilles boutiques : l'une d'elle avait appartenu à un mercier nommé Don Ambrosio Higgins, qui fit faillite; il alla ensuite au Chili, entra dans l'armée, obtint de l'avancement, découvrit la ville d'Osorno, et fut honoré du titre de marquis d'Osorno. En 1786, il retourna à Lima, revêtu de la dignité éminente de vice-roi; il y trouva son ancien ami et confrère, La Reguerra, jouissant des honneurs de l'archiépiscopat:

étrange coïncidence de bonne fortune qui ne se reproduit pas souvent. Quelque temps auparavant, La Reguerra avait quitté Lima pour l'Espagne, son pays natal; et, ayant mieux réussi dans le commerce qu'Higgins, il avait continué ses études, et était revenu, en 1781, à Lima, avec le titre d'archevêque.

Du côté méridional, il y a un rang de maisons particulières avec des balcons et des croisées en treillage, au-dessus d'une galerie de dix pieds de large, soutenue par des piliers en pierre, et garnie de boutiques de mercerie et de draperie, et entre les colonnes, étaient stationnés plusieurs ouvriers, principalement Indiens, occupés à faire de la frange, des boutons de soie, des épaulettes, etc : ce lieu est appelé *el portal de botoneros*. Au milieu de cette galerie est *el callejon de petateros*, remarquable comme étant l'endroit où avait été construit le palais de Pizarre dans lequel il fut assassiné.

Le côté de l'ouest ressemble à celui du sud; et, à son extrémité, au nord, est la *casa consistorial*, maison de corporation, sous laquelle est la prison de la ville, et en face, la salle du conseil; au-dessus de la porte d'entrée, il y avait un écusson aux armes royales : c'était là qu'autrefois les Alcades

royaux rendaient la justice. Là, il y a quelques années, le jeune vicomte de San Donas condamna le cocher du juge Nunès à recevoir cent coups de fouet pour avoir porté des armes prohibées. Cet homme fut attaché à un âne; et, après lui avoir donné vingt-cinq coups de fouet, le bourreau allait le conduire à un autre coin de la place pour lui en administrer un nombre pareil, lorsque le juge, informé de ce qui se passait, quitta la salle d'audience, et s'avança en costume pour délivrer son domestique; mais l'Alcade s'y opposa; le juge devint furieux, sans que cela arrêtât l'exécution de la sentence. A la fin, ce Magistrat insulta l'Alcade, qui aussitôt ordonna à ses alguasils de s'emparer de lui, et de le conduire dans la prison de la cour, où San Donas le fit renfermer dans un donjon, en prit les clefs, se rendit chez lui, fit seller un cheval, et s'éloigna de la ville; lorsqu'il revint le soir, il se rendit chez le vice-roi Castel-Forte, qui intercéda vivement pour le juge; mais l'alcade le retint en prison jusqu'à ce qu'il eût demandé pardon de la tentative qu'il avait faite pour empêcher un fonction naire public de faire exécuter une sentence légale.

Au centre de la place on voit une belle fontaine d'airain, élevée en 1653, par le vice-roi comte

de Salvatierra. Le bassin en est très-vaste; au milieu s'élève une colonne d'airain de vingt-deux pieds de haut, ayant à son sommet une petite coupole supportée par quatre piliers : le tout est surmonté d'une figure de la Renommée, dont la trompette jette de l'eau; mais la plus grande partie jaillit du dôme pour retomber ensuite dans un grand réservoir, de-là, dans un autre de plus grande dimension, et coule ensuite par quatre bouches dans un bassin qui a un rebord en cuivre, chargé d'ornements, surmonté de quatre lions dont la gueule vomit en abondance de l'eau dans le bassin : il y a aussi aux angles de la fontaine centrale quatre petites fontaines, ayant, chacune, un pilier de cinq pieds de haut avec quatre bouches pour donner passage à l'eau. Cette eau est la meilleure qu'on trouve à Lima, et, à toutes les heures du jour, des porteurs d'eau sont occupés à en transporter dans les différents quartiers de la ville. Ils ont pour cet usage des mules ayant sur leurs dos des bâts auxquels sont fixés deux cerceaux pour mettre deux barils, dont chacun contient environ dix gallons, derrière lesquels ils montent pour conduire leurs mules. Le porteur d'eau a un gros bâton dont le bout est garni d'un crochet de fer recourbé

sur lequel il appuie un des barils quand il prend l'autre. Si l'eau est à vendre il attache à un des cerceaux une petite clochette qui se fait entendre pendant la marche de la mule; le prix est d'un réal pour les deux barils.

Le marché principal se tient sur cette place; il offre aux regards l'aspect le plus riche et le plus varié, lorsqu'on s'y rend à cinq ou six heures du matin, moment où on vient d'y porter les objets destinés à la vente. Il est divisé en plusieurs compartiments par des rangs de gros cailloux qui ne sont ainsi placés que pour servir de limites aux vendeurs et les empêcher d'empiéter sur le terrain destiné au passage. Le marché de la viande de boucherie est en général très-bien approvisionné d'excellent bœuf et de mouton; mais on ne tue jamais de veaux ni d'agneaux, ce qui est défendu par une ancienne loi dont le but est de favoriser la propagation des bestiaux. On vend le cochon dans un lieu séparé; dans un autre on trouve toute espèce de viandes salées et fumées, expédiées principalement de l'intérieur du pays. Elles consistent en *charque*, bœuf désossé; *sesina*, bœuf salé et fumé ou séché au soleil; en jambons, lard et chevreau gelé des montagnes qui est un met très-délicat; il y a aussi

moments de la matinée cet endroit du marché offre un aspect vraiment enchanteur : le parfum des fleurs, leur beauté, leur quantité et le concours d'un grand nombre de femmes charmantes, tout porterait un étranger transporté dans cet agréable lieu, à croire qu'il se trouve au milieu des Muses errantes dans un jardin de délices. A la proximité de ce marché, on trouve une *fresquera*, marchande de limonade glacée, d'eau d'ananas, d'orgeat ou lait d'amandes, d'eau de grenades, etc; ce qui fournit aux habitants de nouvelles occasions de prouver leur galanterie. Les citoyens de Lima n'exagèrent point lorsqu'ils affirment qu'ils possèdent un des plus beaux marchés du monde, car on y trouve tout ce que l'art et la nature peuvent fournir pour satisfaire les premiers besoins et les désirs des hommes. Le beau pays des côtes, le voisinage des montagnes, où se font sentir tous les climats : une neige qui ne fond jamais, ou un soleil brillant toujours du même éclat, concourent à l'envi à enrichir de leurs abondante productions ce temple de Cères et de Pomone. L'intérieur du Palais du Vice-Roi est au-dessous du médiocre; mais on assure que c'était un magnifique bâtiment avant qu'il fût détruit par le tremblement de terre qui eut lieu le 20 oc-

tobre 1687. Sa principale entrée est du côté de l'ouest, dans une rue étroite qui conduit de la place au pont; à la droite de l'entrée est la salle des gardes, occupée par une compagnie d'infanterie commandée par un capitaine, un lieutenant et un enseigne; à gauche est un escalier, ayant quatre perrons, qui conduit à la salle *de los Vireys* à la porte de laquelle est placée une garde de hallebardiers, richement habillés et armés d'une hallebarde; ces soldats, au nombre de vingt-quatre, étaient en général de bonne famille, et le capitaine, leur unique officier, était toujours un jeune Seigneur, ce poste étant considéré comme très-honorable. Chaque Vice-Roi à son arrivée nommait un capitaine. Don Diego Aliaga, fils du marquis de Lurigancho, fut capitaine d'Abascal et de Pezuela. La salle *de los Vireys,* ainsi appelée parce qu'elle contenait tous les portraits en grand des Vice-Rois depuis Pizarre jusqu'à Pezuela, ne servait que dans les jours de cérémonie, alors, le Vice-Roi s'y plaçait sous un dais de velours cramoisi brodé en or, et recevait, au nom du Roi, les compliments qui lui étaient adressés, et qui étaient en général préparés d'avance pour cette occasion. Le régent prononçait la première harangue, venait ensuite le con-

trôleur du tribunal des comptes, le doyen, au nom de son chapitre, l'alcade du premier vote, le prieur du consulat, l'inquisiteur mayor, le commissaire de la croisade, le recteur de l'université, le membre le plus âgé de chaque collége et un religieux profès de chaque communauté. Ces levers étaient appelés *dias de besa manos*, cérémonie qui avait lieu, *de facto*, à Madrid, où toute la cour baisait la main du Roi, seul acte de cérémonie dont le Vice-Roi de Lima dispensait.

A droite de cette salle on trouve un corridor étroit donnant sur un petit jardin, ayant sur la gauche une suite d'appartements qui, dans les jours de cérémonie, servaient de salles de réception; il y a aussi quelques pièces qui peuvent servir de chambres à coucher ou de cabinets d'étude, et qui ont un balcon vitré, donnant sur la rue. Deux jeunes officiers Anglais appartenant au navire le Breton, furent une nuit découverts par une sentinelle, au moment où ils cherchaient à pénétrer dans ces commodes *ventanas* pour y rendre visite à mademoiselle Ramona Abascal, fille du Vice-Roi, et à sa demoiselle de compagnie. Ces jeunes dames avaient déjà attaché au balcon l'extrémité de l'échelle de cordes dont les galants chevaliers avaient

eu soin de se munir; mais un éclat de rire intempestif vint alarmer la sentinelle importune, et fit échouer les projets des deux jeunes aventuriers. A partir du coin nord-ouest, une autre rangée d'appartements s'étend le long du côté nord, et conduit à ceux des pages et autres domestiques. A l'est du jardin, il y a une terrasse qui forme un passage conduisant à d'autres appartements, résidence ordinaire du chapelain, du chirurgien et du secrétaire, un autre passage secret, pratiqué sous la terrasse, conduit à une de ces chambres construites par le Vice-Roi Amat pour y recevoir les visites nocturnes de la fameuse *Perricholi* qui, en 1810, vivait encore au moulin neuf, au coin de l'*Alameda viejo.* J'ai cru devoir en faire mention ici, parce que les personnes qui vont à Lima y entendront souvent parler, à leur arrivée, de cette femme généreuse, autrefois si jolie, dont la beauté exerça une si puissante influence sur le Vice-Roi son adorateur, qu'elle l'obligea une fois à aller donner à manger à ses mules à l'heure de minuit, *en camisa,* et une autre fois obtient de lui la grace d'un criminel, le matin même du jour où il devait être exécuté. Dans sa jeunesse elle avait été comédienne, mais elle passa les derniers jours de sa vie dans la retraite et em-

ploya tout ce qu'elle possédait en œuvres de charité.

La salle à manger est sur le côté de l'est du jardin où elle communique par un escalier, avec la cuisine ; elle est basse, sombre et très-sale : les appartements destinés à servir les jours de cérémonie avaient, chacun, un dais de velours cramoisi sous lequel étaient suspendus les portraits du Roi et de la Reine régnants ; on y voyait en outre quelques meubles antiques qui appartenaient au Palais, et des lustres en cristal ; mais le tout était très-peu digne d'un Vice-Roi du Pérou.

Le Palais contenait aussi la trésorerie royale, les Cours de l'audience royale, la prison de la province, les bureaux de la secrétairerie et quelques logements de personnages attachés au Vice-Roi. Le tour du Palais est dégradé par de petites boutiques de mercier et de cordonnier, et près de l'entrée principale, on voyait un *pulperia*, cabaret, vraisemblablement ainsi disposé pour l'usage des cochers, des valets de pied et des soldats de service ; les côtés nord et sud de ce bâtiment ont quatre cent quatre-vingts pieds de long, les autres quatre cent dix.

L'intérieur du Palais de l'Archevêché est petit ; un escalier en face de l'entrée conduit à un corri-

dor qui fait le tour de la cour; au côté du nord sont la salle à manger et le salon, à l'ouest en face de la place, les principaux appartements destinés au lever; au midi les bureaux de la secrétairerie, et à l'est les chambres destinées aux domestiques; les principaux appartements étaient proprement tenus, quelques-uns tendus en damas cramoisi, avec des corniches dorées et des moulures.

L'intérieur du Sagrario, qu'on peut appeler la principale Église paroissiale est plus, splendide que riche; la voûte est revêtue de beaux panneaux, ayant une coupole au centre, reposant sur les quatre coins formés par l'intersection de l'aile transversale. Elle est très-élevée et ses nombreux autels sont magnifiquement sculptés, vernis et dorés; une grande partie du maître-autel est revêtue d'argent, le sanctuaire est extrêmement soigné et le *custodium* en or richement orné de diamants et de pierres précieuses. Rien n'est épargné pour tout ce qui concerne le service divin; les fonts baptismaux sont dans une petite chapelle sur le côté, ils sont vastes et couverts d'une plaque épaisse d'argent pur.

La cathédrale, comme tous les autres bâtiments de cette espèce, est gâtée par la situation du chœur,

placé au centre, qui cache la vue du maître-autel; sans cela elle présenterait, du portique central, un aspect très-majestueux. Les murs et le pavé sont en pierres de taille, et la voûte, qui est divisée en compartiments, et revêtue de beaux panneaux ornés de sculpture, est soutenue par un double rang de beaux piliers carrés, en pierre, supportant les arches et correspondant aux deux arcs-boutants qui entrent dans les murs; le tout est recouvert, aux jours de fête de tapisseries de velours italien cramoisi, excepté pendant la semaine de la passion, où on les remplace par d'autres de même qualité, mais couleur pourpre; toutes sont garnies d'un large galon d'or avec une longue frange du même métal dans le bas.

Les autels latéraux sont placés dans des niches, derrière les arcs-boutants, avec des portes ornées sur le devant; quelques-uns de ces autels sont riches, mais tous manquent d'élégance. Derrière le maître-autel, il y a une chapelle dédiée à Saint François Xavier, dans laquelle sont les statues de deux archevêques, en marbre blanc, agenouillés devant des prie-Dieu; dans cette chapelle était le caveau sépulcral des archevêques, qui est fermé, et ils sont déposés, comme les autres citoyens, au

Panthéon, où le premier corps enterré fut celui de l'archevêque La Reguerra, qu'on exhuma à cet effet.

Le trône ou maître-autel a la plus magnifique apparence ; il est d'ordre corinthien : les colonnes, les corniches, les moulures, les piédestaux, etc., sont revêtus d'argent pur ; il est aussi surmonté d'une couronne céleste en argent doré. Au centre est le sanctuaire, richement orné et incrusté en argent ; le custodium est en or, d'un travail soigné, et enrichi d'une profusion de diamants et autres pierres précieuses : il a sept pieds de hauteur, depuis son piédestal jusqu'au haut de ses rayons, et son poids est tel, qu'il ne pourrait être élevé en l'air par un homme d'une force ordinaire. Le devant de l'autel est couvert de bas-reliefs en argent travaillés avec beaucoup d'art. De chaque côté est un pupitre très-orné, sur lesquels on lit et on chante les épîtres et les évangiles. De chaque côté du chœur, il y a une balustrade, et le devant est fermé par une belle grille en fer doré, au milieu de laquelle sont deux grandes portes. Les stalles sont en cèdre sculpté, et le fauteuil de représentation est d'un travail fort curieux ; on le considère comme une relique fort précieuse, parce qu'il a servi à saint Toribio de

Mogroviejo, archevêque de Lima, depuis 1578 jusqu'à 1606. On entend dans le chœur une musique très-choisie, dont l'harmonie est parfaitement secondée par deux bonnes orgues; la chaire est d'un style moderne, vernie et dorée avec le plus grand soin.

Dans les grandes fêtes, cette église présente un coup-d'œil très-imposant; le maître-autel est illuminé d'au moins un millier de cierges; les grands candélabres d'argent, du poids de plus de cent livres chacun, les superbes branches, les lampes et la magnifique vaisselle du même métal, rangée en ordre à la gauche de l'autel, produisent un effet des plus frappants. On voit l'archevêque dans ses somptueux vêtements pontificaux, à genoux sous un dais de velours cramoisi, avec un prie-Dieu et un coussin de la même étoffe. Un grand nombre de prêtres assistants, revêtus de leurs robes de cérémonie, remplissent le sanctuaire d'où commence une rangée de sièges, couverts en velours, allant jusqu'au chœur. Au centre de l'église, en face de l'autel, il y avait un fauteuil de parade, couvert en velours cramoisi, avec des coussins et un prie-Dieu, réservé pour le Vice-Roi lorsqu'il y venait en cérémonie; on voyait à ses côtés trois hallebar-

diers et des gardes-du-corps; derrière étaient placés son chapelain, son chambellan, son écuyer, le capitaine de ses gardes et quatre pages de service. S'il est quelque cérémonie qui puisse flatter la vanité d'un mortel, c'était celle de se voir offrir l'encens dans une semblable situation : trois fois pendant la messe, un des acolytes descendait de l'autel avec un encensoir, et s'inclinait devant le Vice-Roi, qui se tenait debout au milieu d'un nuage de fumée : l'acolyte saluait, se retirait, et le Vice-Roi s'agenouillait de nouveau.

Les brocarts d'or et d'argent, les tissus et autres étoffes, les dentelles et broderies pour robes, les vêtements et décorations, sont, en pareil cas, aussi riches qu'il est possible de les avoir. Les vases sacrés, les calices, les patènes, les hostiaires, sont souvent en or, enrichis avec une profusion des pierres précieuses le plus rares ; en sorte que rien n'était plus imposant que l'aspect des grandes fêtes pendant lesquelles le service divin était célébré avec une pompe dont il est à peine possible de se faire une idée.

A l'extrémité du côté de l'est, il y a deux portes correspondantes aux deux portes latérales qui sont sur la façade, et produisent un bel effet; le vais-

seau de l'église est spacieux, et pavé en pierres de taille, et le mur qui entoure ce bâtiment est surmonté d'une palissade ornée.

La salle de corporation, *sala consistorial*, au côté nord-ouest de la *plasa*, ou place, n'offre rien de remarquable : c'est une vaste salle contenant des bancs pour les membres du Cavildo avec un fauteuil et un dais pour le président; quelques plans de la ville sont suspendus aux murs, et il y a aussi un cabinet pour les archives.

CHAPITRE XII.

Description des Églises paroissiales. — Santo Domingo. — Autel du Rosaire, de Sainte-Rosa et autres autels. — Cloîtres. — Sanctuaire de Sainte-Rosa. — Église de San Francisco. — Chapelle *Del Milagro*, De Dolores, De los Terceros. — Panthéon. — Cloîtres. — — San Diego. — San Augustin. — *La Merced.* — Profession d'une Religieuse, ou prise de voile. — Hôpitaux de San Andres, de San Bartolome et autres. — Colléges de Santo Toribio, de San Carlos, Del Principe. — Université. — Inquisition. — J'y fus conduit en 1806. — Je la visitai en 1812, après son abolition. — Châtiments inquisitoriaux. — Hôpitaux des enfants trouvés. — Loterie. — Monnaie. — Panthéon.

Les églises paroissiales de Lima n'ont rien qui les recommande spécialement à l'attention d'un étranger. Celle de San Lazaro a une façade élégante, et, vue du pont, présente une très-belle apparence; l'intérieur est orné avec goût, la voûte est en panneaux, et les nombreux autels sont vernis et dorés

avec le plus grand soin. On assure que cette cure produit un revenu annuel d'environ trente mille dollars, et on l'appelle souvent le petit évêché.

Dans le nombre des églises conventuelles, il n'y a que celles qui appartiennent aux principales maisons religieuses qui soient d'une richesse remarquable; Saint-Dominique, Santo-Domingo, à environ cent verges de la *plasa mayor*, est vraiment magnifique. La tour est la plus élevée de la ville, ayant soixante et une verges de hauteur, construite, en majeure partie, de bajareque; les cloches sont très-belles, surtout la grande, qui fut fondue en 1807. Le toit de l'église est supporté par de légers piliers peints et dorés; le plafond est divisé en panneaux par des moulures dorées, et ceux du centre représentent quelques sujets de l'Ecriture-Sainte peints à fresque. Le grand autel, selon l'usage, est très-élevé; il est d'architecture moderne, d'ordre ionique; les colonnes sont vernies de manière à imiter le marbre, avec des moulures, corniches et chapiteaux dorés; dans le sanctuaire, à droite, est l'autel de Notre-Dame du Rosaire, richement orné, et revêtu de bas-reliefs en argent; il surpasse en beauté, par l'effet qu'il produit, tous ceux de Lima; il est entièrement revêtu d'argent

pur. Les colonnes élégantes, les piédestaux en bas-reliefs, d'un travail achevé, les chapiteaux, les corniches, etc., dont quelques-uns sont dorés à deux couches, produisent le plus bel effet. Au centre de l'autel est la niche de la Madone, qui est d'un travail exquis; l'intérieur contient le tableau transparent d'un temple; le jour y pénètre par une croisée placée derrière l'autel. La statue est magnifiquement habillée; la couronne est un bouquet de diamants et autres pierres précieuses, et la draperie du plus riche brocart orné de dentelles et de broderies. Le rosaire est composé de grosses perles des plus belles de l'Orient. Telle est l'abondance ou plutôt la profusion des draperies, que, pendant toute l'année, elle n'est jamais revêtue deux jours de suite du même habillement. Quinze grands cierges brûlent continuellement dans des candélabres d'argent; dans un demi-cercle, devant l'autel, sont suspendus, par des chaînes d'argent massif, quatorze grandes et pesantes lampes d'argent artistement travaillées, dans lesquelles on brûle sans interruption de l'huile d'olives; on y voit, en outre, suspendues de la même manière, huit cages en argent, dont les hôtes emplumés joignent leur ramage aux sons imposants de l'orgue et aux chants sacrés du

culte divin. Quatre magnifiques lustres sont suspendus vis-à-vis de l'autel, chacun d'eux contenant quinze cierges; au-dessous sont rangés six pesants candélabres en argent de six pieds de haut et six tables, dont chacune supporte un grand candélabre, avec sept cierges chacun, le tout en argent, et quatre urnes du même métal précieux, remplies d'esprit de parfums qui brûlent toujours à l'époque des fêtes, et exhalent une odeur délicieuse: cet ensemble est entouré de pastilles fumantes que tiennent des chérubins en argent. C'est surtout lorsqu'on célèbre la fête de la Vierge, et particulièrement à la fête du Rosaire et de l'Octave, que la pompeuse magnificence de cet autel surpasse toute description: à cette époque, pendant neuf jours, plus de mille cierges répandent leur lumière éclatante, et, pendant le même espace de temps, les chants et la musique du chœur se font entendre sans interruption.

Les revenus annuels de ce couvent s'élèvent à environ quatre-vingt mille dollars, et le nombre des religieux de cet Ordre est de cent quarante. Les prélats provinciaux sont choisis chaque année par le chapitre, et élus parmi les Espagnols et les Créoles alternativement; les débats relatifs aux élec-

tions sont portés si loin, qu'on est obligé quelquefois d'employer la force armée pour empêcher l'effusion du sang.

Le sanctuaire de Sainte-Rose dépend de cet Ordre, cette Sainte ayant été, de son vivant, une *beata* portant l'habit dominicain. Dans la petite chapelle qui lui est consacrée, il y a plusieurs de ses reliques, entre autres un couple de dés avec lesquels, à ce qu'on prétend, lorsque Rose était tout-à-fait épuisée à force de prier et de faire pénitence, Jésus-Christ jouait une partie avec elle.

L'église, les chapelles et le couvent de San Francisco, appartenans à la *casa grande*, à environ deux cents verges de la *plasa mayor*, sont les plus vastes et les plus élégants de Lima. L'église ne possède point les mêmes richesses que celle de Saint-Dominique, mais son aspect est plus solennel; son portique est rempli de statues et autres ornements; les deux cloches sont élevées et ont beaucoup d'élégance; le toit est supporté par deux rangs de piliers en pierre, et revêtu de panneaux d'ordre gothique; quelques-uns des autels sont sculptés avec art et très-bien dorés, et les piliers, les moulures du sanctuaire, etc., sont plaqués d'argent; le service

d'argenterie est riche, et les robes des prêtres sont splendides. Cette église possède, comme la cathédrale, une garniture complète de tapisseries en velours cramoisi, garnie de galons et de franges d'or.

La chapelle appelée *del Milagro*, est décorée avec le meilleur goût : quelques-unes des peintures, exécutées par Don Mathias Maestre, sont excellentes ; le grand autel est incrusté en argent, et la niche de la Madone, faite de la même manière, est d'un travail fini ; on y célèbre la messe toutes les demi-heures, depuis cinq heures du matin jusqu'à midi. On raconte sur cette Madone l'anecdote suivante :

Le 27 novembre 1630, il y eut à Lima une forte secousse de tremblement de terre ; la statue était alors debout sur le portique de l'église, en face de la rue ; mais, au moment de la secousse, elle se tourna, et, se plaçant en face du maître-autel, éleva les mains vers le ciel dans une attitude suppliante, et préserva ainsi la ville de la destruction, si on s'en rapporte à quelques croyants : depuis cette époque on l'appelle *del milagro*, du miracle.

Une autre chapelle, élégamment ornée, est celle de NuestiaSenora de los Dolores ; une autre, dans l'intérieur du couvent, est dédiée à la confrérie de l'ordre des Terceros et aux exercices religieux de

Saint-Ignace de Loyola, avec un cloître où sont de petites cellules pour les *exercitantes*. La chapelle contient cinq beaux tableaux de la Passion de Jésus-Christ, par le Titien; ils appartiennent au comte de Lurigancho, qui les a seulement prêtés à la chapelle; dans l'intérieur, il y a un Panthéon ou mausolée pour l'Ordre et quelques-uns des principaux bienfaiteurs; mais il est à présent fermé, tous les morts devant maintenant être enterrés dans le Panthéon, à l'extérieur des murs de la ville. Le principal cloître est très-beau; la partie inférieure des murailles est revêtue de faïence bleue et blanche, et décorée au-dessus d'un rang de tableaux bien exécutés, dont les sujets sont pris dans la vie de Saint-François. Les piliers sont de pierre; les moulures, les corniches, etc., de stuc : le toit est doublé de panneaux très-bien sculptés, et aux angles sont de petits autels de bois également sculptés. Au milieu de ce cloître, il y a un jardin et un berceau de jasmin en treillage qui le traverse à angles droits: au milieu, on voit une belle fontaine en airain, et au centre de chaque carré formé par l'intersection du berceau, il y en a une petite qui jette l'eau à vingt pieds de haut. Les petits carrés sont garnis de fleurs choisies, et un grand nombre

d'oiseaux suspendus dans des cages parmi les jasmins. Deux grandes portes battantes conduisent de l'église au cloître. Ce couvent a neuf cloîtres, y compris le noviciat; il contient environ trois cents religieux. Le prélat provincial était élu par le Chapitre, qui nommait alternativement un Espagnol et un Créole; cet ordre est du nombre de ceux appelés mendiants; par conséquent il ne possède point de propriétés; il était entretenu au moyen des charités, et avait le privilége exclusif de vendre les draps mortuaires; cela lui donnait un revenu considérable, attendu qu'aucune famille ne voulait pas qu'un de ses membres fût enseveli sans être revêtu de l'habit sacré de Saint-François, qui, en effet, ressemble parfaitement à un drap mortuaire. La bibliothèque de ce couvent est riche en œuvres théologiques.

Sous la dépendance de l'Ordre de Saint-François, sont les reclus de Saint-Diégo; les religieux de ce petit couvent portent un habit gris grossier, et marchent nu-pieds; ils mènent la vie la plus exemplaire, quittant rarement les cloîtres, excepté pour remplir les devoirs de leur profession, et même alors aucun d'eux ne sort seul. Si un jeune religieux est envoyé hors du couvent, un ancien l'accompagne,

et vice versa, pour que le jeune moine puisse constamment profiter des bons préceptes de l'ancien. Dans ce couvent, ainsi que dans tous les autres de l'Ordre de Saint-François, il y a tous les jours une distribution de vivres aux pauvres, à la poterne, et un grand nombre de demi-pauvres dînent avec la communauté au réfectoire. Les jardins de Saint-Diégo sont très-étendus, et contiennent une grande quantité d'arbres à fruits, ainsi que des plantes médicinales. Le silence solennel de ces cloîtres, petits mais tenus avec le plus grand soin, semble inviter ceux qui les visitent à abandonner le monde pour vivre dans une retraite religieuse; car on a souvent dit que ses murs mêmes respiraient la sainteté. Il y a aussi dans ce lieu un autre cloître, composé de petites cellules, et une chapelle pour les exercices de dévotion, où tout individu peut se retirer pendant une semaine pour fuir le tumulte de la ville, et consacrer une portion de sa vie à de pieuses méditations. Le nombre de ceux qui se retirent ainsi pendant le carême, est très-grand; leur principal objet est de se préparer à recevoir la communion, et ils ont ainsi, pour atteindre leur but, tous les secours que peuvent leur fournir le précepte ou l'exemple.

L'église de San Augustin est petite, élégante, ornée de sculptures et de dorures; le couvent est de la seconde classe; mais l'Ordre est riche, et on considère San Ildefonse comme le meilleur collége conventuel de Lima.

L'église de Nuestra Senora de la Merced est vaste, mais n'est pas riche. Cet Ordre, aussi bien que celui de Saint-Augustin, choisit chaque année son prélat provincial; c'est toujours un naturel du pays, un Espagnol ne pouvant point devenir prélat. L'habit même leur est refusé, en sorte qu'on trouve à Lima peu d'Espagnols de ces deux Ordres, et que le petit nombre qu'on y voit appartiennent à d'autres couvents. Le devoir de cet Ordre, auquel on donne la dénomination de militaire, est de recevoir les aumônes pour le rachat des captifs chrétiens.

On trouve dans les églises des couvents de religieuses une grande quantité d'ornements de goût, mais rien de très-riche; quoique le revenu de l'un d'entre eux, celui de la Conception, excède cent mille dollars par an. On dit que les quatre places les plus avantageuses de Lima sont celles de la Mère abbesse de la Conception, du Provincialat de San Domingo, de l'Archevêché et de la Vice-Royauté.

Les sommes énormes que les couvents de religieuses ont reçues à différentes époques excèdent toute croyance; car, indépendamment des présents et autres donations précieuses, toute religieuse qui prend le voile dans une communauté, y porte un douaire de trois mille dollars, et plusieurs femmes qui possédaient de très-fortes sommes, déclaraient, en prononçant leurs vœux, qu'elles faisaient partie de leur douaire, pour prévenir ainsi la possibilité d'un procès, privant, par ce subterfuge, de pauvres parents de l'héritage qu'ils espéraient avoir après leur mort.

Les religieuses, ainsi que les religieux, font une année d'épreuve ou de noviciat avant de faire profession, ou de prendre le voile, ce qui décide de leur sort pour leur vie. Quand une femme veut se faire religieuse, elle se pare ordinairement de ses plus beaux vêtements, et, accompagnée d'un nombre d'amis choisis, qu'elle régale chez elle ou dans la maison d'une de ses connaissances, elle se rend, le soir, à l'église du monastère, et est admise, par une poterne placée au bas du chœur, dans la double grille; elle se retire, mais reparaît bientôt dépouillée de son élégante parure, et vêtue de l'habit religieux de l'Ordre, mais sans sca-

pulaire ni voile, et dit alors adieu à ses amis qui retournent immédiatement chez eux, tandis que les religieuses font entendre des chants en l'honneur de leur nouvelle sœur. A l'expiration de l'année, la novice est questionnée sur la pureté de ses intentions, par la mère abbesse ou la prieure, et si elle exprime le désir de prononcer ses vœux, le rapport en est fait au prélat de l'Ordre, qui est l'évêque, ou à son délégué, ou au prélat provincial de l'Ordre monastique, parce qu'il y a des couvents de religieuses soumis à la juridiction de l'ordinaire, et d'autres qui sont soumis à l'autorité des réguliers de leurs propres Ordres. Le soir avant le jour fixé pour la cérémonie solennelle de la prise du voile, le prélat, accompagné du chapelain du monastère et des parents et amis de la religieuse, se rend au parloir du couvent, et la novice lui est remise par la mère abbesse et la communauté dans leurs habits de cérémonie; elle est ensuite conduite à l'église, et, lorsque le prélat est assis, le chapelain lit à la future religieuse l'institut, les lois et les règlements de l'Ordre, l'interroge sur sa volonté, lui explique l'importance des devoirs de la profession qu'elle est à même d'embrasser, et l'avertit de ne point se laisser intimider par des menaces, ni séduire par

des promesses; mais de déclarer si c'est de son consentement et de sa libre volonté ou non, qu'elle s'est déterminée à devenir une sœur de l'Ordre et l'épouse de Jésus-Christ, selon l'esprit de l'église. Si elle répond affirmativement, elle est reconduite au parloir, où elle passe la soirée avec ses amis; ou, si elle le désire, elle peut se rendre à la maison de ses parents, ou visiter d'autres maisons religieuses. Le lendemain matin, de bonne heure, la novice prononce ses vœux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance et de réclusion monastique, entre les mains de la mère abbesse, en présence de toute la communauté. Plus tard, le prélat et les prêtres officiants se rendent à l'église, et célèbrent la grand' messe; la novice est alors présentée à la grille de la communion, où elle reçoit le sacrement des mains du prélat; elle se retire ensuite, et on lui relit les règlements de l'Ordre, et si elle y adhère de nouveau, elle baise le missel. On étend sur le plancher du chœur un drap mortuaire sur lequel la novice se couche; on la couvre d'un autre; les cloches du couvent sonnent le glas; les religieuses, tenant en main des torches funéraires, avec leurs voiles baissés, chantent des hymnes de mort, après lesquelles les prêtres et le chœur font retentir l'église d'un

requiem solennel. La novice se lève avec le secours des religieuses, et le prélat, allant à la table de communion, prend un petit voile dans ses mains, et chante l'antienne : *Veni sponsa Christi.* La novice s'approche de la table, le voile est mis sur sa tête, et un cierge allumé placé dans sa main ; elle est ensuite couronnée de fleurs, et la Supérieure lui présente chaque religieuse : elle salue alors le prélat, les prêtres et ses amis, et se retire en procession solennelle, toute la communauté chantant le psaume : *Laudate Domini.*

On a beaucoup parlé et écrit sur les religieuses et les couvents, et on a censuré les causes et les résultats des prises de voile, mais, d'après ce que j'ai vu et entendu, je demeure intimement convaincu que ces assertions sont, en général, aussi fausses que peu charitables. Je n'ai jamais connu de religieuse qui se repentît d'avoir prononcé ses vœux, et j'ai parlé, sur ce sujet, à plus de cent d'entre elles. Que ceux qui voudraient blâmer la conduite de leurs semblables veillent eux-mêmes sur la leur : ceux qui veulent corriger les autres doivent donner l'exemple. Si, malgré cela, nous supposons que les cloîtres renferment quelques victimes de la tyrannie, nous devrions, en même temps, nous rappeler com-

bien il y en a qui sont sacrifiés à l'avarice la plus sordide par les mariages qu'on les force de contracter; car les vœux prononcés à l'autel sont également indissolubles, et leurs effets sont souvent encore plus désastreux.

Les vœux des religieux sont les mêmes que ceux des religieuses; mais ils ne sont pas aussi rigoureusement observés; ce qu'on peut sans doute attribuer à ce que la porte du couvent leur est ouverte comme celle du chœur. Néanmoins, on peut considérer l'état de moine comme nuisible à la société, dont ils sont, en général, la lie. Lorsqu'un père ne sait que faire d'un fils dépravé, il l'envoie dans un couvent, où, après avoir fait son année de noviciat, il fait profession. Considérant ensuite son couvent comme un asyle assuré, il devient un fléau pour la société, un fardeau pour son Ordre, et le déshonneur du caractère dont il est revêtu. Jovellanos a dit, avec beaucoup de raison: « Les moines entrent dans le couvent sans se connaître; vivent ensemble sans s'aimer, et se quittent sans se regretter. » J'ai connu parmi eux plusieurs hommes instruits et vertueux, mais j'en ai rarement entendu un dans le nombre assurer qu'il ne regrettait point d'avoir prêté le serment qui le liait au cloître, et qui le rendait membre d'une

société qui lui déplaisait. Néanmoins, il arrive ordinairement, que les individus recommandables qui prennent l'habit religieux se consacrent à l'étude, et deviennent vicaires de paroisse, en prenant le degré de docteur dans l'université; ils évitent ainsi d'être assujettis à la règle commune des simples religieux, et prennent rang dans le chapitre de l'Ordre.

L'hôpital de San Andres est destiné aux blancs; il contient plusieurs salles vastes et bien tenues, avec des lits très-propres placés dans de petites alcoves, sur chaque côté de la salle, et construits de manière à ce qu'en cas de nécessité, on puisse placer un autre rang de lits au-dessus des alcoves : il contient environ six cents lits, dont le nombre peut être doublé au besoin. Les salles sont bien aérées par le haut, ce qui en entretient la salubrité. Lorsqu'un malade y entre, on lui assigne un lit; on lui prend ses habits, qu'on dépose dans une garde-robe générale et on ne les lui rend que par les ordres des médecins ou chirurgiens. Il n'est point permis aux malades d'avoir de l'argent en leur possession, et aucun de ceux qui viennent les visiter ne peut leur rien donner sans le consentement d'un des majordomes ou inspecteurs. L'hôpital possède

un jardin botanique; il a aussi un amphithéâtre, ou salle de dissection. Le collége de San Fernando, construit par le vice-roi Abascal, pour l'étude de la médecine et de la chirurgie, est adjacent à l'hôpital où les étudiants mettent en pratique les connaissances qu'ils n'acquièrent que par théorie dans les colléges. Il y a aussi une pièce pour les drogues médicinales; un des professeurs est chargé de surveiller la confection de tous les remèdes ordonnés par les médecins. Les droguistes, aussi bien que les médecins et chirurgiens, sont soumis à l'examen de l'université, et ne peuvent pratiquer sans une permission émanée du collége des médecins, à la visite annuelle desquels ils sont assujettis pour l'examen de leurs drogues. Aucun médecin ou chirurgien ne peut avoir de drogues chez lui, ou exécuter ses propres ordonnances; les barbiers mêmes qui pratiquent aussi la saignée, doivent être examinés par le corps des chirurgiens.

L'hôpital de San Bartolome est pour les Nègres et autres individus de couleur. S'ils sont libres, ils sont reçus gratis; mais s'ils sont esclaves, les maîtres paient pour eux un demi-dollar par jour, pendant tout le temps qu'ils restent dans l'hôpital. *Sainte-Ana* est destinée aux Indiens, et fut fondée par

une dame indienne appelée Catalina Huanca. Cette dame était très-riche; outre cet établissement pieux, elle légua de fortes sommes d'argent pour être employées à d'autres œuvres de charité; mais le legs le plus extraordinaire qu'elle fit, fut celui d'un capital considérable pour former et payer les gardes-du-corps du Vice-Roi, tant hallebardiers que cavaliers, au nombre de cent hommes. L'hôpital *del Espiritu Santo* est destiné aux marins, à qui on fait une retenue sur leur traitement, appelée argent de l'hôpital, et tous les matelots qui entrent dans le port de Callao y sont assujettis. L'hôpital de San Pedro fait partie du couvent du même nom, appartenant autrefois aux Jésuites, et maintenant occupé par la congrégation de San Felipe Neri. Cet hôpital est consacré aux pauvres ecclésiastiques. San Pedro d'Alcantara et la Caridad sont tous les deux pour les femmes, et San Lazaro pour les lépreux; on prend, dans les hôpitaux, un soin particulier de la nourriture, de la propreté, de la ventilation, de l'administration des remèdes, des opérations chirurgicales, et, en général, de tout ce qui peut concourir à adoucir le sort des malades.

Outre ces hôpitaux, il y a les maisons de santé de Belen et de San Juan de Dios, sous la surveillance des

religieux des deux Ordres; on y prend plus de soin des malades que dans les hôpitaux. Tout individu y est reçu en payant un demi-dollar par jour, ou d'après la recommandation d'un des bienfaiteurs. J'ai été deux fois, comme malade, dans la maison de San Juan de Dios, et j'y ai reçu tous les soins et secours que j'avais le droit d'en attendre.

Le collége de Santo Toribio est un séminaire où on élève surtout les jeunes gens destinés à la carrière ecclésiastique; quatre étudiants assistent, chaque matin, à la messe de la cathédrale pour être initiés à toutes les cérémonies de leur future profession. Ce collége porte le nom de son fondateur; il est entretenu du produit des biens qu'il a laissés, d'un subside annuel payé par chaque curé du ressort de l'Archevêché, et d'une certaine somme levée sur chaque étudiants.

Le collége de San Carlos est appelé le collége royal; il fut fondé par les Jésuites sous le nom de San Martin; mais, après l'extinction de cet Ordre, il prit celui de San Carlos. Les principales études de ce collége ont pour objet les arts et les lois; mais on y enseigne aussi la théologie : il est vaste, et contient une chapelle, un réfectoire, un jardin, des bains et une bonne bibliothèque où on trouve

plusieurs ouvrages prohibés en langue française et autres. San Carlos est défrayé par un traitement annuel de la Trésorerie et par la rétribution que les étudiants paient pour leur éducation. Les écoliers avancés donnent des leçons à ceux des classes inférieures, et reçoivent des émoluments pour prix de ce travail.

Le collége *del Principe* est assigné aux jeunes caciques indiens qui se destinent à l'église; et celui de San Fernando est affecté aux étudiants en médecine.

Tous les colléges séculiers ont un recteur et un vice-recteur, qui sont des ecclésiastiques séculiers; quelques-uns des sous-maîtres sont aussi ecclésiastiques; mais plus communément ce sont les écoliers les plus instruits. Il existe dans les lois synodales une clause en faveur des élèves de Santo Toribio et de San Carlos, qui assure un certain nombre de bénéfices à ceux d'entre eux qui entrent dans les ordres sacrés. Il y a dans l'ancien palais du Vice-Roi une académie nautique où plusieurs jeunes gens étudient l'astronomie et la navigation, et cet établissement est muni d'un très-bon fonds d'instruments et de cartes de géographie; plusieurs de ces cartes sont originales, et provien-

nent de relevés et de travaux faits à différentes époques, et qui n'ont pas été publiés.

L'université est sur la place de l'Inquisition; c'est un beau bâtiment qui contient plusieurs vastes salles, outre la salle de controverse publique, garnie de pupîtres, de bancs, de tribunes, de galeries, etc.; il a une chapelle bien décorée, un petit cloître et une vaste bibliothèque. Le recteur jouit d'un bon traitement; il a en outre, un casuel très-lucratif.

Les professeurs en élisent un tous les trois ans; il est pris alternativement parmi les prêtres séculiers et les laïques. Les chaires de professeur sont des sinécures; car ils ne donnent jamais de leçons, et se bornent à assister aux controverses publiques, ou lorsque les degrés sont conférés. Ceux de bachelier et de maître sont accordés par le recteur, en payant les droits qui lui sont alloués. Celui de docteur, en quelque faculté que ce soit, exige un examen public et la pluralité des votes des examinateurs et professeurs de la faculté dont on sollicite les degrés. Avant l'examen, le recteur tient une table des points de controverse, le candidat en prend un au hasard, et il est obligé de le défendre le lendemain à la même heure. La discussion est ouverte par le candidat; il commence par une harangue en

latin qui dure une heure, après laquelle le recteur donne le point à discuter, en forme de scolastique, par le candidat et les examinateurs; cela dure encore une heure, après laquelle le recteur et les professeurs se retirent et votent le degré. Le jour suivant, le candidat présente une thèse au recteur qui la lit et invite les étudiants qui sont présents à disputer avec lui sur cette thèse. Le candidat ouvre généralement cet acte par un élégant discours en latin, après lequel il soutient ses arguments contre les antagonistes qui peuvent se présenter. Si le degré est voté en sa faveur, il s'avance vers le recteur, qui place sur sa tête le bonnet, qui est orné de franges de soie épaisses partant du centre, de la couleur distinctive de la Faculté à laquelle il est attaché; elle est bleue et blanche pour la théologie, rouge pour le droit canon, verte pour la jurisprudence ou les lois, et jaune pour la médecine. Le jeune docteur prend place sur le banc de son grade, où il est complimenté par le plus ancien professeur de la Faculté, et ensuite toute la compagnie assiste à une splendide collation préparée par les soins du nouvel initié.

Cette université, maintenant connue sous le nom de San Marcos, fut fondé en 1549, par une

bulle du pape Pie V, avec les mêmes priviléges dont jouit celle de Salamanque, en Espagne; elle fut, jusqu'en 1576, dans les mains des religieux dominicains; mais ensuite, par un édit de Philippe III, elle a été placée sous le patronage royal, et construite où on la voit actuellement. Elle a produit plusieurs savants très-distingués; les portraits de plusieurs d'entre eux ornent les murs de la salle principale. Les membres de la Faculté dont en ce moment on apprécie le plus les talents, sont: pour la théologie, Rodrigues, recteur de San Carlos; pour la jurisprudence, Vivar, recteur du collége des avocats; Unanue, président du collége des médecins, *protomedico*, et directeur de San Fernando; Valdès, président de la société de chirurgie (c'est un homme de couleur, le premier qui ait pris le degré de docteur dans l'université); Paradès, professeur des mathématiques, et un grand nombre d'autres, fameux dans la chaire, le barreau ou les hôpitaux.

Sur la même place sont le Saint Tribunal, dont elle porte le nom, et l'hôpital de la Charité; on l'appelle souvent la place des trois vertus cardinales: la Foi ou l'inquisition, l'Espérance ou l'université, et la Charité ou l'hôpital.

Je vais maintenant décrire l'Inquisition telle qu'elle était, ou plutôt telle que je la vis lorsque je fus cité devant cet affreux Tribunal.

M'étant un jour engagé dans une dispute avec le Père Bustamante, religieux dominicain, relativement à la statue de la Madone du rosaire, il interrompit brusquement la conversation en m'assurant que je ne tarderais pas à avoir de ses nouvelles. Le même soir j'allai à une salle de billard où jouait le comte de Montes de Oro; j'observai qu'il me regardait et qu'il parlait ensuite à quelques amis au côté opposé de la table; je me rappelai immédiatement la menace du Père Bustamante; je savais aussi que le Comte était *alguazil mayor* de l'Inquisition. Je passai devant lui en inclinant la tête, il me suivit aussitôt dans la rue. Je lui dis alors que je supposais qu'il avait quelque message pour moi. Il me demanda mon nom, et me dit ensuite qu'il était en effet chargé d'une mission à mon égard. Je lui répondis que j'en étais prévenu et que je m'y attendais. Réfléchissant un instant, il me dit: « C'est un sujet d'une nature trop sérieuse pour pouvoir en parler dans la rue, » et il vint avec moi dans mon appartement. Après quelque hésitation, sa Seigneurie m'informa que je devais me préparer à

l'accompagner le lendemain matin au Saint Tribunal de la Foi; je lui répondis que j'étais à ses ordres, et je voulus alors lui faire connaître toute l'affaire; mais, portant les mains à ses oreilles, il s'écria: « Non, pour l'amour de Dieu, ne prononcez pas un seul mot! je ne suis point un inquisiteur; il ne me convient point de connaître les secrets de la Sainte Maison; » ajoutant l'ancien adage: « *del Rey y la Inquisicion*, — *chiton*, du Roi et de l'Inquisition, — chut. Je dois seulement me borner à espérer et à prier le ciel que vous soyez aussi bon chrétien que moi. » Il me conseilla, de la manière la plus solennelle, de ne point sortir de ma chambre, de ne voir personne et de ne parler à qui que ce fût; de me mettre en prière et de ne laisser connaître à âme qui vive qu'il m'eût prévenu de l'assignation. «Parce que, dit-il, cela est entièrement contraire aux lois de la Sainte Maison. » Je fis cesser ses craintes sur ce point, l'assurant que je retournais au café avec lui et que je l'attendrais le lendemain matin à neuf heures chez moi. A l'heure fixée un sous-alguasil entra dans ma chambre, et me dit que l'*alguazil-mayor* m'attendait au coin de la rue voisine. Au moment où je l'abordai, il me dit de ne point lui parler, mais de l'accompagner à l'Inqui-

sition; je le fis et je vis alors son messager et un autre individu qui nous suivaient de loin; je parus ne pas m'en apercevoir jusqu'au moment où j'entrai sous le portique. Après que le Comte et les deux hommes de sa suite l'eurent dépassé, il me demanda si j'étais préparé, je lui répondis affirmativement; il frappa ensuite à la porte intérieure qui fut ouverte par le portier. Il ne fut pas prononcé un seul mot; nous nous assîmes sur un banc pendant quelques minutes, jusqu'à ce qu'un domestique apportât les ordres que je devais attendre. Alors le vieux Comte se retira, en me regardant comme s'il croyait me dire un long adieu, mais ne prononça pas un seul mot. Peu de minutes après, un bedeau me fit signe de le suivre; je passai la première et la seconde porte, et arrivai au Tribunal; il était petit mais élevé; une faible lumière perçait à travers des croisées grillées placées près du toit. Au moment où j'entrai, cinq religieux franciscains sortaient de la salle par la même porte; leurs capuchons leur couvraient la figure; leurs bras étaient croisés, leurs mains cachées dans leurs manches et leurs cordons autour de leurs cous. D'après leur démarche ils paraissaient jeunes et marchaient solennellement après leur conducteur, religieux grave

et vieux qui avait aussi son capuchon sur la figure, mais son cordon, autour de sa ceinture, pour indiquer qu'il ne faisait point pénitence. J'éprouvai une certaine émotion, et les regardai avec un sentiment de pitié, mais sans pouvoir m'empêcher de sourire à l'idée qui se présenta tout-à-coup à mon esprit, qu'une semblable procession à minuit aurait en Angleterre mis en rumeur toute la population d'une ville, et donné l'alarme à toute la milice. Je dirigeai ensuite mes regards vers le barbare Tribunal, placé sur une partie élevée de la salle, sous un dais de velours vert bordé d'un velours bleu pâle; un crucifix de grandeur naturelle était placé devant moi; sur une grande table, couverte de la même étoffe que le dais, on voyait des cierges verts allumés, une écritoire, quelques livres et des papiers. Jovellanos, pour tracer le tableau de l'Inquisition, a dit qu'elle était composée d'un *Santo Cristo, dos candileros, y tres majderos*, d'un crucifix, de deux flambeaux et de trois mâchoires. Il y avait un secrétaire à chaque extrémité de la salle; l'un d'eux m'ordonna d'approcher, ce que je fis en montant trois marches qui me conduisirent au niveau de la trinité des animaux ci-dessus mentionnés; un petit tabouret en bois me fut avancé; ils me firent signe de m'asseoir: je répondis à ce signe, et je m'assis.

Le fiscal me demanda alors, d'un ton solennel, si je connaissais le sujet pour lequel j'avais été mandé devant le saint Tribunal : je répondis que oui, et j'allais continuer, lorsqu'il siffla pour me faire taire. Il m'informa que je devais jurer de dire la vérité dans tout ce que je répondrais. Je lui dis que je ne voulais point jurer, parce qu'étant étranger, il n'était pas assuré que je fusse catholique; qu'il était, par conséquent, inutile que je fisse ce serment qui peut-être ne m'obligerait pas à dire la vérité. Le fiscal et le principal inquisiteur échangèrent quelques signes mystérieux, et il me fut de nouveau demandé si je voulais dire la vérité. Je répondis que oui. Enfin on en vint au fait, et on me demanda si je connaissais le révérend Père Bustamante. Je répondis : « Je connais le *moine* Bustamante, je l'ai souvent vu dans un café; mais je dois supposer que le révérend Père dont vous voulez parler, est quelque grave personnage qui ne voudrait point entrer dans de pareils lieux. » — Avez-vous eu quelque contestation avec le Père Bustamante sur des matières de religion ? — Non, mais j'en ai eu sur des matières de superstition. — On ne doit point parler de pareilles choses dans un café, dit un inquisiteur. —Oui, répondis-je, et c'est l'observation que j'ai faite au Père Busta-

mante.—Mais vous auriez dû garder le silence, répliqua-t-il.—Oui, dis-je, et être bafoué par un *moine.* » Après quelques questions et réponses de cette espèce, qui durèrent pendant plus d'une heure, l'Inquisiteur en chef sonna une petite cloche, le bedeau entra aussitôt, et je reçus l'ordre de me retirer. Peu de temps après, je fus rappelé pour recevoir l'invitation de me rendre, le lendemain matin à huit heures, chez le fiscal : je le fis, et je déjeunai avec lui. Il me conseilla d'éviter à l'avenir toute dispute religieuse, surtout avec des personnes que je ne connaissais point, ajoutant : « J'ai désiré cette entrevue avec vous, parce que je ne pouvais point vous parler ainsi pendant que je siégeais au Tribunal comme votre juge : vous devez vous rappeler qu'ici vous êtes soumis au Tribunal de la Foi, aussi bien que tous ceux qui vivent sous la domination de S. M. Catholique ; il faut régler votre conduite là-dessus. » En parlant ainsi, il se retira, et me laissa seul chercher comme je pourrais l'issue de sa maison, ce que je fis aussitôt. Le soir, j'allai dans un café, où je vis mon ami Bustamante ; il rougit, mais, redoublant de politesse, il me fit signe de m'asseoir à la table où il était. Je levai les épaules, et m'inclinai avec un rire moqueur ; il me comprit

et s'en alla : bientôt après je rencontrai le vieux comte de Montes de Oro, qui me regarda, hésita, et, un moment après, passa près de moi, en me serrant la main, mais sans prononcer une parole.

Lorsque, plus tard, je me rappelai cet incident, je crus être fondé à attribuer la douceur avec laquelle j'avais été traité dans cette occasion, à l'opinion où était ce Tribunal, qu'il ne tarderait pas à être aboli.

En effet, l'acte des Cortès d'Espagne qui renversa l'Inquisition fut bientôt après publié à Lima. La Senora Dona Grégoria Gainsa, femme du colonel Gainsa, m'apprit qu'elle et quelques-uns de ses amis, avaient obtenu du vice-roi Abascal la permission de visiter l'ex-Tribunal, et m'invita à les accompagner le jour suivant, après le dîner. Je me rendis à l'invitation, et nous allâmes visiter le monstre, ainsi qu'ils osaient alors l'appeler ; les portes de la salle étaient ouvertes, nous y vîmes entrer plusieurs personnes qui n'étaient point invitées ; et, ne voyant rien qui s'opposât à nos projets, les premières victimes de notre furie furent la table et les chaises, qui ne tardèrent pas à être mises en pièces ; ensuite quelques personnes saisirent les rideaux de velours du dais, et les tirèrent à eux avec tant de

force, que le dais et le crucifix tombèrent avec un horrible fracas. Le crucifix fut retiré des ruines du fauteuil inquisitorial, et on découvrit alors que la tête était à ressort; on s'aperçut qu'il avait été caché une échelle derrière le dais, et ce fut ainsi que tout le mystère de cette effigie miraculeuse devint expliquée et explicable. Un homme placé sur l'échelle se trouvait caché par les rideaux du dais; et, en introduisant sa main à travers un trou, il faisait mouvoir la tête de manière à lui faire faire un signe d'approbation ou d'improbation. Dans combien de circonstances cette imposture a-t-elle forcé un innocent à se confesser coupable des crimes dont il n'avait jamais conçu la pensée, accablé de craintes, et croyant être condamné par un miracle! le mensonge prenait la place de la vérité, et l'innocence, si elle était timide, avouait un péché qu'elle n'avait point commis. Chacun de nous fut alors exaspéré de rage, et nous criâmes simultanément : « il y a peut-être encore des victimes dans les cellules. Cherchons, cherchons! » s'écria-t-on de nouveau; et la porte conduisant dans l'intérieur, fut promptement enfoncée. La première que nous trouvâmes était appelée *del secreto* : le mot *secret* stimula la curiosité, et la porte fut de suite brisée; elle con-

duisait aux archives : là étaient amoncelés sur des tablettes les papiers contenant les délits de ceux qui avaient été accusés ou jugés, et j'y lus le nom de plus d'un ami qui s'imaginait bien peu que sa conduite eût été scrutée par le Saint Tribunal, ou que son nom eût été enregistré dans un lieu si redoutable. Quelques-uns de ceux qui étaient présents découvrirent leurs propres noms sur des rayons, et mirent les papiers dans leurs poches. Je pris de même quinze dossiers, que j'emportai chez moi; mais ils ne contenaient rien d'important : quatre jugements pour blasphême portaient une sentence qui condamnait à trois mois de prison dans un couvent; d'autres dossiers contenaient des accusations portées contre des pénitents par leurs propres confesseurs; j'en connaissais deux, et quoiqu'il pût y avoir quelque danger à leur découvrir cette circonstance, je leur dis ce que j'avais vu.

Il y avait dans la chambre un grand nombre d'ouvrages prohibés, dont plusieurs de nous s'emparèrent. En quittant cet appartement, nous nous ouvrîmes passage dans un autre qui, à notre grand étonnement et bien plus encore à notre indignation, était la salle des tortures! Au centre était une forte table d'environ huit pieds de long sur sept de

large ; à une de ses extrémités, était un collier de fer qui s'ouvrait horizontalement dans le milieu pour recevoir le cou de la victime; de chaque côté du collier, il y avait aussi de fortes courroies avec des boucles pour attacher les bras près du corps, et sur les côtés de la table, il y en avait d'autres pour serrer les poignets, qui tenaient à des cordes placées sous la table où elles étaient attachées à une roue horizontale; à l'autre extrémité de la table on voyait deux courroies semblables pour les chevilles du pied, avec des cordes également fixées à la roue. Il résultait évidemment de ces dispositions, qu'une créature humaine pouvait être étendue sur la table et, par le mouvement de la roue, se trouver violemment attirée à la fois dans deux directions opposées, de manière à éprouver une dislocation dans toutes les jointures. Lorsque nous eûmes découvert à quel usage était destinée cette machine vraiment diabolique, chacun de nous frémit et regarda involontairement la porte, comme s'il craignait qu'elle ne se fermât sur lui, et les plus violentes imprécations retentirent dans toute la salle. Nous examinâmes ensuite un pilori vertical, placé contre le mur; il avait un grand trou et deux plus petits; nous l'ouvrî-

mes, et, en soulevant une de ses deux moitiés, nous aperçûmes alors des ouvertures dans le mur, et découvrîmes bientôt la destination de la machine. Un accusé ayant le cou et les poignets fortement assujettis dans les trous du pilori, et la tête et les mains cachées dans le mur, pouvait être flagellé par les frères lais de Saint-Dominique, sans en être connus, et toute découverte accidentelle se trouvait ainsi prévenue. Des disciplines de différentes espèces étaient suspendues au mur; quelques-unes de cordes nouées, dont le plus grand nombre étaient durcies par le sang; d'autres étaient des chaînes de fil de fer avec des pointes et des molettes comme celles des éperons, qui étaient également souillées de sang. Nous trouvâmes aussi des instruments de torture faits de fil de fer tressé, dont les pointes avançaient en dedans d'un huitième de pouce; l'extérieur était couvert de cuir et garni de cordes pour qu'on pût les attacher : quelques-uns de ces appareils étaient d'une grandeur suffisante pour ceindre le corps, d'autres pour les cuisses, les jambes et les bras. Les murs étaient également ornés de chemises de crin qui ne pouvaient pas être considérées comme un habit très-commode après une violente flagellation; on y voyait aussi des ossements

humains, avec des cordons attachés à chaque bout, pour bâillonner ceux qui se servaient de leur langue, et des pinces faites de canne, pour le même objet; ces pinces consistaient en deux morceaux de canne attachés aux extrémités; en les ouvrant par le milieu, lorsqu'elles étaient placées dans la bouche, et les attachant derrière la tête de la même manière que les os, elles comprimaient fortement la langue. Il y avait dans un tiroir un grand nombre de vis pour les doigts; c'étaient de petites pièces de fer demi-circulaires en forme de croissant, ayant une vis à une extrémité, en sorte qu'elles pouvaient être fixées sur les doigts et vissées à volonté, même jusqu'à écraser les ongles et briser les os. En voyant ces instruments de torture, qui pourrait excuser les monstres qui s'en servaient pour consolider la foi que J. C. leur avait appris, par son exemple, à ne propager que par l'indulgence et la bonté! Nous eûmes bientôt démoli le banc de torture et le pilori; car telle était la fureur de plus de cent personnes parvenues à s'introduire dans ce lieu, que, quand même les instruments eussent été de fer, ils n'auraient pu résister à la violence et à l'opiniâtreté des assaillants. Dans un coin il y avait un cheval de bois peint en blanc; on le considéra comme un

autre instrument de torture, et il fut mis sur-le-champ en pièces; mais j'appris ensuite qu'une victime de l'Inquisition qui avait été brûlée à un poteau, ayant été subséquemment déclarée innocente des accusations portées contre elle, en expiation de sa mort, son innocence avait été publiquement reconnue, et son effigie, vêtue en blanc et montée sur ce cheval, avait été promenée en pompe dans les rues de Lima. Nous avançâmes ensuite vers les cellules que nous trouvâmes ouvertes et vides: elles étaient petites, sans être trop désagréables comme prisons; quelques-unes avaient une petite cour adjacente; d'autres, plus solitaires, n'en avaient point.

La dernière personne connue pour y avoir été détenue, était un Andalousien, officier de marine, qui fut exilé, en 1812, à Boca Chica.

Après avoir examiné et parcouru, avec le plus grand soin, tous les coins de cette redoutable et mystérieuse prison, nous nous retirâmes le soir, emportant avec nous les livres, papiers, disciplines, instruments de torture, dont nous distribuâmes plusieurs, à la porte même de l'Inquisition, à ceux qui n'avaient pu y pénétrer comme nous. Le lendemain matin, l'Archevêque se rendit à la ca-

thédrale, et déclara excommuniées ou *participantes*, toutes les personnes qui avaient pris, et qui retiendraient toute chose trouvée qui aurait appartenu au Tribunal de l'Inquisition. En conséquence de cette déclaration, plusieurs rendirent ce qu'ils avaient pris; mais, jugeant différemment, je conservai ce que j'avais, et osai braver *flamines infernorum*, dont sa Grandeur menaçait les détenteurs et détentrices.

On assure qu'à l'époque ou Castel-Forte était vice-roi de Lima, il fut cité par l'Inquisition à comparaître devant elle, et qu'il se rendit à la citation. S'étant fait escorter jusqu'à la porte d'une compagnie de ses gardes, avec deux pièces d'artillerie, il entra dans la salle d'audience, et, mettant sa montre sur la table, il dit aux Inquisiteurs que s'ils n'avaient pas levé la séance dans une heure, la maison serait abattue jusqu'au niveau de leurs oreilles, parce que tels étaient les ordres qu'il avait laissés à l'officier qui commandait à la porte. Cette déclaration suffit pour produire l'entier effet qu'il en attendait : les Inquisiteurs se levèrent aussitôt, et le reconduisirent jusqu'à l'entrée, trop heureux de voir partir Son Excellence avec sa redoutable escorte.

Pendant ma résidence à Lima, je vis deux hommes publiquement dégradés par l'Inquisition, l'un avait dit la messe sans avoir reçu l'ordre de la prêtrise, et l'autre était devin et sorcier. Ils furent placés, le matin de très-bonne heure, dans la chapelle du Tribunal, chacun revêtu d'un *san-benito*, courte tunique flottante, couverte de figures ridicules; de serpents, de chauves-souris, de crapauds, de flammes, etc. Le faux prêtre avait une mitre de plumes sur la tête, et l'autre une couronne également garnie de plumes; ils étaient debout au centre de la chapelle, ayant, chacun, à la main un flambeau de cire verte. A neuf heures, un des secrétaires monta en chaire, et lut la cause pour laquelle ils étaient punis. Le pauvre faux-prêtre parut très-repentant; mais, lorsque vint le tour du sorcier, et qu'on voulut lui reprocher quelques-uns de ses tours, il fit un grand éclat de rire, auquel se joignirent la majeure partie des assistants. Deux mules avaient été conduites à la porte; on attacha les deux coupables sur leurs dos, la tête tournée du côté de la queue. La procession commença alors sa marche; qui était ouverte par plusieurs alguazils, ayant à leur tête le comte de Montes de Oro; ensuite les mules conduites par le bourreau ordinaire;

les Inquisiteurs dans leurs voitures de cérémonie, fermaient la marche. Deux religieux de l'Ordre de Saint-Dominique portaient, de chaque coté de la voiture, de grandes branches de palmier; le cortége marcha dans cet ordre jusqu'à l'église de Saint-Dominique, et fut reçu à la porte par le prélat provincial, et par la communauté. Les coupables furent placés au centre de l'Eglise, et les mêmes déclarations furent lues en chaire; ensuite ces hommes furent condamnés à servir dans un hôpital autant de temps qu'il plairait aux Inquisiteurs.

Ceux qui vont visiter Lima apprendront peut-être avec intérêt que le poteau auquel étaient attachées les malheureuses victimes de la tyrannie inquisitoriale, condamnées au feu, était dressé près de la place où se donnent les combats des taureaux, et qu'au bas du pont, à la porte de l'Eglise *de los desamparados*, ou des abandonnés, elles étaient remises aux mains des ministres ordinaires de la justice, pour être exécutées.

Tout le monde sait qu'il y a eu beaucoup d'exagération dans tout ce qui a été dit sur l'Inquisition, et qu'elle a eu plutôt pour résultat de faire naître des doutes, que de démontrer la vérité de tout ce qu'on a rapporté de la barbarie de ce Tribunal,

Quant à moi, je n'ai rendu compte des faits précédents que pour donner au lecteur une idée exacte de ce qu'il devait en croire, et il y en a assurément assez pour faire frémir d'horreur tout cœur sensible.

La casa de los huerfanos, hôpital des Enfants-trouvés, est un établissement honorable pour son fondateur, qui était un apothicaire. Tous les enfants des blancs y sont reçus; il suffit de frapper à une petite croisée tournante, et d'y placer l'enfant au moment où elle tourne. Les enfants mâles y sont nourris et élevés jusqu'à l'âge de quatorze ans, époque à laquelle on leur apprend quelque métier; et, d'après les règles du collége de médecine, deux d'entre eux y sont reçus tous les deux ans. Les filles ont, chacune, une dot de mille dollars à l'époque de leur mariage; et si elles deviennent religieuses, il y a une autre institution charitable, fondée par le même individu, où elles peuvent se retirer. Charles IV déclara tous les Enfants-trouvés nobles, pour qu'ils pussent prétendre à tous les états. Avant l'établissement de cet hôpital, plusieurs enfants étaient exposés aux portes des riches habitants qui en prenaient toujours soin; cela se pratique encore dans les petites villes; mais ils sont plus souvent délaissés près des portes des Indiens ou des esclaves, qui les

traitent avec une tendresse égale à celle qu'ils peuvent avoir pour leurs propres enfants.

La loterie hebdomadaire de Lima est un excellent établissement; les billets coûtent un réal, qui équivaut à un huitième de dollar; les lots sont ainsi distribués : un de mille dollars, deux de cinq cents, et le reste divisé en plus petites sommes; il n'y a pas un seul individu, quelque pauvre qu'il soit, qui ne puisse acheter un ou deux billets par semaine; et plusieurs esclaves ont obtenu leur liberté par le moyen de cette loterie. Je passais un jour près de la fontaine dépendante du couvent de San Juan de Dios, lorsque deux Nègres se disputaient à qui le premier puiserait de l'eau; un vieux religieux parvint à les calmer; en ce moment passe un vendeur de billets de loterie; les deux Nègres se réunirent pour en acheter un, qui sortit une heure après, et leur fit gagner le premier lot de mille dollars; l'après-midi ces Nègres rachetèrent leur liberté, et firent un présent au religieux, auteur de leur bonne fortune.

D'après les lois espagnoles, un maître est obligé de signer l'acte d'affranchissement de son esclave, si celui-ci peut racheter sa liberté à un prix raisonnable; et si le maître refuse, l'esclave peut déposer

la somme au Trésor public, et le reçu qui lui en est donné, est pour lui un sûr garant de sa liberté.

La Monnaie fut établie à Lima en 1565; en 1570, elle fut transportée au Potose, mais ensuite rétablie à Lima en 1603. C'est un vaste bâtiment contenant toutes les dépendances nécessaires; les mules en faisaient anciennement le travail mécanique; quatre-vingts y étaient journellement employées, jusqu'en 1817, époque où Don Pedro Abadia devint entrepreneur de la Monnaie. Alors M. Trevethick appliqua à l'établissement une machine hydraulique, qui produisit une grande économie dans cette opération. Tous les travaux qui y sont relatifs se font dans différentes salles par des noirs, esclaves pour le plus grand nombre; mais les différentes fonctions de surintendance sont remplies par des blancs; le tout est sous la direction d'un Intendant et de plusieurs officiers subalternes. Le droit de battre la monnaie est adjugé à l'enchère à celui qui en donne le prix le plus élevé, on lui donne tant pour cent sur l'or et l'argent qu'il fait frapper, et qui s'éleva en 1805 :

En or, à la valeur de	501,287	dollars.
En argent,	8,047,623	dollars.

Lima doit au vice-roi Abascal, marquis de la Concordia, l'établissement d'un local affecté à la sépulture de tous ceux qui meurent dans la ville et les faubourgs : on l'appelle Panthéon. Situé hors des murs de la ville, il est assez vaste pour contenir les cadavres de tous ceux qui pourraient décéder en six années, sans qu'il soit nécessaire de déplacer les anciens. Lorsque cela devient nécessaire, on enlève les ossements des niches, et on les place dans l'ossuaire ou charnier; plusieurs des riches familles ont acheté des lots de terrein, pour les caveaux ou sépultures de leurs membres, et y ont fait inscrire leur nom. Le bâtiment est un enclos carré, divisé en plusieurs sections; dans les murs sont les niches destinées à recevoir, chacune, un corps, et il y en a plusieurs rangs les uns sur les autres; quelques parties ont jusqu'à huit étages de hauteur : le long des murs il y a des allées plantées d'aromates et d'arbustes toujours verts. Au centre est une petite chapelle, ou plutôt un autel, couverte d'un toit; sa forme est octogone, en sorte que huit prêtres peuvent y célébrer la messe à la fois. Le cadavre est placé dans la niche, les pieds en avant; si c'est dans un cercueil, ce qui arrive rarement, excepté dans la classe opulente, on le découvre, et

on y jette de la chaux vive qui consume le corps. Il y a plusieurs sortes de corbillards pour transporter les morts; ils appartiennent au Panthéon; mais, passé l'heure de midi, il ne leur est plus permis, le reste de la journée, de traverser les rues de la ville.

Avant l'établissement de ce cimetière, tous les morts étaient ensevelis dans les églises, ou plutôt dans des caveaux, dont plusieurs avaient des trappés en bois ouvrant dans l'église; et, malgré l'emploi d'une grande quantité de chaux, aussitôt que ces caveaux étaient ouverts, même momentanément, il s'en exhalait une odeur insupportable. Lorsque le premier religieux dut être porté au Panthéon, tout le couvent s'y opposa fortement; mais le Vice-Roi envoya un détachement de soldats, et exigea que le cadavre fût enterré dans le cimetière général.

CHAPITRE XIII.

Population de Lima. — Remarques. — Diverses classes d'habitants. — Qualifications des Créoles. — Population et division. — Espagnols. — Créoles blancs. — Costumes. — Indiens. — Nègres africains. — Leurs *cofradias*, et personnages royaux. — La reine Rosa. — — Nègres créoles. — Métis. — Mulâtres. — Zambos. — Chinos. — *Quarterones* et *Quinterones*. — Théâtre. — Combats des taureaux. — Combat royal de coqs. — Alamédas. — Maisons de bain. — — Galéries, *amancaes*. — Cloches d'élévation. — Procession *de corpus christi*, Santa Rosa, San Francisco et Santo Domingo. — Publication des Bulles. — Cérémonies usitées à l'arrivée d'un Vice-Roi.

Il y a peu de villes au monde dont les habitants offrent une plus grande variété de traits et de couleurs, que Lima; ou, peut-être, un plus grand contraste de facultés intellectuelles, si on peut compter sur les règles établies par les physionomistes; mais, les arbitres en physionomie étant des blancs, il se peut qu'il y ait un grand fonds d'é-

goïsme attaché à leur opinion : non-seulement ils ont érigé eux-mêmes leur tribunal, et établi leur Code de lois; mais encore ils ont présidé, jugé et prononcé en faveur d'eux-mêmes. En donnant une direction particulière à la ligne du visage qui indique le talent ou le génie, l'Européen blanc a pu se placer en tête, et dégrader le noir ou le Nègre d'Afrique, en le plaçant le dernier sur la liste. Il est probable que les succès que les Européens ont toujours obtenus dans leurs guerres et leurs conquêtes, ainsi que leurs progrès dans les sciences et les arts, ont donné une grande autorité à cette classification. En tirant une ligne horizontale qui touche la base du crâne, et en la coupant par une autre tirée du front et venant toucher l'extrémité de la lèvre supérieure, les statuaires ont trouvé l'angle supposé de la perfection humaine : les Grecs fixaient cet angle à 100°; les Romains à 95°; et, d'après cette règle, le visage de l'Européen varie entre 80 et 90°; l'Asiatique, entre 75 et 80°; l'Américain, ayant le front plus aplati, entre 70 et 75°; et enfin le Nègre, entre 60 et 70°. Par cette manière de juger, nous trouvons les Européens à la tête, et le Nègre demi-brute à l'extrémité opposée; mais les partisans de ce calcul seront bien dé-

sappointés, si on peut donner quelque confiance à ce qui a été assuré relativement aux Egyptiens, fondateurs et promoteurs des arts et des sciences. Des colonies venant d'Egypte et de l'Orient, conduites par Pélage, Cécrops, Cadmus, etc., furent les instituteurs des Grecs, qu'ils trouvèrent, à leur arrivée, plus ignorants encore que Colomb, Cortès et Pizarre ne trouvèrent les Américains, à l'époque de la découverte et de la conquête de leur pays; et cependant Hérodote, liv. II, pag. 150, dit que les Egyptiens étaient noirs, et avaient des cheveux noirs, laineux et crepus; et Blumenbach assure qu'ayant disséqué plusieurs momies égyptiennes, il observa qu'elles appartenaient à la race nègre, d'après leurs grosses lèvres et leurs larges nez aplatis. Les Coptes aussi, qui descendent des Egyptiens, ressemblent à des mulâtres, et paraissent appartenir à la race nègre.

J'ai fréquemment observé qu'un Nègre né au Pérou de parents africains, montre un plus grand développement de facultés intellectuelles que ceux qui lui ont donné le jour; que cela s'étend jusqu'à l'agilité du corps, et qu'en même temps il a une plus forte portion des vices qui tiennent à la civilisation. Cependant je ne puis pas supposer qu'ils

proviennent, chez cet individu, d'autre source que de l'imitation des exemples qu'il a sous les yeux, sans qu'aucun changement se soit opéré dans l'angle facial.

J'ai également eu lieu d'observer que les Créoles nés de parents européens ou créoles, ont plus de générosité et de franchise dans le caractère que les Espagnols; qu'ils ont aussi un génie plus actif et plus pénétrant, sans être aussi constants à suivre l'exécution de leurs projets. Tous ceux qui ont écrit sur ce sujet ont dépeint les Créoles selon leur opinion particulière. De Pauw dit que toutes les races américaines sont d'un ordre inférieur et dégénéré. Cette assertion est de toute fausseté; car j'ai connu plusieurs Créoles qui se sont éminemment distingués dans les sciences et dans les arts, malgré les restrictions des lois coloniales. Mexia a éclipsé, aux derniers Cortès, plusieurs des plus fameux orateurs espagnols, et Moralès a été élu président de la Régence; plusieurs se sont également distingués dans le cours de leurs études, pendant qu'ils étaient au collége. Celui *del Principe* a produit un grand nombre de sujets indiens qui se sont avantageusement montrés dans la chaire comme au barreau; et, parmi les Nègres et les classes mixtes, il y a eu un

grand nombre d'individus qui ont fait preuve d'un grand mérite en médecine et en chirurgie.

Robertson évalue la population de Lima, en 1764, à 54,000 habitants; en 1810, époque à laquelle les Cortès furent élus, on la portait à 87,000. Dans ce nombre, il y a vingt mille blancs; tous les autres habitants sont nègres, indiens et de classes mêlées.

Parmi les habitants de cette ville, il y a soixante-trois nobles qui ont les titres de Comte ou de Marquis; ils sont, pour le plus grand nombre, originaires d'Amérique; il y a aussi environ quarante nobles sans titres; on y voit aussi plusieurs Chevaliers de différents ordres espagnols: de Catalrava d'Alcantara, de Santiago, de Malte et de Charles III. Plusieurs de ces nobles descendent des premiers conquérants de ces contrées: les plus anciennes familles sont celles du marquis de Villafuerte, du comte de Lurigancho, et du marquis de Montemira. Une des familles de Lima prouve évidemment que son origine remonte aux Incas. Ampuero, son fondateur, épousa, au temps de la conquête, une *coya*, ou princesse, sœur d'Atabalipa, et les Rois d'Espagne accordèrent, à différentes époques, des prérogatives très-distinguées et de grands honneurs à

cette famille, dont le marquis de Montemira descend en ligne directe. Ces nobles n'ont point de morgue, et sont généralement très-affables et très-hospitaliers.

Lima est la patrie de la seule personne des colonies espagnoles qui ait été canonisée par l'Église romaine, Santa Rosa de Santa Maria; c'est la patrone du Pérou, et le jour de sa fête est célébré avec la plus grande solennité. Quelques personnes assurent qu'elle a prédit l'indépendance de sa patrie, et que, quand la domination des Rois d'Espagne aurait duré aussi long-temps que celle des Incas, le sceptre tomberait de leurs mains. Cette prophétie fut imprimée dans la première édition de sa vie, en 1662; mais on la supprima depuis dans toutes les autres.

Saint-Thoribio de Mongroviejo, archevêque, et Saint-Francis Solano de l'Ordre des Franciscains, furent célèbres à Lima, mais tous deux étaient originaires d'Espagne.

Cette capitale a donné naissance à plusieurs savants et autres individus d'un mérite distingué; à six archevêques, dont trois étaient prêtres conventuels, et à cinquante-deux évêques, dont vingt-

cinq étaient réguliers des différents Ordres conventuels.

L'Espagnol qui arrivait à Lima, y venait chargé de quelque commission du gouvernement d'Espagne, ou avec l'intention de résider dans ces contrées pour y faire fortune. Quelle que fût la modicité des appointements de ceux de la première classe, ils se conduisaient envers les habitants du pays, avec une hauteur vraiment révoltante aux yeux d'un spectateur impartial; il fallait toujours mettre devant leurs noms le mot *Don*, si on ne voulait pas leur déplaire. La seconde classe consistait souvent en marins qui s'échappaient de leurs vaisseaux à Callao, et se louaient comme domestiques dans une boulangerie, une ferme ou un *pulperia* (boutique où l'on vend des liqueurs fortes, du vin, des épices, du sucre et autres articles d'un usage commun). S'ils étaient industrieux, ils avaient bientôt gagné de quoi se faire un établissement; plusieurs amassaient des fortunes considérables, se mariaient avantageusement, et demeuraient dans le pays; sachant très-bien que dans les leurs, ils ne seraient point reçus dans la même société que celle où ils étaient admis à Lima, et n'y seraient point traités avec cette déférence à laquelle ils s'étaient accoutumés. J'en ai vu

plusieurs de cette classe qui, après avoir appris à lire et à écrire en Amérique, et acquis des richesses, achetaient un ordre de chevalerie; car, quoiqu'il fût nécessaire de prouver une origine noble pour entrer dans la chevalerie, cependant un Espagnol pouvait acheter des dispenses, et jetait ainsi les fondements d'une noble famille.

Tous les Espagnols transplantés en Amérique se croient d'une race très-supérieure à ceux au milieu desquels ils vivent; je leur ai souvent entendu dire qu'ils auraient beaucoup plus de tendresse pour leurs enfants, s'ils étaient nés en Europe, et, pendant la lutte sur les différents points des colonies, entre les Royalistes et les Patriotes, j'ai entendu plus d'un Espagnol assurer que s'il croyait que ses enfants fussent dans l'intention de prendre part à l'insurrection, il les assassinerait dans leurs lits.

Le caractère d'un Créole de Lima a beaucoup de rapport avec celui de l'Andalousien; il est vif, généreux, et s'occupe peu du lendemain : aimant la toilette et le changement, lent à venger les injures, et cherchant à les oublier; de tous ses vices, la dissipation est certainement le plus grand. Sa conversation est vive et piquante, celle du beau

sexe est extrêmement gaie et spirituelle; elle lui donne un air de franchise que quelques étrangers appellent légèreté, ou quelque chose de moins honorable; ajoutant à leur manière d'être en général, l'épithète d'immorale qu'elles ne méritent point. Les Créoles sont en général affectueux et bons parents, très-indulgents pour leur famille; cette conduite, qui admet peu d'exceptions, leur assure l'amour, le respect et la reconnaissance de leurs enfants: j'ai souvent entendu un Créole demander à son fils: «Qui suis-je?» et recevoir la réponse bien douce pour un cœur paternel: «Mon père et mon ami.» Il arrive souvent que, par vanité ou par faiblesse, une mère créole élève ses filles à l'appeler leur sœur; ce qui pourrait être considéré comme un désir de ne point passer pour vieille; mais qui ne pardonnerait point à une femme cette innocente supercherie? Je ne balancerai point à assurer que toute personne impartiale qui résidera assez long-temps dans l'Amérique du sud, pour bien connaître toutes les habitudes et les affections domestiques de ses habitants, déclareront, sans balancer, que l'affection conjugale et paternelle, la piété filiale, la bienfaisance, un caractère excellent et l'hospitalité, sont des vertus qu'on trouve plus ou moins dans chaque famille.

Ce tableau paraîtra peut-être exagéré ; mais je l'ai tracé d'après ma propre expérience, et je pourrais citer des exemples de la pratique de toutes les vertus sociales dont j'ai fait mention, en suffisante quantité pour convaincre le sceptique le plus endurci. J'arrivai à Lima prisonnier, sans moyens pécuniaires, et, à ce que je croyais, sans amis ; je dus à des personnes que je n'avais jamais vues, et dont j'ignorais même l'existence, des témoignages d'amitié et de bonté, des secours pécuniaires pendant que j'étais en prison, et ensuite une protection si généreuse, que jamais je ne pourrai en perdre le souvenir : aussi c'est avec le plaisir le plus sincère que je viens de rendre cet hommage à la vérité.

On joue beaucoup à Lima, mais bien plus encore dans la haute société que dans les classes inférieures. Le Gouvernement ne permet point de maison publique de jeu, et les officiers de police sont sur pied toutes les fois qu'ils soupçonnent l'existence d'une pareille maison ; mais les jeux particuliers sont très-communs, surtout dans les maisons de campagne de la noblesse, et aux bains de Miraflores, Chorrillos, Lurin. Les tables de jeu sont accessibles à tout le monde, même dans les maisons des nobles : le maître et l'esclave, le marquis, le mécanicien et le brocanteur, s'y mêlent indistinctement. Ce vice

est en général celui des hommes, mais, de temps en temps, quelques femmes se joignent à eux dans ces parties à la mode.

Après avoir observé que les femmes créoles sont bonnes mères, il devient presque inutile de dire que l'adultère est rare; on pourrait peut-être penser, d'après cela, qu'on agit ici d'après le conseil de Caton l'aîné à quelques jeunes Romains: courage, mes amis, allez voir les jeunes filles, mais gardez-vous bien de corrompre les femmes mariées. Le concubinage est commun à Lima, ou peut-être plus public qu'en Europe où la civilisation paraît avoir établi la loi que ce n'est point pécher que de pécher en secret. Il est vrai que le scandale aggrave souvent ce crime, qui est néanmoins très-adouci par l'affection sincère que le père montre en général pour ses enfants naturels; faisant de leur bonheur le premier objet de sa sollicitude, et finissant fréquemment par les légitimer, soit par un mariage subséquent, soit par un testament.

Les Créoles attachent beaucoup de prix à l'éducation de leurs enfants, et sont capables de se priver de tout pour les laisser au collége jusqu'à ce qu'ils aient fini leurs études, et qu'ils puissent entrer dans la carrière ecclésiastique, ou dans celle du

barreau ou de la médecine. L'éducation des filles est, en général, dévolue à la mère: les bonnes écoles pour leur instruction sont peu nombreuses; en sorte, qu'à l'exception d'un peu de dessin, de danse et de musique, dont les bons maîtres sont très-rares, l'aiguille réclame la plus grande partie de leur temps; et, depuis le rang le plus élevé, jusqu'à la classe la plus inférieure, elles sont continuellement occupées à broder, à coudre, ou à d'autres ouvrages à l'aiguille, dans lesquels elles sont très-adroites; mais les hautes classes et les moyennes font toujours apprendre à leurs enfants à lire et à écrire.

Les habitants blancs de Lima sont, en général, très-pâles; et, malgré cela, les dames n'ont point l'usage de recourir à l'art pour remplacer les couleurs naturelles qui leur manquent; leurs cheveux et leurs yeux sont noirs: ces derniers vifs et pénétrants, ce qui, joint à de belles dents, forme un ensemble de traits fort agréable. La grande quantité de belles boucles de cheveux noirs qui ombragent leurs fronts, semble y avoir été placée pour empêcher un étranger d'être ébloui par des yeux étincelants qu'elles paraissent, mais inutilement, destinées à cacher. Leur taille a une grâce infinie, quoique

petite et déliée; leurs pieds sont très-mignons, et rien ne peut surpasser l'aisance et l'élégance de leur démarche.

Lorsque j'arrivai à Lima, en 1804, le long manteau espagnol était porté par toutes les classes de la société; mais en 1810, il était devenu si peu en usage, comme habillement, qu'il était rare d'en voir; quand on s'en servait, ce n'était absolument que pour remplacer une redingote, ou on ne le voyait qu'à de vieux Espagnols aussi grands ennemis des innovations que les Chinois. Le costume anglais domine maintenant; l'habillement des dames de toutes les classes, lorsqu'elles vont à la promenade, est la *saya y manto*, qui est un jupon de velours, de satin ou de laine, en général de couleur noire ou cannelle, plissée en plusieurs petits plis et presque élastique; elle serre le corps et fait paraître la taille dans tout son avantage; elle est trop étroite dans le bas pour permettre à celle qui la porte de marcher librement; mais des petits pas ajoutent à la grâce plutôt que d'y nuire. Cette partie de l'habillement est souvent garnie avec goût dans le bas avec des dentelles, des franges, des paillettes, des fleurs artificielles, ou avec tout autre ornement à la mode. Parmi les dames de la classe supérieure, la *saya*

est de différentes couleurs, comme pourpre, bleu pâle, couleur de plomb, ou rayée. Le manteau est un capuchon de soie noire, mince, qui entoure la taille, et qui revient ensuite sur la tête, en se fermant sur le devant; elles peuvent cacher leurs figures, et ne laisser apercevoir qu'un œil; quelquefois elles ne laissent voir que la moitié de leurs traits, si cela leur convient: un beau schal ou mouchoir, un rosaire à la main, des bas de soie et des souliers de satin, complètent leur costume.

Le capuchon vient certainement des Maures, et offre un aspect très-singulier aux yeux d'un étranger; cependant j'avoue que je parvins à m'y réconcilier. Cette partie de l'habillement n'est en usage qu'à Lima: je n'en ai vu dans aucune autre partie de l'Amérique du sud. Les dames aiment beaucoup les bijoux, et plus encore les parfums, et n'épargnent aucune dépense pour s'en procurer. On sait qu'un grand nombre de pauvres femmes se rendent à la porte de l'archevêque, et après y avoir reçu l'aumône, en emploient aussitôt le produit à acheter de l'*agua rica*, ou de quelque autre eau de senteur.

Les Indiens qui résident à Lima sont devenus si exacts imitateurs des Créoles, tant dans l'habillement que dans les manières, que, sans leur couleur

de cuivre, il serait difficile de les distinguer. J'ajournerai pour le moment toute description particulière de cette classe d'habitants de l'Amérique du sud; je dirai seulement que la principale occupation des Indiens qui demeurent à Lima, est de faire des franges, du galon d'or et d'argent, des épaulettes et de la broderie; quelques-uns sont tailleurs, d'autres fréquentent les marchés, et on en trouve très-peu qui soient domestiques ou mécaniciens.

Les Nègres africains, traités avec beaucoup de douceur, paraissaient complètement heureux; autrefois, à leur arrivée, on les exposait en vente dans quelque vaste maison, et le premier soin de l'acheteur était de leur apprendre les prières de la religion chrétienne; les plus jeunes membres de la famille étaient ordinairement chargés de ce soin, et ensuite on avait grand soin de les faire baptiser.

Dans le faubourg de *San Lazaro* sont les *cofradias*, ou clubs, composés de différentes castes ou nations de l'Afrique, où ils tiennent leurs assemblées avec beaucoup d'ordre, presque toujours un dimanche après-midi, et s'il se trouve dans la ville quelque membre de la famille royale d'une des castes, on l'appelle le Roi ou la Reine de la *cofradia*, et on les traite avec beaucoup de respect.

J'étais très-lié avec une famille de Lima dans laquelle il se trouvait une vieille esclave qui y demeurait depuis plus de cinquante ans, et qui avait été reconnue reine des Mandingos, étant, d'après leur déclaration, née princesse dans leur pays. A certains jours, elle était conduite de la maison de son maître à la *cofradia*, par un grand nombre de Nègres habillés le plus pompeusement possible; ses jeunes maîtresses, dans cette occasion, lui prêtaient pour une valeur considérable de leurs bijoux, et, en outre, la pauvre vieille femme était parée d'une profusion de fleurs artificielles et d'autres ornements. Son maître lui avait fait présent d'un sceptre d'argent, et on portait devant elle, dans ces occasions, cet attribut de la royauté. J'avais souvent le plus grand plaisir à voir *Mama Rosa*, assise sous le portique de la maison de son maître, recevoir ses sujets qui venaient s'agenouiller devant elle, lui demander sa bénédiction et baiser sa main; je les ai suivis à la *cofradia* où j'ai vu Sa Majesté, assise sur son trône, remplir, sans rougir, les cérémonies royales. À son arrivée et à son départ, ces pauvres créatures chantaient en s'accompagnant d'un instrument qui consistait en un grand tambour formé d'une pièce de bois creux,

dont une extrémité était couverte d'une peau de chevreau, qu'ils appliquaient et collaient dessus pendant qu'elle était fraîche, en la plaçant près d'un peu de charbon allumé; et une corde de boyau de chat attaché à un arc, et frappée avec une petite canne; ils y ajoutaient une sonnette faite de la machoire d'un âne, dont les dents étaient mobiles dans leurs alvéoles, de manière qu'en la frappant avec la main, elle rendait un son. Pour compléter la musique de ce bizarre orchestre, ils ténaient quelquefois à la main un petit os, et raclaient les dents de la machoire en tous sens; à la vérité ces sons n'étaient pas très-mélodieux; mais si David trouvait de l'harmonie dans sa harpe, Pan dans ses pipeaux, et Apollon dans sa lyre; si un berger trouve de la musique dans un roseau, pourquoi la reine de Mandingo n'en trouverait-elle pas dans la machoire d'un âne ou d'une mule!

Les murs des cofradias sont ornés des portraits à la fresque des différents personnages royaux qui en ont fait partie. Le but de cette institution est de procurer de bons maîtres à ceux qui ont eu le malheur d'en rencontrer de mauvais; mais comme un maître peut se refuser à vendre son esclave, à moins que celui-ci ne fournisse la preuve légale qu'il en a

été cruellement traité, ce qui est très-difficile et presque impossible à prouver; les Cofradias lèvent une somme par contributions, et achettent la liberté de l'esclave, que son maître, en pareil cas, ne peut lui refuser; mais cet esclave devient alors tacitement esclave de la Cofradia, et doit lui rendre l'argent payé pour son affranchissement.

Je ne chercherai point ici à faire l'apologie des Africains dans l'état d'esclavage; mais je dois dire que, quand ils sont traités avec bonté, ils sont, en général, fidèles et honnêtes; souvent ils s'attachent personnellement à leurs maîtres, et sacrifient, au besoin, leur vie pour défendre la sienne; lorsque, au contraire, ils sont traités rudement et avec injustice, ils deviennent extrêmement opiniâtres et entêtés; alors le maître qui se conduit ainsi à leur égard, ne doit sa sûreté qu'au caractère irrésolu de l'esclave et à la crainte des châtiments; mais qu'il me soit permis de demander quelle conduite tiendrait un blanc placé dans la même position.

Le Nègre créole est, en général, plus robuste, et a des formes plus athlétiques que ses parents africains; il n'a pas plus de vertus qu'eux; mais il a plus de vices; il paraît plus porté à la vengeance et en moins craindre les suites; il se considère au-

dessus des *bozales* ; nom donné aux esclaves africains, et se décide rarement à s'allier avec eux.

Le métis est, en général, très-fort basané, et a peu de barbe; il est bon, affable, généreux, et surtout porté à se rapprocher des blancs; il est très-serviable, et ressemble quelquefois aux gallegos en Espagne. Dans quelques parties de l'intérieur du pays, il y a un grand nombre de métis; leur teint est plus blanc, et, pendant leur enfance, ils ont les yeux bleus et des cheveux blonds; mais les uns et les autres deviennent plus noirs à mesure qu'ils avancent en âge.

Le mulâtre est rarement aussi robuste que ses parents; il paraît être d'une constitution délicate; ses facultés mentales sont très-supérieures à celles du Nègre; il n'est même point inférieur à un blanc lorsqu'il a reçu une bonne éducation. Plusieurs des chirurgiens de Lima sont mulâtres, et se distinguent fréquemment dans leur profession; quelques-unes de leurs femmes ont les traits agréables et de belles figures : elles sont spirituelles, généreuses, et d'une fidélité remarquable dans leurs liaisons; elles aiment, à l'excès, la parure, la danse et les amusements publics où elles paraissent généralement avec leurs cheveux frisés, atteignant à

peine les épaules, et ornés de jasmins et d'autres fleurs; elles sont souvent les domestiques de confiance de riches familles, où elles ont la direction de tous les détails du ménage; quelquefois les duègnes de jeunes demoiselles, et il n'est pas rare qu'elles soient leurs sœurs; mais une loi très-juste ordonne l'affranchissement d'une esclave, lorsqu'elle peut prouver qu'elle a eu un commerce criminel avec son maître.

Les zambos sont plus robustes que les mulâtres; ils sont moroses et entêtés, tiennent beaucoup du caractère du Nègre africain, mais ont plus de vices. Cette caste commet un plus grand nombre de vols et de meurtres que les autres, à l'exception du *chino*, l'être mixte le plus dépravé de tous : il est cruel, vindicatif et inexorable; ses traits sont repoussants, comme si son âme se peignait sur son visage ; il est paresseux, stupide et querelleur; sa stature est petite, et, comme l'Indien, il n'a que peu ou point de barbe, mais des cheveux noirs et rudes qui frisent naturellement.

Le quarteron et le quinteron sont souvent beaux, ont une figure agréable et le teint clair : ils sont doux et obligeants; mais ils n'ont ni l'intrépidité ni l'imagination libre du mulâtre.

Je n'ai attribué le vice d'ivrognerie à aucune des

castes, parce qu'il n'est point commun, excepté chez les Nègres africains : peut-être l'exemple des Espagnols est-il la cause de cette sobriété.

Le principal lieu d'amusement public à Lima, est le théâtre, bâtiment petit, mais commode; sa forme est presque demi-circulaire; la scène en forme le diamètre; les loges, qui ont deux rangs, sont séparées l'une de l'autre par de légers compartiments; elles peuvent contenir, chacune, huit personnes, qui y sont placées très à leur aise ; le parterre est garni de bancs qui ont des dossiers, et sont commodément divisés en siéges par des bras. Cette partie de la salle appartient exclusivement aux hommes; mais les militaires, les marins et les gens de couleur, n'y sont point admis s'ils ne sont pas décemment vêtus : derrière le parterre, et sous le rang le plus bas des loges, est un espace destiné aux hommes des classes les plus inférieures; la galerie est affectée aux femmes des mêmes classes. La loge du Vice-Roi était placée au côté gauche du théâtre, dont elle était le plus rapprochée; ainsi personne ne se trouvait à la droite de Son Excellence : elle était très-bien ornée, ayant au-dessus un dais de velours cramoisi, et son extérieur était garni de draperies de même couleur. Il y avait dans l'inté-

rieur un fauteuil de représentation et d'autres pour sa famille, les gentilshommes et les pages de service. La loge destinée au Cabildo était au centre, en face du théâtre; il y avait toujours des soldats de garde au théâtre les jours où on y jouait, c'est-à-dire, le dimanche et toutes les grandes fêtes, excepté pendant le carême, époque durant laquelle le théâtre était fermé; les décorations n'étaient pas mauvaises, et j'y ai vu quelques bons acteurs comiques et tragiques; mais ils étaient pour la plupart Espagnols.

Le Cirque des taureaux est un vaste bâtiment, avec des cabinets dans le bas, qui ont assez d'ouverture pour y voir le combat; au-dessus, sont huit rangs de siéges, s'élevant les uns au-dessus des autres; et derrière, les loges, ou plutôt les galeries, où les principaux spectateurs prennent leurs places; et où se rendent les jeunes et belles femmes de Lima, dans tout l'célat de leur parure. La galerie du Vice-Roi était en face de la porte par laquelle entrent les taureaux; elle était vaste et élégante. Le Cirque a quatre-vingts verges de diamètre, et il y a au centre un lieu de retraite formé par des poteaux enfoncés dans la terre, assez éloignés les uns des autres pour permettre à un homme d'y passer lorsqu'il est trop vivement pressé par un taureau.

Beaucoup d'étrangers paraissent avoir de la répugnance pour ce spectacle, et toutes les fois qu'il a lieu, le Cirque en est plein. Je n'en donnerai point ici le détail, et je me bornerai à faire mention de quelques circonstances qui s'y rattachent. A trois heures, le Cirque, qui contient plus de vingt mille personnes, est presque toujours plein; les spectateurs sont de toutes les couleurs : on y voit l'Européen blanc, l'Américain indien et le Nègre africain, avec toutes les nuances produites par le mélange des races, et tous vêtus de leurs plus beaux habillements. Il y avait toujours une ou deux compagnies de soldats qui, après avoir fait quelques évolutions dans le Cirque, prenaient leurs postes; la musique militaire se plaçait en face de la galerie du Vice-Roi. A l'arrivée de Son Excellence, les trompettes sonnaient; les combattants à pied et à cheval, élégamment habillés en satin couleur d'œillet et bleu pâle, avec des manteaux de même étoffe, commençaient ensuite à parader dans le Cirque. Le premier taureau entrait, souvent caparaçonné magnifiquement; ses cornes étaient plaquées d'argent; son corps couvert d'une étoffe flottante de tissu de brocart ou de satin; il avait sur son dos un panier à jour en argent rempli de fleurs artificielles ou de pièces

d'artifice. On l'excitait ensuite en lui tendant un manteau sur lequel il s'élançait, tandis que l'homme qui le tenait le secouait sur sa tête au moment où il passait. A un signal donné par un des régidors qui préside à ce combat, l'homme chargé de cet emploi, tue le taureau, soit en le perçant d'une épée, en le recevant sur la pointe d'une forte lance, ou en le croisant, lorsqu'il court de toute sa vitesse sur le manteau qui lui est présenté, et lui donnant un coup de poignard derrière les cornes : alors le terrible animal éprouve une commotion si soudaine qu'il tombe fréquemment mort aux pieds du matador. Six chevaux attelés à un petit char, entrent aussitôt dans l'arène, et, après avoir attaché les cornes du taureau mort à des crochets garnis d'une chaîne, il est traîné hors du Cirque où un autre est introduit. Les combats annuels commencent le huitième lundi après Noël, et le nombre des taureaux tués chaque après-midi, depuis trois jusqu'à six heures, est généralement de seize à dix-huit.

Le combat royal des coqs avait lieu tous les jours, excepté le dimanche; plusieurs couples de coqs paraissaient dans l'arène, et il se passait peu de jours sans qu'on en fît combattre cinq ou six paires. Le parterre est entouré de rangs de siéges, au-des-

sus et derrière lesquels il y a un rang de galeries. Après avoir enlevé à chaque coq son propre éperon, on lui en attache à la jambe un autre qui a la forme d'une lancette ; plusieurs hommes surveillent les combats ; un des régidors y remplit toujours les fonctions d'arbitre, pour lesquelles il est payé. Le cirque du combat des coqs et la salle du théâtre, appartiennent à l'hôpital de San Andres.

Il y a dans les faubourgs plusieurs lieux où on joue aux quilles et aux boules, mais ils sont plus fréquentés par les Espagnols, surtout par les Biscayens, que par les Créoles.

Les promenades publiques, *paseos*, font partie du chemin de Callao, aussi loin que s'étendent les allées de saules. La nouvelle alameda, qui a un double rang de saules très-élevés, entre lesquels passent une route pour les voitures et une promenade pour les piétons, de chaque côté, avec deux rangs de siéges bâtis en briques, a environ un mille de longueur le long de la rivière, et à son extrémité des bains froids très-commodes, formés par une source de belle eau limpide. Il y a un très-grand bain, entouré de murs, avec un berceau de vigne par-dessus un toit en treillis; il y a aussi vingt petits bains particuliers, où se rendent, pendant

l'été, un grand nombre de personnes. Après avoir alimenté les bains, l'eau est employée à faire aller un moulin à blé, et ensuite à l'irrigation de plusieurs jardins. L'ancienne alameda est aussi dans les faubourgs de San Lazaro; elle a un demi-mille de long, et, de chaque côté, un double rang de saules et d'orangers qui ombragent des sentiers pour les piétons, avec des bancs en pierre, et au milieu, un chemin pour les voitures. Il y a sur la route destinée aux voitures, trois anciennes fontaines, et, à l'extrémité nord, une belle perspective du couvent et de l'Eglise San Diego, ayant sur le côte le *beaterio*, maison de retraite pour les femmes, appelée le Patrocinio, et de l'autre, la petite chapelle et le couvent de la *recolcta de los Agonizantes*. Sur un des côtés de cette *alameda*, le vice-roi Amat avait construit un vaste réservoir, ou bassin, peu profond, ayant à son extrémité quelques arches belles et élevées, d'ordre grec, ressemblant à un portique; on avait aussi posé les tuyaux nécessaires pour transporter l'eau au sommet de l'arche centrale, d'où elle devait retomber dans le bassin, et former ainsi une très-belle cascade; mais il fut destitué avant que ce travail fût fini, et, comme un Vice-Roi n'a jamais donné attention aux travaux laissés imparfaits par son pré-

décesseur, cet ouvrage, comme la route de Callao commençée par le vice-roi Higgins, n'a pas été achevé.

Il se rend dans ses *paseos* un si grand nombre d'élégants le dimanche et autres jours de fêtes, surtout dans les après-midi, qu'on y voit quelquefois plus de trois cents voitures: chaque riche marchand dans sa calèche tirée par une mule; le noble dans sa voiture à deux chevaux; le titré de Castille dans un carrosse à quatre chevaux, et, autrefois, le Vice-Roi dans une voiture attelée de six chevaux : privilége qu'il avait seul à Lima, excepté l'Archevêque qui jouissait de la même distinction. Les hommes y vont rarement en voiture, de sorte que les beautés de Lima ont le privilége d'y aller seules, et de faire des signes de tête à leurs amants qui paradent sur les côtés. Le *paseo de los alcaldes*, la procession des nouveaux maires, parcourt l'ancienne *alameda*; et donne toujours lieu à beaucoup de mouvement, parce qu'elle tombe le jour de la nouvelle année; le Vice-Roi n'y paraissait jamais, parce que sa dignité aurait été éclipsée par les brillantes livrées et la magnificence des alcades.

Les principaux lieux où on prend des bains sont: *Miraflores*, à une lieue de la ville; c'est un petit

village orné de plusieurs jolies *ranchos*, ou chaumières; Chorrillos à deux lieues de Lima, grand village avec une jolie église qui est une paroisse des Indiens. La descente jusqu'à la mer est très-facile, et ceux qui aiment mieux se baigner que jouer, préfèrent en général cet endroit. Lurin est à environ sept lieues de la Capitale, il y a aussi une paroisse d'Indiens et un lieu de réunion nombreuse pour la plus haute classe des joueurs. La distance empêche un concours trop nombreux des classes inférieures de la société.

Les galeries de la *Plasa mayor* sont remplies tous les soirs, depuis sept heures jusqu'à dix, de la partie fragile du sexe féminin; il y a un rang de tables garnies de glaces, de limonade et d'autres rafraîchissements, placé en dehors des galeries, avec des bancs destinés à ceux qui sont fatigués et altérés; à huit heures, des corps de musique militaire partent de la porte du Palais, et battent la retraite, ce qui sert d'excuse aux beautés qui se rendent aux piazzas. Le pont dont il a déjà été parlé, est un autre lieu de rendez-vous; le dimanche et le matin des jours de fête, la foule y est très-considérable.

La pasea de las lomas ou de *los amancaes*, ainsi

qu'on l'appelle, est une promenade aux montagnes au côté du nord de Lima, les jours de la saint Jean et de la saint Pierre ; les *amanoaes*, narcisses jaunes, étant alors en fleurs, les monts en sont couverts. Dans cette saison de l'année les bestiaux sont conduits des fermes dans les montagnes pour y pàturer, parce qu'aussitôt que les brouillards commencent elles sont couvertes de verdure, en sorte qu'on y va pour boire du lait et manger des gateaux, du riz au lait, etc. Le soir il est très-amusant de voir des milliers de personnes, revenant à la ville en voiture, à cheval et à pied, couvertes de narcisses dont chacun cherche à ramasser la plus grande quantité possible.

Une des particularités qui fixe le plus l'attention d'un étranger à Lima, est le son de la grande cloche de la Cathédrale, vers neuf heures et demie du matin; ce moment est celui de l'élévation de l'hostie à la grande messe; on sonne la cloche de l'oraison au coucher du soleil. Le fracas et le tumulte qui ont lieu dans le marché le matin, suffiraient pour assourdir l'observateur qui n'y est point accoutumé; mais aussitôt que la cloche sonne, tout devient silencieux comme la tombe; on n'entend ni le murmure ni les pas d'un seul individu : tout, en un instant,

une procession qui part de l'église Santo Domingo, pour se rendre à la cathédrale, le dernier jour du mois d'août; elle est généralement suivie par un grand nombre de dames portant des guirlandes de roses rouges et blanches artificielles autour de leurs tailles et au bas de leurs *sayas*; le Vice-Roi et les Tribunaux suivaient aussi cette procession. Le jour de San Francisco, les Religieux de cet Ordre régalent d'un bon dîner tous les prisonniers des différentes prisons, et ceux de Santo Domingo en font autant le jour de la fête de leur Patriarche.

La publication des Bulles arrivait une fois tous les deux ans, le jour de la fête de St.-Thomas l'Apôtre. Le commissaire-général était reçu à la porte de la cathédrale sous un dais; il portait autour de son cou une bulle de la croisade, et s'avançait vers le grand autel où il la remettait au notaire public de la croisade, qui montait en chaire, quoique laïque et lisait l'adresse du commissaire-général à la Congrégation. Après cela, on célébrait une grande messe, et on prêchait un sermon analogue à la circonstance, vantant la vertu des Bulles et le grand avantage qu'il y avait à en acheter.

J'étais à Lima lorsque le vice-roi Abascal y fit son entrée publique. J'y étais aussi à celle du vice-

Roi Pesuela, qui sera probablement le dernier; je me bornerai à donner la description de cette cérémonie.

A son arrivée à Mansanilla, à environ quatre milles de Lima, le nouveau Vice-Roi envoya un officier, avec le titre d'Ambassadeur, pour informer son prédécesseur que la volonté et le bon plaisir de Sa Majesté, étaient qu'il prît le gouvernement du Pérou, et qu'il ferait son entrée dans la capitale le jour suivant: circonstance dont il devait instruire Son Excellence, afin qu'elle se préparât à lui résigner le commandement; attendu que son autorité avait cessé d'après les ordres exprès de son Souverain. Aussitôt après la cérémonie de ce message, le Vice-Roi en envoya un à son successeur pour le complimenter sur son heureuse arrivée; les deux personnes choisies par les Vice-Rois pour cette cérémonie, recevaient, d'après l'usage généralement établi, deux petits gouvernements dans le Pérou, comme récompense de la mission dont ils s'étaient acquittés: en sorte que le premier et le dernier acte d'un Vice-Roi avaient pour objet d'accorder une faveur à un de leurs protégés. Le lendemain matin, le vice-roi marquis d'Aviles eut une conférence avec son successeur Abascal; mais il revint dîner au palais, tandis

que son successeur resta à Mansanilla, pour assister à un repas somptueux, auquel la principale noblesse était invitée. Dans l'après-midi, le vice-roi d'Aviles vint en cérémonie au-devant d'Abascal: ils se rencontrèrent sur la route, et chacun descendit de sa voiture; là, Aviles présenta à Abascal une canne ou bâton à pomme d'or, insigne du gouvernement du royaume; ils changèrent ensuite de voiture, et entrèrent dans la ville magnifiquement ornée pour cette occasion; toutes les rues par où passa la cavalcade, étaient garnies de tapisseries et de rideaux de soie; les clochers des églises étaient décorés de drapeaux, et toutes les cloches sonnaient à-la-fois. Lorsque le vice-roi marquis de la Palata entra à Lima en 1682, les rues par lesquelles le cortége passa étaient toutes pavées de barres d'argent.

Le nouveau Vice-Roi se rendit à son palais, où un des Alcades, député pour cette mission, attendait son arrivée, le reçut et le reconnut au nom de la ville; le jour suivant, toutes les cours civiles et ecclésiastiques, les corporations et les communautés, se rendirent auprès de lui, et l'accompagnèrent, à dix heures, à la cathédrale, où un Te Deum fut chanté. A son retour au palais, l'Archevêque vint

lui rendre visite; à midi, le nouveau Vice-Roi se rendit en cérémonie à la Chambre de l'audience, et prêta le serment d'administration. Le vice-roi Abascal supprima un grand nombre de cérémonies que Pesuela fit observer, et dont, en conséquence, je vais parler.

Peu de jours après l'arrivée de Pesuela à Lima, le jour de son entrée en cérémonie fut fixé; les rues et les clochers étaient ornés, comme dans une entrée publique, avec plusieurs arcs de triomphe, dont un garni d'une porte, était placé près de l'église de Montserrat et des murs de la ville. Le Vice-Roi partit de grand matin de la capitale pour Callao, dont il visita les fortifications; il revint à neuf heures, et, étant arrivé à la porte qui était fermée, le capitaine de l'escorte descendit et frappa; le capitaine de garde à la porte ouvrit la poterne, et demanda qui frappait ainsi. Ayant reçu pour réponse que c'était le Vice-Roi, Capitaine-général du royaume, il ferma la poterne. On ouvrit alors la porte, et le principal Alcade s'avançant présenta une clef d'or au Vice-Roi, qui descendit de son cheval. Sa suite était composée d'un chambellan, d'un écuyer, d'un chapelain, d'un médecin et de plusieurs pages, tous montés sur de beaux chevaux

richement caparaçonnés, envoyés par la ville, et le cortége avança dans l'ordre suivant :

Toute la cavalerie qui se trouvait alors dans Lima; quatre pièces d'artillerie avec les artilleurs nécessaires pour les servir; la milice de la ville; les troupes de ligne; les colléges, l'université, les professeurs revêtus des costumes de leurs différentes professions; la chambre des comptes; tous les membres de l'Audience, revêtus de leurs toges et montés sur des chevaux couverts de velours noir et d'enharnachements brodés; les magistrats en robes de velours cramoisi, avec de petits bonnets noirs sur leurs têtes. Huit membres des corporations, *regidores*, marchaient en portant au-dessus du Vice-Roi, qui était à cheval, un dais garni d'or et de velours; deux Alcades, avec leurs robes de magistrat, faisaient auprès de Son Excellence les fonctions d'écuyer, et tenaient les rênes de son cheval. Toute la cavalcade était fermée par les gardes du corps, les hallebardiers, et par les gardes à cheval; elle passa par les principales rues, et s'arrêta dans la *plasa mayor*, en face de la cathédrale où l'Archevêque et le Chapitre reçurent le Vice-Roi comme vice-patron, et où un des chanoines mineurs l'encensa. Après qu'il se fut assis, on chanta le Te Deum;

le Vice-Roi remonta à cheval, et se rendit à son palais, où la ville avait fait préparer pour lui un dîner splendide; le soir, pendant trois jours, on donna à la noblesse, dans le palais, de grands bals et de brillantes assemblées; et les *tapadas* pouvaient entrer librement dans les galeries, les corridors et les jardins. Les *tapadas* étaient des femmes qui n'étaient point invitées, ou dont le rang ne leur permettait point de paraître en public; mais qui venaient voilées à la fête, pour éviter d'être reconnues; on en trouve souvent parmi elles qui ont beaucoup d'esprit et de vivacité. Cette manière de se présenter à toutes les fêtes publiques, est générale dans toute l'Amérique du sud, et il est absolument impossible de l'empêcher.

Il y avait ensuite, pendant trois jours, des combats de taureaux en l'honneur du Vice-Roi, et pendant deux autres, en l'honneur de l'ambassadeur qui avait porté la nouvelle de son arrivée : le tout aux frais du Cabildo; ils se donnaient sur la *plasa mayor*, où on établissait, pour ces occasions, un cirque temporaire; on jouait aussi au théâtre les soirs de ces trois jours.

CHAPITRE XIV.

Fruits des jardins de Lima. — Fleurs. — Plats particuliers, ou cuisine. — *Chuno*, pommes de terre séchées. — *Chochoka*, maïs séché. — Confitures. — Repas. — Maladies. — Observations médicales. — Du commerce de Lima. — Spéculations avantageuses.

Les côtés de Lima à l'est et au sud sont couverts de jardins et de vergers qui produisent les fruits les plus délicieux, tant du tropique que de l'équinoxe; du côté de l'est, il y a plusieurs jardins dans l'intérieur des murs; mais le plus grand nombre est à l'extérieur. Parmi les fruits connus dans les jardins européens et qui réussissent parfaitement à Lima, on compte plusieurs espèces de raisin, parce que les lois coloniales d'Espagne n'ont pas prohibé la culture de la vigne au Pérou et au Chili, comme elles l'ont fait au Mexique et à

la Nouvelle Grenade. Les olives y viennent en abondance et y sont d'une excellente qualité; on ne les confit pas, comme en France, quand elles sont petites et vertes, mais on les laisse sur les arbres jusqu'à ce qu'elles soient mûres, et ensuite on les confit dans de l'eau et du sel; d'autres sont pressées et séchées lorsqu'elles commencent à ressembler à des prunes. On y fait beaucoup d'huile; mais elle n'est ni aussi bonne ni aussi fine que l'huile française et l'italienne. La première olive fut portée au Pérou, en 1560, par Don Antonio de Ribera, originaire de Lima; les pommes et les poires y réussissent très-bien, quoiqu'on en cultive peu d'espèces. Les pêches y sont très-variées, elles ont beaucoup de saveur et viennent très-bien, ainsi que les abricots; les brugnons, les prunes et les cerises sont très-rares; j'en ai cependant vu dans les jardins de Don Pedro de la Presa, propriétaire d'un jardin et d'un verger de la plus grande beauté dans le faubourg de San Lazaro, où il a construit une maison magnifique, et dépensé pour le tout plus de deux cent cinquante mille dollars. L'un des deux jardins s'appelle de Don Jaime, l'autre est à Miraflores. Je n'ai vu de groseilles à maquereau dans aucune partie de l'Amérique, excepté quelques plants ap-

portés au Chili pour lord Cochrane, et qui périrent manque de soin; il y a néanmoins dans quelques parties du Chili et du Pérou, une espèce de groseille sauvage, mais le fruit en est petit et amer, peut-être faute de culture. Il y a plusieurs sortes de melons qui croissent en abondance et sont d'un excellent goût; les *sandias*, melons d'eau, sont gros et très-bons, les figues y sont en abondance, et ont une excellente saveur. Les grenades sont belles et pleines de jus; les coins viennent aussi très-gros.

Dans le nombre des arbres à fruits du tropique, le plantain et le bananier ornent les vergers de leurs larges feuilles, et y sont l'emblème de la fertilité végétale. Leurs fruits, sains et sucrés, satisfont le goût du riche et apaisent l'appétit du pauvre; aucun naturel du pays ne boirait de l'eau immédiatement après avoir mangé le fruit du plantain, et ne prendrait d'autre boisson après la banane.

Plusieurs écrivains ont beaucoup parlé de la banane. Forster et d'autres naturalistes prétendent qu'elle n'existait point en Amérique avant la conquête; mais ce qui garantit à mes yeux le contraire, et que le plantain et le bananier sont indigènes au Pérou, c'est que j'ai trouvé des lits de feuilles de

ces deux arbres dans les huacas, à Paramongo. Les oranges aigres et les douces, les limons, les citrons, croissent dans tous les jardins et contribuent beaucoup à leur beauté; les arbres sont en même-temps chargés de fruits aussi beaux que délicieux, les uns dans toute leur maturité et les autres encore verts : leurs fleurs délicates et fraîches, réunies en bouquets, embaument l'atmosphère qui les environne : rien ne peut égaler la beauté et le parfum de ces arbres pendant la plus grande partie de l'année. J'ai vu des orangers de quarante à cinquante pieds de haut, couverts de grosses branches d'oranges mûres; mais, en général, les jardiniers les empêchent de dépasser dix à vingt pieds de hauteur, parce qu'alors ils portent plus de fruit et ils sont d'une meilleure qualité. Le lucuma est un gros arbre dont le fruit est rond et de la grosseur d'une orange, l'écorce en est verte, et contient trois amandes, couvertes d'une enveloppe très-dure; la partie mangeable est de la couleur d'un jaune foncé, dont la substance et l'apparence ressemblent à un jaune d'œuf dur, elle est sèche, et le goût, selon moi, n'en est pas très-bon; il y a néanmoins beaucoup de personnes qui en font grand cas.

Le *Palta*, poire alligator, ou moëlle végétale, est

quelquefois ronde, et quelquefois de la forme d'une poire; l'arbre est grand et beau, le fruit est contenu dans une écorce dure qui a aussi au centre une grosse amande d'une couleur brune et d'un mauvais goût; on s'en sert souvent pour la teinture, et alors elle donne une couleur de nankin, on s'en sert aussi très-fréquemment pour marquer le linge, ce qui s'opère en mettant le linge sur l'amande, et en y introduisant ensuite une épingle qui entre dans l'amande; on obtient, par ce procédé, une marque indélébile. La partie mangeable du fruit est délicieuse, on l'assaisonne avec du poivre, du sel, etc., selon les goûts, et sa saveur ressemble à celle de la moëlle; plusieurs personnes n'aiment point ce fruit les premières fois qu'elles en mangent, mais ensuite elles finissent par s'y accoutumer au point de le préférer à tous les autres.

Le *pacay* est un arbre d'une grandeur médiocre; son fruit est contenu dans une grande cosse verte; il y en a une grande variété; on en trouve qui ont des cosses de plus d'une verge de long sur trois pouces de large; la partie mangeable est une substance cotonneuse, sucrée et remplie de jus, elle enveloppe des fèves noires qui germent souvent dans les cosses et présentent un aspect très-

curieux. Le *guayaba* croît en grande abondance, et il y en a au Pérou de grandes variétés, dont quelques-unes sont très-bonnes. La *granadilla* est la fleur de la passion, son fruit a la forme et la grosseur d'un œuf de canard; son écorce, dure et d'une couleur brune, contient une substance très-délicate remplie de petites graines noires dont le goût ressemble à celui d'une groseille à maquereau mûre; une autre espèce de ce fruit a une écorce épaisse, et son intérieur ressemble beaucoup à celui de la grenadille ordinaire : on l'appelle *de quixos*, parce que probablement on en a apporté les premières graines de la province de *Quixos*. Le *tumbo*, ou *badea*, en est une autre espèce; mais son fruit est aussi gros qu'un melon ordinaire, auquel il ressemble quand il est coupé, excepté que les graines sont d'une couleur brunâtre; on le prépare ordinairement, pour le servir sur la table, en coupant la substance charnue, ou l'extérieur, en petites tranches et en la mêlant avec le jus intérieur et les graines, on y ajoute du sucre, du vin et des épices; assaisonné de cette manière c'est un fruit vraiment délicieux. Le *palillo* est une pomme délicate qui est très-sucrée et parfumée; les dames de Lima en font souvent sécher la peau et la brûlent

avec d'autres parfums. Le *chirimoya* a été souvent désigné comme le roi des fruits, et mérite certainement ce nom; l'arbre est bas et touffu, la fleur est composée de trois feuilles épaisses triangulaires; elle a peu d'apparence, mais son parfum surpasse celui de toute autre fleur qu'on pourrait citer; néanmoins, elle ne conserve ses qualités que pendant le jour qui l'a vue naître; mais son parfum est si fort qu'une seule fleur suffirait pour embaumer tout un appartement, si surtout on l'échauffait en la renfermant dans les mains. Le fruit a quelque ressemblance avec la forme d'un cœur. Son extérieur est vert et présente l'aspect d'un réseau, ce qui provient des lignes brunâtres que font sur le fruit quelques marques dentelées comme celles de l'ananas; il contient plusieurs graines noires de la grosseur d'une fève; la partie mangeable est extrêmement délicate, ressemble, pour la substance, à un *flan*, et, en général, on la mange avec une cuiller. A l'arrivée des premiers Espagnols au Pérou, la description qu'ils envoyèrent de ce fruit en Espagne était qu'il ressemblait à un réseau rempli de miel; car ils ne connaissaient point autre chose à laquelle il fût possible de le comparer. Leur poids à Lima est d'une à trois livres chacun, mais

dans les bois de Huanuco et de Loxa, on en trouve qui pèsent de quinze à vingt livres et même plus. Le *guanabana* ressemble beaucoup au *chirimoya*, mais son fruit est, en général, plus grand, ainsi que les fleurs qui en diffèrent entièrement; le fruit du *guanabana* croît souvent sur le tronc principal de l'arbre et sur les plus grosses branches, tandis que les autres croissent sur les branches lorsqu'elles ont atteint leur deuxième année.

Le *guanabana* a un goût acide ; il se dissout souvent dans l'eau qu'on passe ensuite et qui, en y ajoutant du sucre, devient un breuvage très-agréable; on en fait aussi une très-bonne gelée comme conserve, qui est aussi délicate que transparente. Le *pepino* est un fruit qui a la forme d'un œuf et l'odeur du concombre, il y en a à Lima de plusieurs espèces qui, parvenues à leur maturité, ont un goût sucré mais particulier, entre le végétal cru et le fruit; on les considère comme malsains, et, par ce motif, on les appelle *mata serranos*, tueurs de montagnards, parce que ces individus en mangent de grandes quantités, peut-être à raison de leur bon marché; ils donnent souvent des fièvres intermittentes, la dyssenterie, etc. La *pina*, ananas, n'est point cultivée à Lima, mais apportée des vallées voi-

sines où le climat est plus chaud; elle ne réussit pas bien; cependant le contraire arriverait certainement si on prenait un peu de soin de ces plantes pendant la saison où le vent d'est souffle, parce que ces vents sont souvent très-piquants lorsqu'ils ont passé les Cordilières; c'est la même cause qui fait que la datte n'y vient pas bien.

A Lima, les vergers ne sont pas comme ceux d'Europe, mais toujours verts, à l'exception des arbres à fruits étrangers qui donnent l'aspect de l'hiver lorsque les branches se dépouillent de leurs feuilles; tous les autres sont toujours verts, et se montrent toute l'année dans leur pompeuse parure du printemps. Les feuilles nouvelles prennent possession de leur héritage avant la mort de celles qui les ont précédées, et, sur un grand nombre d'arbres, la fructification s'opère de la même manière. La riche verdure du bananier et du plantain, dont les énormes feuilles s'agitent au moindre vent et découvrent alors des bouquets chargés de fruit; l'oranger aux couleurs vertes, blanches et or; le grenadier à la cloche cramoisie; le chirimoya touffu exhalant ses parfums lors de la brize du soir; la grenadille s'étendant d'un arbre à un autre et cherchant un appui pour ses minces branches trop chargées; la

vigne serpentant sur les treillages et cachant ses belles grappes sous ses feuilles rafraîchissantes, sont certainement des beautés impossible à surpasser; mais on les trouve toute réunies dans les jardins de la vallée à travers laquelle serpènte le Rimac.

Les jardins à fleurs présentent presque toutes les variétés qu'on en trouve dans les contrées d'Europe, à l'exception de la famille des renoncules et des tulipes, que je n'ai jamais vue dans l'Amérique du sud. A la vérité, le climat est si favorable à la végétation, partout où on peut trouver de l'eau pour arroser, que les cultures exigent peu de soin. Les dames aiment passionnément les fleurs et sont toujours disposées à les payer des prix très-élevés. J'ai vu vendre un lis blanc huit dollars, à la vérité un peu hors de saison, et de belles hyachintes deux ou trois dollars chacune, et je suis certain qu'un habile jardinier-fleuriste qui porterait à Lima un assortiment bien composé de graines et de plantes, parviendrait bientôt à y amasser une fortune considérable. J'ai observé que la généralité des fleurs provenant des plantes indigènes, sont jaunes; ce qui fait dire d'une manière proverbiale, *oro en la costa, plata en la sierra*, or sur la côte, argent dans les montagnes, où la couleur générale

des fleurs sauvages est blanche. Beaucoup de personnes admirent surtout le *floripondio* à cause de son parfum, il tient de celui du lis.

L'arbre est très-touffu, et s'élève à environ la hauteur de dix pieds; les fleurs sont blanches, chacune de huit pouces de long, en forme de cloches, et pendant par bouquets : un arbre seul suffit pour embaumer un vaste jardin; mais s'il y en a davantage, l'odeur devient alors trop forte, et occasionne le mal de tête. Le *suche* est un grand arbre dont les branches s'étendent au loin, et qui porte un grand nombre de bouquets de fleurs, dont chacune a environ deux pouces de diamètre; ce sont les plus larges, d'autres n'ont qu'un pouce; elles ont la forme de cloches, et sont d'une substance charnue; quelques-unes blanches, d'autres jaunes ou couleur d'œillet, et toutes très-odoriférantes. L'*aroma* porte un grand nombre de fleurs rondes, jaunes et fleuronnées, qui méritent bien leur nom, car elles exhalent les parfums les plus suaves.

Les habitants de Lima ont plusieurs mets particuliers à ces contrées; on trouve sur presque toutes les tables l'*olla podrida* espagnole, qu'ils appellent *puchero*; elle est composée de bœuf, de mouton, de volaille, de jambon, de saucisses et de viandes

fumées, mêlées avec de la racine de *cassava*, des pommes de terre sucrées, des choux, des navets et de toutes les autres espèces de végétaux, quelques pois et un peu de riz : on fait bouillir le tout ensemble, et cela forme le plat ordinaire de la famille; on fait la soupe avec du pain et du vermicelle. Le *lahua* est un potage très-épais qui se fait avec de la farine de maïs bouillie avec de la viande, surtout avec du porc frais ou un dindon, et fortement assaisonné avec des cosses de capsicum mûr. Le *carapulca* consiste en pommes de terre sèches, en noix, ou *garbansas*, sèches et écrasées, et ensuite bouillies, comme le *lahua*, avec de la viande, jusqu'au point d'acquérir de la consistance. Le *pepian* se fait avec de la fleur de riz et autres ingrédients qu'on emploie pour le *lahua*; c'est un des mets favoris des habitants de Lima, qui disent qu'un cuisinier américain en ayant servi au Pape, sa Sainteté s'écria : *Felici Indiani qui manducant pepiani!* Le *chupi*, qui est fait avec des pommes de terre, du fromage et des œufs qu'on fait cuire ensemble, est aussi un plat favori, non-seulement les jours d'abstinence, mais encore toute l'année. Les cochons de Guinée, *cuis*, fournissent un mets très-délicat; on les fait rôtir, et ensuite étuver avec une

grande quantité de cosses de capsicum pilées jusqu'à la consistance d'une pâte; on y ajoute quelquefois des pommes de terre, des noix écrasées et autres ingrédients. C'est le *picanti* favori, et, selon moi, il est très-délicat. On voit sur les tables un grand nombre d'autres plats qui sont assaisonnés avec une grande profusion de lard, et aussi avec une grande quantité d'ail et de capsicum.

J'ai parlé des pommes de terre séchées; elles se préparent de la manière suivante: on en fait bouillir de petites, on les pèle, et on les fait ensuite sécher au soleil; mais les meilleures sont celles qui ont été séchées par les fortes gelées des montagnes; elles se conservent aussi long-temps qu'on le désire, et quand on veut en faire usage, il suffit de les écraser, et de les laisser détremper. Si on s'en servait comme d'une substance végétale dans les longs voyages de mer, je pense que les pommes de terre ainsi préparées seraient trouvées saines et nourrissantes; ce légume est quelquefois moulu en farine, alors il s'appelle *chuno*, et on s'en sert pour faire une espèce de potage avec ou sans viande.

Pendant que le maïs est vert, on le prépare de la même manière, en faisant bouillir les quenouilles, dont on sépare les grains que l'on fait sécher; on

l'appelle alors *chochoca*, et on le fait cuire comme le *chuno*.

On mange une grande quantité de citrouilles et de gourdes qu'on fait cuire; elles forment la principale partie de la nourriture végétale des pauvres classes; elles sont grosses, excellentes, à bas prix, et se conservent plus d'une année entière si elles sont placées dans un endroit sec.

Le maïs et les fèves, *frijoles*, sont d'un usage général parmi les basses classes du peuple, je puis même dire parmi les plus élevées; mais elles forment la nourriture ordinaire des esclaves. La fève est considérée comme très-nourrissante; ceux qui ont été accoutumés à en manger la préfèrent à tous les autres végétaux, et la regardent comme un équivalent de la nourriture animale.

On mange, dans l'Amérique du sud, des confitures en abondance, et plus, je crois, que dans tout autre pays du monde, particulièrement à Lima où il y a une grande variété de fruits et une plus grande abondance de sucre; mais il y a un défaut essentiel dans les conserves qui sont toujours trop sucrées, soit par une surabondance de sucre, ou par la perte de la saveur du fruit avant qu'il soit mis en conserve. Le citron et le limon, qui ont un

goût si agréable, même si fort, le perdent toujours en conserve. On fait une pâte en pilant ensemble un poids égal d'amandes douces blanchies et de sucre; on la met ensuite dans des boîtes d'un bois très-mince, où elle se conserve très-long-temps; en dissolvant une petite quantité dans de l'eau, on en fait une boisson qui remplace le lait; elle est très-agréable avec le thé, et pourrait être très-utile dans de longs voyages.

On déjeune ordinairement à Lima à huit heures du matin; rarement on prend plus d'une tasse de chocolat épais avec une rôtie et ensuite un verre d'eau froide; ou quelquefois un peu de mouton bouilli, des œufs frais, du jambon et des saucisses. On prend son dîner à une heure : c'est un repas très-abondant, et on peut le considérer comme le seul de la journée; la soupe et le *puchero* sont, en général, les premiers plats; le reste se sert indifféremment sur la table, et le poisson est souvent le dernier, excepté les confitures, après lesquelles on boit toujours un verre d'eau froide; le café est fréquemment apporté aussitôt après le dîner; mais, dans les hautes classes, la compagnie se lève de table, et se rend dans une autre salle où on prend le café et les liqueurs; on sert ordinairement les

fruits entre les services, parce qu'on croit qu'il est plus sain de les manger alors qu'à la fin du repas. Le soir, on prend une tasse de café ou de chocolat avec un verre de limonade, de l'eau d'ananas, d'orgeat, ou toute autre boisson rafraîchissante; et, dans les hauts cercles, on sert du chocolat et des glaccs.

Voici les détails donnés par le docteur Unanue sur les maladies qui dominent à Lima.

La chaleur et l'humidité sont les deux causes premières de maladies dans ce climat; la première y porte, et la seconde les déclare. La douceur du climat excite au plaisir de Vénus, et produit les dons de Cérès qui contribuent également à énerver le physique de l'homme. Les premiers symptômes de débilité se manifestent dans les organes digestifs, et beaucoup d'enfants d'une constitution faible meurent de convulsions produites par des indigestions. Les affections épileptiques sont très-communes chez les enfants lorsqu'ils commencent à se nourrir des aliments ordinaires : la jeunesse souffre beaucoup des coliques, surtout en automne, ce qui doit être attribué à la faiblesse de l'estomac, causée par l'excessive transpiration; les habitants de Lima eux-mêmes sont tellement convaincus de la faiblesse de

leurs organes digestifs, qu'ils attribuent toutes les indispositions qu'ils éprouvent à l'*empacho*, indigestion; par suite de cette même faiblesse de la constitution de l'estomac, les jeunes gens sont très-susceptibles d'être affligés de phthisie et d'asthme, et plusieurs de ceux qui échappent à ces affections, s'ils se livrent à leurs passions, succombent ensuite aux obstructions du viscère abdominal et à l'hydropisie, qui est incurable à raison de l'humidité du climat : les fonctions des vaisseaux internes et externes devenant interceptées, attendu que ceux-ci sont entourés d'un corps aqueux, et que les autres l'augmentent continuellement en absorbant une grande partie de l'humidité atmosphérique. On appelle souvent Lima le pays des vieillards, parce qu'ils vivent généralement d'une manière très-sobre, et que les exemples d'une extrême longévité n'y sont point rares.

Un extrait d'observations médicales faites par le docteur Unanue, en l'an 1799, peut servir à donner une idée des maladies particulières dominantes dans les différentes saisons, à dater du mois de janvier, époque à laquelle commence le solstice d'été.

« En janvier, la petite-vérole commença à se ma-

nifester; les hémorragies et les diarrhées bilieuses étaient également communes alors; elles furent suivies, en février, de fièvres éruptives; pendant ce mois et le suivant, de violents catharres et des toux, qui attaquèrent surtout les enfants; les adultes affectés de l'asthme en souffraient beaucoup. Dans quelques-unes des années pendant lesquelles la chaleur a été la plus oppressive, on a remarqué que plusieurs personnes ont eu d'abondantes transpirations, et ont été attaquées de l'épirias (*cholera morbus*); mais cela n'a point eu lieu en 1799.

» Pendant mars et avril, et les commencements de l'automne, les fièvres intermittentes ont été très-communes, particulièrement la fièvre tierce, souvent accompagnée de dyssenterie; on a remarqué qu'en mai et dans le commencement de juin, il y avait des toux sèches et violentes qui produisaient de l'irritation, et souvent de petits ulcères au gosier.

» Pendant le courant de juillet, on vit beaucoup d'éruptions cutanées (exanthemata milliaria); les inflammations d'intestins et les dyssenteries furent également très-communes; il en fut de même des inflammations pulmoniques, et des pleurésies pendant le mois d'août et de septembre.

» Les inflammations de poumons et les diarrhées bilieuses furent communes en octobre, pendant ce mois la fièvre tierce d'automne commença à disparaître; en novembre plusieurs individus moururent de la dyssenterie, et les éruptions cutanées furent très-fréquentes: quatre mille deux-cent vingt-neuf malades furent reçus cette année à l'hôpital de San Andreas, sur lesquels il en est mort trois cent dix-sept. »

J'ai observé que la syphilis n'est jamais très-virulente à Lima et sur les côtes du Pérou; mais elle domine davantage dans l'intérieur, surtout dans les pays froids, où elle est plus difficile à guérir.

Les *berrugas*, verrues, sont communes dans quelques-unes des vallées de la côte; on présume qu'elles proviennent d'avoir bu ou de s'être baignés dans les eaux de certaines rivières. Les premiers symptômes sont des douleurs très-vives dans les jambes, dans les cuisses et les bras (parties où les verrues se manifestent généralement); elles durent fréquemment un, et même plusieurs mois. Lorsque les verrues commencent à se montrer, la douleur disparaît, et quand elles crèvent il en sort une grande quantité de sang : la douleur cesse et le malade guérit. On n'administre jamais de remèdes pour cette maladie, les naturels croient que la patience est le

meilleur; ils ont grand soin de se tenir chaudement, et évitent de se mouiller, parce qu'il en résulte souvent des spasmes et quelquefois la mort.

En 1803 une nouvelle maladie se manifesta pendant l'été dans la vallée de Huaura, et fut mortelle pour un grand nombre d'individus, particulièrement Indiens et Nègres, chez qui elle parut presque entièrement concentrée; car elle n'attaqua que peu ou point les blancs. Son premier symptôme fut une petite pustule qui aplatie formait au centre une légère tache couleur de pourpre; à mesure qu'elle s'étendait, plusieurs autres petites pustules se formaient sur les bords de la première, remplies d'un fluide limpide. Ces pustules devenaient très-fortes, et ressemblaient alors aux ampoules provenant des brûlures. Si on faisait une incision dans la partie affectée, il n'en sortait point de sang, et le malade ne sentait pas l'opération. La chair avait une apparence spongieuse, sa couleur était d'un rouge pâle. Si le malade n'éprouvait point de soulagement, il mourait ordinairement entre le cinquième et le dixième jour, et quelquefois plus tôt; la méthode adoptée pour la guérison était l'extraction totale de la partie affectée, et l'application d'un cataplasme; les naturels appelaient cette maladie *grano de la peste*, pustules de la peste.

La *uta* est une autre maladie connue dans quelques-unes des vallées du Pérou; elle est supposée provenir de la piqûre d'un petit insecte; cependant ce fait n'a jamais été avéré. Elle se manifeste d'abord par une petite enflure rouge; elle crève, et le fluide qu'elle contient produit une plaie incurable, qui s'étend graduellement et finit par causer des souffrances intolérables, jusqu'à ce que la mort vienne mettre un terme aux maux du malade.

Je terminerai la description de Lima par quelques observations sur son ancien commerce.

Callao étant le port principal du Pérou, et le seul nommé *abilitado general*, était libre à l'entrée et à la sortie pour tout vaisseau qui voulait trafiquer avec toutes les parties du pays soumis à la domination espagnole. Lima était, par suite de ces dispositions, le marché général pour tous les étrangers, aussi bien que pour toutes les maisons de commerce; des négociants s'y rendaient de toutes les provinces avec les productions destinées à l'exportation, et pour acheter un assortiment de marchandises manufacturées, soit étrangères, soit provenant des autres parties de la contrée; et, en outre, les matériaux en nature nécessaires pour la fabrique des instruments destinés aux mines et à l'agriculture.

Par suite de la diversité des climats de la vice-

royauté du Pérou, toutes les espèces de marchandises manufacturées en Europe y trouvaient une vente facile; on y faisait surtout une grande consommation de marchandises anglaises.

En entrant dans les maisons que j'ai eu occasion de visiter, à Lima ou dans les autres parties du Pérou, presque tous les objets qu'elles contenaient concouraient à me rappeler l'Angleterre. Les croisées étaient garnies de verre anglais; les meubles en cuivre, et les ornements des commodes, des tables et des chaises, étaient anglais; les draperies en toile imprimée, le linge et les robes de cotonnade des femmes, ainsi que le linge de table et les manteaux des hommes, étaient anglais. Les tables étaient couvertes de vaisselle de terre, de verres, de couteaux, de fourchettes, qui venaient également d'Angleterre, ainsi que les ustensiles de cuisine, s'ils étaient en fer: enfin, à quelques légères exceptions près, tout était de manufacture anglaise ou de l'Amérique du sud. Les cotonnades communes, les nankins et quelques autres articles en petit nombre étaient fournis par la compagnie Philippine. L'Espagne envoyait quelques fers et des draps; Barcelone, des toiles imprimées, du linge, du papier à écrire, de la soie et de la poterie ordinaire. Ils ti-

raient de l'Italie de la soie et des velours; de la France, du linge, de la dentelle, des soieries et des draps; de l'Allemagne, des toiles, *platillas*, de la coutellerie commune et des verres: tout le reste était de manufacture anglaise ou du pays.

Je n'hésite point à assurer que les marchandises d'une qualité supérieure trouvent toujours promptement des acheteurs; parce que tous ceux qui ont le moyen d'acheter des marchandises étrangères recherchent toujours les meilleures, et que, plus les marchandises sont modernes et à la mode, plus elles se vendent avantageusement et promptement: les draps larges et épais, imitant le drap espagnol de San Fernando, sont les meilleurs pour l'intérieur; et les draps fins, imitant les draps français de Sedan, conviennent le mieux pour Lima. Les flanelles larges de Manchester, à côtes ou unies, bleu clair, cramoisi, couleur d'œillet, vert pré, jaune pâle, brun, blanc, et autres demi-couleurs, se vendent très-bien sur la côte comme dans l'intérieur; les serges, les cordes et les petits velours, les toiles d'Irlande et les linons communs coupés en pièces de huit verges chacune, la toile commune en pièces d'environ trente verges, imitant les *platillas* allemandes, et les belles mousselines écossaises,

aussi bien que le linge de table, pour les chemises, etc., sont constamment demandés. Les drogues étaient extrêmement chères, même celles que produisaient les différentes parties des colonies espagnoles, parce qu'elles étaient d'abord envoyées en Espagne, d'où elles revenaient en Amérique; excepté à Lima où on trouvait l'écorce de chinchona, la salsepareille, le baume de copaiva, le guaiacum, et quelques autres.

J'aurai occasion, dans plusieurs parties de cet ouvrage, de parler de l'utilité qui résulterait de l'introduction de différentes espèces de machines que les changements du système politique de ces contrées devront rendre chaque jour plus avantageuses pour les vendeurs comme pour les acheteurs.

Un Espagnol intelligent, Don Matias de la Reta, établit à Lima des métiers pour tisser des toiles à voile de coton et quelques autres articles connus, également en coton. A sa mort, la manufacture fut abandonnée; mais il n'est pas douteux que cette entreprise n'eût complètement réussi, si celui qui la protégeait avait vécu. Maintenant (1824) une manufacture de poterie commune serait un établissement très-lucratif, ainsi qu'une manufacture de verre ordinaire, parce qu'on peut se pro-

curer facilement et avec avantage les matériaux nécessaires pour ces deux articles, dont la consommation est très-grande et le prix très-élevé. Il est évident que l'introduction de ces objets qui viennent de l'étranger, devant payer le fret et autres frais indispensables, leur fabrication dans le pays doit procurer des avantages certains à ceux qui l'établiront sur le sol même où ils doivent être vendus. Toute la poterie de terre pour les usages ordinaires, est manufacturée à Lima; elle est pesante et grossièrement faite; malgré cela, on en envoie une grande quantité dans les différentes parties de l'intérieur du pays.

De bons mécaniciens, des charpentiers, des ébénistes, des fabricants de moulins, des forgerons, des serruriers, des orfèvres, des horlogers, des cordonniers et des tailleurs, trouveraient à se placer avantageusement; mais il serait essentiel pour chaque ouvrier de se munir d'un approvisionnement d'outils de son état. Je parle ainsi d'après les changements survenus dans le gouvernement; attendu que pendant l'existence du système colonial, un étranger était exposé à recevoir l'ordre de quitter le pays dans un très-court délai; mais, malgré ce désagrément, plusieurs s'établirent à Lima en 1808 et dans

les années suivantes, sans qu'aucun fût contraint de se retirer.

Tous les auteurs qui ont écrit sur l'Amérique du sud ont beaucoup parlé des restrictions imposées dans les colonies espagnoles ; elles furent certainement très-sévères, comme dans les autres, jusqu'à ce que l'expérience, qui rectifie tout, eût appris aux ministres de la mère-patrie que ce n'était point l'avantage isolé des individus, ou des compagnies et corporations particulières adonnées au commerce, qui pouvait enrichir le gouvernement. A l'époque où le comte d'Aranda était premier ministre d'Espagne, il fut à même de bien se convaincre de cette vérité, et on appela libéralisme ce qui n'était chez lui que le résultat d'une politique ferme et éclairée. Cependant, comme le Pérou est à une très-grande distance de l'Europe, il ne fut pas aussi fortement opprimé que les colonies situées sur le côté opposé du nouveau monde.

Les retours de ce marché étaient l'or, l'argent et l'étain, le quinquina, le cacao, le coton, la laine de vigogne, la laine de mouton et quelques drogues.

CHAPITRE XV.

Visite à Pisco. — Ville de Pisco. — Baie de Pisco. — Production curieuse du sel. — *Huano*, *Huanaes*. — Vignobles, eau-de-vie. — Vignoblès *de las Hoyas*. — Fruits. — Chilca, village indien. — Départ de Lima, route conduisant à Chancay. — Maison Pasamayo. — *Nina de la Huaca*. — Maïs, culture et usage du *huano*. — Cochons. — Du produit du maïs. — Ses différentes espèces. — Temps de le récolter. — A quoi il s'emploie, pour faire du Chica et du sucre. — Bourg de Chancay. — *Colcas*. — Bourg de Huacho. — *Chacras* des Indiens. — Du caractère des naturels indiens. — Réfutation de ce qu'en ont dit quelques auteurs. — Leurs manières et leurs mœurs.

Pendant ma résidence à Lima, je profitai d'une invitation qui m'avait été faite de visiter la ville de Pisco, située à environ cinquante lieues au sud; quoique ce lieu porte le nom de ville, ce n'est néanmoins qu'un misérable village. La ville actuelle est située à environ deux lieues au nord-ouest de l'ancienne, qui fut saccagée, en 1624, par le pirate hollandais Jacques Hermit Clark; en 1686, par

Edouard David; et, en 1687, elle fut complètement démolie par un tremblement de terre; alors on commença à bâtir la nouvelle ville à environ une lieue du rivage.

La baie est très-spacieuse et le mouillage en est bon; mais le débarquement est difficile près de la petite batterie élevée pour protéger le lieu de débarquement; il est meilleur à *las Palmas* à environ deux lieues plus haut dans la baie appelée *la Paraca* et on y trouve de l'eau fraîche, très-difficile à se procurer près du fort. A l'extrémité sud de la baie, sous un lit de terre glaise endurcie et de sable mêlé de pierres, on trouve un lit de sel qui s'étend depuis cinquante jusqu'à cent verges, à partir de la mer. En écartant les premières couches de sable, de pierres brisées et d'argile, on trouve le sel formant des espèces de colonnes blanches d'environ trois ou quatre pouces de long, dont la partie supérieure est recourbée et s'incline ensuite vers le bas, ayant quelque ressemblance avec un chou-fleur. Ce sel est très-blanc et composé de filaments transparents, mais moins épais qu'un cheveu. J'examinai avec un bon microscope ces corps exigus, ils me parurent tous parfaitement cylindriques et creux, très-rapprochés les uns des autres, sans néanmoins être

attachés ensemble; car ils se séparent après une légère pression, prenant l'apparence de l'asbeste; ce sel est aussi bon que celui qu'on emploie dans les cuisines; il se dissout lentement dans une grande quantité d'eau froide, et l'absorption ne lui fait rien perdre de sa qualité; les habitants en usent rarement, excepté lorsque le sel de Huacho vient à leur manquer.

Il y a à l'entrée de Pisco quelques petites îles fameuses par l'engrais qu'elles produisent, qu'on embarque et transporte dans les différentes parties de la côte, et souvent dans l'intérieur, sur le dos des mules et des llamas. La quantité de cet engrais est énorme, et l'effet qu'il produit est vraiment étonnant, j'aurais occasion d'en parler en traitant de la culture du maïs à Chancay; plusieurs petits vaisseaux sont constamment employés à son transport. Quelques-unes des tranchées ont de quarante à cinquante pieds de profondeur dans les lieux où l'embarcation est facile, et leur fond est encore considérablement au-dessus du niveau de la mer.

Cette précieuse production paraît être le résultat des excréments des oiseaux de mer, dont d'immenses quantités fréquentent les îles et s'y reproduisent; il n'y a point de doute qu'on ne doive attribuer son

accumulation à l'absence totale de la pluie. Lorsque cet engrais est sec, il est d'une couleur brun pâle, et se réduit facilement en poudre; quand il est frais il paraît rougeâtre; la surface du lit à un pied de profondeur est blanchâtre et contient des plumes, des os d'oiseaux et des coquilles d'œufs; on assure que le *huano*, nom sous lequel cette production est connue, est certainement de la terre fossile; mais la qualité de la couche supérieure qui, d'abord blanche, incline graduellement vers le jaune, est incontéstablement l'excrément des oiseaux et est semblable à l'autre. Ce sujet demande un examen plus approfondi.

Une espèce d'oiseau qui fréquente ces îles, en grand nombre, s'appelle *huanay*, de là vient le nom de la matière maintenant employée comme engrais; l'oiseau est d'un plumage noir, aussi grand que la mouette de mer, et multiplie toute l'année, avec cette particularité que chaque nid, qui n'est qu'un trou dans le *huano*, contient un oiseau qui a ses plumes, ou qui n'en a point encore, et un œuf; il paraît de là qu'il existe une constante succession, sans que les vieux oiseaux aient besoin de couver leurs œufs. Les Indiens prennent une grande quantité de ces jeunes oiseaux, les salent, et ils sont

pour eux un met très-délicat, quoiqu'ils aient un fort goût de poisson.

Le principal produit du voisinage de Pisco, y compris les vallées de Chincha et de Canete, consiste en vignes, où on fait annuellement environ cent cinquante mille gallons d'eau-de-vie; on la conserve dans des jarres de terre, dont chacune contient dix-huit gallons. Ces vaisseaux sont faits dans le voisinage, leur forme est celle d'un cône renversé, l'intérieur est enduit d'une espèce de naphte. L'eau-de-vie, nommée en général pisco, du lieu d'où on la tire, est d'un bon goût et n'est point colorée comme celle de France; l'espèce faite avec le raisin muscat, appelée *aguardiente de Italia*, est très-délicate; elle a le goût du vin de Frontignan, et on l'aime beaucoup; on fait peu de vin et il est d'une qualité médiocre, ce qu'on doit attribuer peut-être à ce qu'on fait bouillir long-temps le raisin avant qu'il soit en fermentation.

Près de Pisco, on remarque un vignoble appelé *de las hoyas*, ou des trous; ce sont des excavations faites originairement par les Indiens ou aborigènes, qui, ayant des connaissances en agriculture, écartaient le sable, et creusaient des espèces de fossés pour parvenir à trouver le terrain humide.

Cet immense travail venait de la difficulté ou plutôt de l'impossibilité d'obtenir de l'eau de la rivière de Canete, pour l'irrigation. L'usage primitif des *hoyas* avait sans doute pour objet la culture du maïs; mais on y a maintenant planté des vignes d'un produit très-abondant, sans exiger d'autres soins ou culture que de les élaguer, parce qu'on laisse aux branches la faculté de s'étendre le long des sables.

Les vignerons ont au Pérou le monopole de la fabrication des liqueurs spiritueuses; ils obtinrent du roi d'Espagne, Charles III, une ordonnance royale, qui prohibait, au Pérou, la fabrication de toute liqueur spiritueuse, excepté de celle qui provient du raisin, et l'importation des esprits faisait condamner les délinquants à des peines très-sévères.

Les dattes abondent au Pérou, et lorsqu'on les fait sécher avec soin, elles sont supérieures à celles des côtes de la Barbarie; il y a ici plusieurs plantations d'oliviers très-productives; les figues y sont aussi très-bonnes, et les figuiers y réussissent bien.

Il y a, dans la vallée de Chincha, plusieurs vastes champs de sucre; deux appartiennent au comte de Montemar y Monteblanco, et un autre près de la

côte, appelé Caucato, à Don Fernando Maso. Il y a aussi une manufacture très-considérable de savon; on évalue à environ huit mille le nombre des esclaves employés sur les plantations de Chincha, Pisco et Canete.

On trouve, entre Pisco et Lima, un village indien appelé Chilca; il est situé dans une plaine sablonneuse, manquant d'eau, et privée de végétation ; les naturels du pays se procurent souvent de l'eau en creusant des fossés dans le sable ; mais ce moyen manque quelquefois, et ils sont alors obligés de tirer cet article de première nécessité de la rivière Canete, à une distance de cinq lieues. La principale occupation des habitants est la pêche; ils haïssent les blancs au point de ne pas permettre qu'il en réside aucun dans leur village; le prêtre même de leur paroisse est un cacique indien, né dans le village, qui, au moyen d'une souscription, put suffire aux dépenses de son éducation et à celles de son ordination.

A cinq lieues au nord de Lima, est le petit port d'Ancon, résidence de quelques pêcheurs indiens. De grands figuiers croissent sur le sable près du rivage, leur fruit est extrêmement délicat.

Le chemin qui conduit d'Ancon à Chancay est

un terrein très-sablonneux; quelques parties de ce chemin sont très-unies, tandis que d'autres passent sur des collines de sable entièrement arides pendant la chaleur, ou dans les temps de sécheresse; à peine les *garuas*, ou brouillards, se sont-ils montrés, que toutes ces contrées sont couvertes de la plus florissante végétation; c'est alors qu'on y conduit les bestiaux des fermes voisines.

Près de Chancay, avant de passer la petite rivière, on voit l'ancienne résidence de la famille du marquis de Villafuerte, tombant presque en ruines: sort réservé à un grand nombre de maisons de campagne appartenantes à la noblesse de Lima, qui n'a aucune idée des plaisirs champêtres, ni des beautés rurales. Un grand nombre de maisons de campagne sont élevées sur les ruines de quelques-uns des anciens villages indiens, qui n'empiétaient jamais sur les terres cultivées, mais fixaient leur résidence sur des collines où ils ne pouvaient point se procurer de l'eau pour les arrosements, ce qui est une preuve bien convaincante de leur grande économie; et tout porte à présumer que la population de cette contrée était très-considérable avant la conquête. Le domaine appelé Pasamayo est principalement destiné à élever des cochons pour le marché de Lima.

La maison de Pasamayo, située sur le sommet d'une hauteur, commande une très-belle vue de la mer, aussi bien que de la vallée de Chancay, dans laquelle il y a une petite paroisse d'Indiens, appelée Aucayama, délicieusement située. En 1690, le rôle des contributions contenait trois mille sept cents Indiens; mais il n'est à présent (1805) que de cent soixante-dix; j'aurai occasion, à l'article de Huacho, de parler de ce décroissement de la population indienne. La vallée de Chancay contient quelques belles plantations de cannes, et des manufactures de sucre : il y a aussi de vastes pâturages de luzerne pour le bétail, et il croît dans le voisinage de grandes quantités de fèves et de maïs.

Cette vallée est la patrie de la célèbre *Nina de la Huaca*, jeune demoiselle de la Huaca, qui prit le nom de la ferme où elle était née; elle avait six pieds de haut, ce qui est d'autant plus extraordinaire qu'au Pérou les femmes sont, en général, d'une petite stature. Elle aimait extrêmement les exercices masculins : rien ne lui était plus agréable que d'aider à prendre les esclaves qui s'échappaient ou à arrêter les voleurs qui infestaient quelquefois le chemin qui sépare cette ferme de Lima; on la voyait monter à califourchon, *al uso del pais*, un cheval vigoureux

s'armer d'une paire de pistolets et d'une *hasta de rejon*, lance, et parcourir, avec trois ou quatre hommes, les environs de la vallée et la route de Lima, où elle était plus redoutée qu'une compagnie d'*encapados*, ou officiers de police à cheval. J'allai lui rendre visite chez elle, et je lui trouvai plus de connaissances en littérature que n'en ont, en général, lès naturels du pays; elle était franche, obligeante et polie, régissant elle-même, avec succès, sa propriété qui consistait en une plantation de sucre, dont elle surveillait tous les détails.

La quantité de maïs cultivé dans le ravin, *quebrada*, et dans la vallée de Chancay, est très-considérable; mais les cultivateurs de ce grain doivent leurs récoltes abondantes au *huano* qu'ils retirent des îles de Pisco et de Chincha. J'ai vu les champs entièrement jaunes, par suite de l'état de sécheresse, des plantes lorsqu'elles avaient environ un pied de haut et quatre ou cinq feuilles chacune, temps auquel on y met l'engrais, en faisant un trou au tronçon de la racine, de chaque trois ou quatre plantes, car elles croissent en bouquets; on y met avec les doigts environ une demi-once de *huano*, qu'on recouvre ensuite d'un peu de terre; on arrose le champ le plutôt possible, et huit ou dix

jours après ces deux opérations, les plantes croissent à la hauteur de plus d'une verge, se parent de la plus belle verdure, et ses côtés sont remplis d'épis de blé. Une seconde quantité de *huano* est ensuite appliquée de la même manière, et la terre arrosée une seconde fois. Ce procédé produit les récoltes les plus abondantes, donnant de mille à douze cents pour un; les épis ont souvent quatorze et même seize pouces de long, bien garnis de grains qui sont très-gros. On sème souvent des fèves avec le maïs, et on obtient ainsi une double récolte; mais, dans ce cas, le maïs n'est pas aussi productif, ni les fèves aussi bonnes, parce que la meilleure qualité des fèves croît sans irrigation; elle est semée long-temps avant que le *garuas* disparaisse, et mûrit plus promptement que le maïs.

Chancay est fameux par la grande quantité de cochons qu'on y élève pour le marché de Lima; ils sont tous noirs, avec très-peu de poil; ils ont le groin très-court, les oreilles pointues et courtes, et sont d'une petite taille; mais ils deviennent si gras qu'ils peuvent à peine marcher, et, comme leur prix dépend entièrement de la quantité de leur graisse, celui qui les élève a le plus grand intérêt à les en-

graisser le plutôt possible. Après les avoir tués, on fait frire tout le corps; la graisse et le lard sont vendus pour l'usage de la cuisine. La consommation de la graisse est considérable dans toutes les parties du Pérou, et c'est principalement à l'abondance du maïs que les *hacendados*, fermiers, doivent ce commerce lucratif.

Le maïs croît sur les sommets des Cordilières où la température moyenne est environ de 48 degrés du baromètre de Fahrenheit, et sur les plaines ou dans les vallées, où elle est de 80 degrés, dans les lieux où le climat est contraire au seigle et à l'orge, et qui ne peuvent produire de blé, soit à cause du froid ou de la chaleur. Ce grain, dont la propriété farineuse est supérieure, produit depuis 150 jusqu'à 1200 pour un : ainsi on peut dire que c'est le grain le plus utile à l'homme, et il est particulièrement adapté aux contrées où la sage Providence l'a fait naître. D'après ces circonstances, le maïs occupe dans la série des différentes espèces de culture, une étendue beaucoup plus grande de terrein sur le nouveau continent que celle qu'occupe le blé dans l'ancien.

C'est par erreur qu'on a dit que le maïs était la seule espèce de grain connue en Amérique avant

la conquête. Au Chili, selon Molina, le *mager*, espèce de seigle, et le *tuca*, espèce d'orge, étaient l'un et l'autre très-communs avant le quinzième siècle; au Pérou la fève était commune avant la conquête; car j'en ai souvent trouvé dans les *huacas*, conservées dans des vases de terre rouge. Quelques écrivains ont prétendu que le maïs, qui est aussi originaire d'Asie, fut transporté par les Espagnols dans les colonies du nouveau monde. Cela est si évidemment faux qu'il est inutile de le refuter. En effet, si les aborigènes avaient été dépourvus de maïs, de fèves, de plantains et de tous les autres articles alimentaires qu'on dit avoir été introduits par les Européens, il s'élèverait une nouvelle question: De quoi se nourrissait cette nombreuse population d'indiens? dans quel but, cultivaient-ils de si grandes étendues de terre, et avaient-ils fait venir, sur les côtes du Pérou, l'eau nécessaire pour les irrigations, au prix d'un travail aussi immense, et avec une adresse aussi extraordinaire? Pourquoi les Péruviens construisaient-ils toujours leurs maisons sur des terreins tellement stériles que le travail ne pouvait jamais les rendre fertiles?

J'ai compté cinq espèces de maïs au Pérou, l'une est connue sous le nom de *chancayano;* elle a un

grain gros et jaune, demi-transparent; une autre s'appelle *morocho*, son grain est petit, jaune, et d'une apparence de corne; *l'amarillo*, ou le jaune, a un grain gros et opaque, il est plus farineux que les deux autres espèces; le *blanco*, blanc, désigne la couleur de ce grain qui est gros et contient plus de farine que les autres; et enfin, le *chancha* ou le sucré. Ce dernier n'est cultivé que dans les climats plus froids des *sierra*, montagnes; il croît à la hauteur de deux pieds, sa quenouille est courte, les grains gros et blancs : lorsqu'il est vert, il est très-amer, mais quand il est mûr et rôti, il est extrêmement sucré et si tendre qu'on peut le réduire en farine par la seule pression des doigts: lorsqu'il est ainsi rôti, il constitue la principale nourriture des *serranos*, montagnards, de plusieurs provinces.

A Lima, et tout le long de la côte, on le considère comme un aliment très-délicat, et un serrano n'entreprend jamais un voyage sans s'être pourvu d'un sac plein de ce maïs rôti; on le fait rôtir aussi quelquefois pour le réduire en farine grossière, comme le *ulpa* au Chili, et on l'appelle alors *machica*.

Le temps de la perfection ou de la maturité du maïs, varie beaucoup selon le climat et son espèce,

depuis cinquante jours jusqu'à cinq mois. Le *morocho* est mûr en soixante jours dans les climats qui sont très-chauds et humides, comme par exemple à Guayaquil et sur la côte de *Choco;* le blanc mûrit en trois mois dans le voisinage de Lima ou de la côte péruvienne, *valles;* tandis qu'il faut cinq mois au *chancayano* pour être en pleine maturité; ce dernier est le plus productif et la meilleure nourriture pour le bétail, la volaille, etc.

Quoique le blé et l'orge soient cultivés dans différentes parties du Pérou, le maïs est généralement considéré comme la principale récolte. Parmi les Indiens et la classe indigente de la côte, il remplace le pain; à cet effet on le fait simplement bouillir dans l'eau et on l'appelle alors *mote* : on en fait aussi des puddings après en avoir préalablement ôté la cosse; cette opération se fait en mettant dans de l'eau du maïs avec une certaine quantité de cendres de bois, on fait alors bouillir le tout, et ensuite on lave le grain dans l'eau courante; aussitôt les cosses se séparent des grains que l'on fait bouillir de nouveau et qu'on réduit en pâte en l'écrasant sur une grande pierre, un peu creuse au milieu, qu'on appelle un *batan.* La machine qui écrase, *mano,* est courbée d'un côté et mise en mou-

vement en pressant alternativement les deux bouts. J'ai voulu décrire exactement ce moulin grossier, parce qu'il n'y a point de doute qu'il n'ait été en usage parmi les anciens Péruviens, puisqu'on en a trouvé plusieurs enterrés par eux dans les *huacas*, et parce qu'ils peuvent servir aux curieux de comparaison entre les usages de ces peuples et ceux des autres nations. Ils se servaient des mêmes procédés pour pulvériser leurs minéraux afin d'en extraire l'or et l'argent, et, jusqu'à ce jour, on retrouve encore plusieurs de leurs *batans* en pierre obsidiane et en porphyre, près de la montagne qui est dans le voisinage de Cochas; mais on n'a jamais découvert les *manos* ou briseurs. D'après les vestiges de mines d'or qu'on aperçoit en ces lieux, il est évident que ces pierres étaient employées à l'usage dont nous venons de parler; en outre, j'y ai plusieurs fois trouvé des fragments d'or brut.

Après que l'on a fait la pâte de maïs bouilli, on l'assaisonne avec du sel, une forte quantité de piment, et on y ajoute une portion de lard; on étend ensuite des parties de cette pâte sur un morceau de feuille de plantain; on y mêle un peu de viande, et on roule le tout dans la feuille qu'on fait

bouillir pendant plusieurs heures; on appelle cette espèce de pudding *tamal*, mot *quichua*; ce qui me porte à croire que ce met était connu des anciens habitants du pays.

On fait les puddings sucrés avec du maïs vert, en coupant les grains qui tiennent à la quenouille, les écrasant, et y ajoutant du sucre et des épices; on fait ensuite bouillir le tout, ou on le met au four. *Choclo* étant le nom de ces blés verts, si ces puddings sont bouillis dans les feuilles qui enveloppent les quenouilles, on les appelle *choclo tandas*, pain de maïs vert, et aussi *umitas*.

Ce grain si utile se prépare pour la table de différentes manières; on fait d'excellents gâteaux avec la farine qu'on obtient du grain par divers moyens. On fait une espèce de potage appelé *sango* en faisant bouillir la farine dans l'eau; ce qui, dans les fermes et les plantations, constitue la principale nourriture des esclaves; une autre espèce de pudding, qui ressemble à la bouillie, est connue dans plusieurs lieux, mais surtout à Lima; on l'appelle *masamorra*, et on nomme souvent par ironie les habitants de Lima *masamorerros*, mangeurs de *masamorra*. Le grain est écrasé et mêlé avec de l'eau; on le laisse ensuite fermenter jusqu'à ce qu'il devienne

aigra; alors on le fait bouillir et on y met du sucre.

On emploie aussi une grande quantité de maïs à faire un breuvage fermenté appelé *chica*. On laisse germer le grain, ensuite on le fait bouillir dans de l'eau, et la liqueur fermente comme de l'ale ou du porter, sans qu'on y ajoute aucun autre ingrédient.

Le *chica* est la boisson favorite de tous les Indiens, et lorsqu'elle est bien faite, elle est très-enivrante. Dans quelques parties du Pérou, les naturels croient que la fermentation ne s'opèrerait pas si le grain germé n'était pas auparavant soumis à la mastication : d'après cette opinion, beaucoup de vieillards et de vieilles femmes s'assemblent dans la maison où on doit faire le chica, et sont employés à mâcher le *jora* ou grain germé; après en avoir mâché une quantité suffisante, ils réduisent cette substance en petites boules qu'ils mettent dans une calebasse; on les laisse un peu sécher, ensuite on les mêle avec un peu de *chica* nouvellement fait, pendant qu'il est encore chaud. Lorsque je voyageais, je demandais toujours si le *chica* avait été *mascada*, mâché, et, en ce cas, je refusais d'en prendre. Néanmoins, comme cette question semblait exprimer un dégoût, on m'assurait souvent

qu'il n'était point *mascada*, lorsque le contraire était plus que probable. On n'en extrait point de liqueur spiritueuse à cause de la prohibition. On fait ordinairement du même grain deux espèces de *chica* : la première, appelée *claro*, est l'eau dans laquelle le grain germé a été infusé ; on la tire à clair, et ensuite on la fait bouillir. La seconde espèce est le résultat du grain bouilli avec de l'eau pendant plusieurs heures, ensuite on le passe et on le fait fermenter : il s'appelle *neto*; le résidu ou sédiment trouvé dans le fond des jarres est employé à faire fermenter la pâte pour le pain de maïs, qui s'appelle *arepa*, et celui de blé, en langage quichua, se nomme *tanda*.

Ce breuvage était bien connu des anciens habitants avant la conquête ; car j'ai bu, à Pativilca et à Cajamarca, du *chica* qui avait été trouvé enterré dans des jarres, dans les huacas ou lieux de sépulture, où il a dû se conserver pendant plus de trois siècles. Garcilaso de la Vega dit que la manipulation des liqueurs enivrantes, surtout de la *vinapu* et de la *sora*, était prohibée par les Incas; et cette partie du Pérou était annexée à leur gouvernement au temps de Pachacutec, dixième Inca.

Les Péruviens, aussi bien que les Mexicains,

faisaient du sucre avec la tige verte du maïs, et le vendaient dans leur marché. Cortès en parle dans une de ses lettres à l'empereur Charles Quint. J'ai vu, à Quito, porter au marché les cannes vertes, et j'ai souvent observé que les Indiens les suçaient, comme les Nègres sucent les cannes à sucre.

La Ville, Villa de Chancay est située à une lieue et demie de la rivière de Pasamayo, et à quinze lieues de Lima; elle fut fondée, en 1563, par le vice-roi Condé de Nieva, qui se proposait d'y établir un collége et une université; mais son projet ne fut jamais exécuté. Il y a une grande église paroissiale, un couvent de franciscains, dédié à San Diego, et un hôpital dirigé par les religieux de San Juan de Dios; la ville contient environ trois cents familles, dont quelques-unes descendent de nobles, quoique peut-être par des favorites africaines.

Chancay est agréablement situé à environ une lieue de la mer; son port est petit, son mouillage mauvais, et l'abordage difficile. Son marché abonde en poisson, en viande de boucherie, en végétaux et en fruits, dernier article dont on porte une grande quantité à Lima; elle est aussi célèbre par ses gâteaux très-délicats qu'on appelle *biscochos*: c'est la capitale d'une contrée qui renferme trente-sept éta-

blissements de différentes températures, parce qu'une partie en est montagneuse. Le subdélégué, ou gouverneur politique du district, réside, en général, à Chancay où demeurent, en outre, deux alcades annuellement élus par la ville.

A une courte distance est le *Torre blanca*, château du comte de *Torre blanca*, marquis de Lara, et il y a à Chancaillo une excellente ferme non loin de laquelle, et près de la mer, sont des *colcas*, trous profonds creusés dans le sable, qui ont été entourés d'adobes, briques séchées au soleil; on dit qu'ils servirent de greniers pour l'armée de *Pachacutec*, lorsque cet Inca entreprit la conquête du Chimu de Mansichi.

A quatorze lieues de Chancay, on trouve le village indien de Huacho, situé dans une vallée délicieuse, baignée par la Huaura qui prend sa source dans la province de Cajatambo, et arrose, dans son cours jusqu'à la mer, plus de trente mille arpents de terre. Le village contient environ quatre mille habitants, tous Indiens; il a une vaste église paroissiale et trois petites chapelles, outre une succursale à Lauriama, où on célèbre la messe le dimanche et les jours de fête. La principale occupation des naturels est la culture de leurs *chacras*, petites fermes,

la coupe du sel dans les salines, la pêche et la fabrication des chapeaux de paille, ouvrage auquel ils sont très-adroits ; ces chapeaux sont, en général, faits ou du beau jonc qui croît sur les terrains humides, ou du *mocora*, produit d'une espèce de palmier de la province de Lambayèque.

Les *chacras*, pièces de terre distribuées aux Indiens par le gouvernement, pour les conserver pendant leur vie, sont censés être un équivalent pour le tribut qu'ils paient, et on doit convenir qu'ils en font une excellente compensation ; car le produit vaut ordinairement six fois plus que la somme payée, en réservant au moins cinq sixièmes pour les dépenses ou travaux de culture. Au grand éloge des Indiens, il n'y a point de fermes tenues en meilleur état ; ils prennent le plus grand soin des récoltes qui consistent généralement en blé, maïs, fèves, camotes, citrouilles, pommes de terre et plusieurs espèces de végétaux : il y a aussi une grande abondance d'arbres fruitiers dont le produit est souvent porté à Lima. Les haies sont presqu'entièrement composées d'orangers, de limons, de pacay, de palta, etc. Dans quelques lieux, on voit ramper la vigne et la grenadille, cherchant des appuis pour leurs faibles branches, comme si elles ne pouvaient

supporter le fardeau des fruits qu'elles sont destinées à produire. Le *maguey* est très-cultivé dans les haies; outre cette destination, il fournit des cordages pour les usages généraux, et les tiges des fleurs, croissant jusqu'à vingt pieds de haut, servent de poutres pour les maisons et autres usages semblables; si on l'emploie sec, il est d'une grande durée.

J'eus ici une excellente occasion d'observer le caractère, les manières et les usages des Indiens, avec lesquels je me plaisais beaucoup : ils sont bons et hospitaliers, mais la timidité et la défiance les font paraître réservés et quelquefois insouciants; leurs maximes sont fondées sur leur propre adage : Parvenez à me convaincre que vous êtes mon ami, et alors comptez sur moi; *has ver que eres mi amigo, y hechate a dormir.*

Les Indiens de la côte du Pérou sont d'une couleur cuivrée; ils ont le front petit, les cheveux placés de chaque côté des extrémités des sourcils, de petits yeux noirs, le nez petit, les narines comme celles d'un Européen, la bouche d'une grandeur raisonnable, garnie de belles dents, le menton sans barbe, excepté dans la vieillesse, et le visage rond. Leurs cheveux sont noirs, rudes et lisses, sans aucune tendance à se boucler; leurs corps sont bien

proportionnés et leurs membres parfaits; ils ont le pied petit. Leur stature est peu élevée, mais ils ont des dispositions à la corpulence pour peu qu'ils deviennent inactifs; et on dit ordinairement qu'une personne grasse est *tan gordo como un cacique*, aussi grasse qu'un cacique. La transpiration de leurs corps est acéteuse, ce que quelques personnes ont attribué à leur nourriture végétale. Dans les climats plus froids, quoique sous la même latitude, le teint des Indiens est plus clair, peut-être à cause de la température; cependant les Araucaniens, qui vivent sous une température plus froide, ont le teint d'un cuivre plus foncé.

J'entreprendrai de réfuter ici quelques-unes des impressions défavorables que plusieurs écrivains ont cherché à répandre sur le caractère des Indiens péruviens, que j'espère placer, aux yeux des hommes sans préjugés, dans une situation plus honorable pour l'humanité, que celle qui a été leur partage jusqu'à ce jour; et j'aurai ainsi rempli un des principaux objets qui m'ont déterminé à publier cet ouvrage.

M. Bouguer dit que « ils sont extrêmement indolents et stupides, passant toute la journée assis à la même place, sans se mouvoir, sans prononcer un

seul mot. » Je crois pouvoir assurer que dans tous les climats chauds, un penchant à l'indolence est commun, même naturel; un tel climat s'oppose aux exercices du corps, à moins qu'on n'éprouve quelques difficultés à pourvoir aux besoins de la nature, et comme ce n'est point le cas au Pérou, la moitié de ce vice, s'il en est un, cesse de pouvoir être reprochée; ajoutez à cela qu'ils n'ont point d'autres motifs d'action que ceux qui ont pour objet de pourvoir à leurs besoins. Ils n'ont point de stimulants, point de marchés où ils puissent vendre le superflu de leurs produits, ou se procurer de quoi fournir à leurs besoins artificiels; et, d'après cela, la cause qui produit l'indolence agit aussi puissamment sur eux, que celle qui fait naître l'industrie chez les peuples placés sous l'influence des rapports opposés. Si un climat ne demande que de l'ombre pour se garantir du soleil, ou un abri pour se mettre à couvert de la pluie, pourquoi les hommes qui vivent sous cette température élèveraient-ils des bâtiments considérables, ou des habitations fermées? Partout où la nature produit spontanément une quantité suffisante d'articles alimentaires qui conviennent aux besoins des habitants, pourquoi se fatigueraient-ils à se procurer des aliments su-

perflus, surtout dans un pays où l'introduction de ces objets a été constamment inconnue? Ce qui ressemble à la stupidité, aux yeux de M. Bouguer et de quelques-autres, mériteraient peut-être à plus juste titre le nom d'indifférence: résultat naturel de la possession des moyens de satisfaire à tous ses besoins réels, et de l'ignorance de ceux qui ne sont qu'artificiels. Mais si on leur attribue une stupidité réelle, je dois dire que je ne l'ai jamais remarquée, ni parmi les tribus sauvages d'Arauco, sur la rivière Napo, ni chez ceux des côtes du Choco. Je me rappelle très-bien un Indien appelé *Bravo*, accusé, à Pomasqui, d'avoir volé la mule qu'il avait conduite des vallées à l'est de Quito, chargée de fruits. Au moment où l'accusation fut portée devant l'Alcade, l'Indien jeta son manteau ou *poncho* sur la tête de la mule; il interpela ensuite l'accusateur de dire de quel œil la mule ne voyait pas, celui-ci répondit, du gauche; alors, dit l'Indien en ôtant le *poncho*, cette mule ne peut vous appartenir, parce qu'elle voit également bien des deux yeux. L'accusation de taciturnité n'est pas plus fondée; j'ai trouvé les Araucaniens très-disposés à faire la conversation: l'éloquence même est considérée chez eux comme un talent précieux à acquérir, et très-nécessaire chez

les *mapus* ou chefs. Les Péruviens ne sont silencieux ni dans leurs réunions, ni dans leurs voyages ; ils sont néanmoins peu questionneurs, et n'éclatent point en monologues sur la beauté des paysages environnants; mais ils parlent volontiers sur les sujets de conversation ordinaires, surtout avec des blancs, s'ils en trouvent qui daignent s'entretenir avec eux. Plusieurs des tribus d'Achidona et de Napo, qui sont dans un état d'indépendance, ne méritent point d'être considérées comme stupides; sans connaître leur langue, j'essayai de converser avec eux, à Quichua, à l'aide des signes; et je dois convenir que je découvris réellement chez eux plus d'intelligence que je n'avais le droit d'en attendre. Ils sont aussi hospitaliers, et partagent avec empressement ce qu'ils ont avec les étrangers qui viennent les visiter; c'est ce que j'ai souvent éprouvé. L'affection que les Indiens témoignent pour leurs chiens, n'est pas une petite preuve de leur sensibilité: ils font souvent de longs voyages pour s'en procurer un, et s'y attachent autant qu'une belle dame peut s'attacher à un épagneul.

« Ils sont, continue M. Bouguer, aussi indifférents pour les richesses que pour tous les avantages qu'elles procurent; on ne sait que leur offrir pour en

obtenir des services; il est inutile de leur proposer de l'argent, car ils répondent alors qu'ils n'ont pas faim. » La richesse, dans l'acception générale du mot, ne peut point procurer d'avantages aux hommes qui n'ont pas les moyens d'en disposer. Là où il n'y a point de marchés, on ne peut rien se procurer avec de l'argent; et, partout où les besoins naturels peuvent être facilement et abondamment satisfaits, et où les désirs des hommes n'en ont point créé d'artificiels, un marché devient superflu et inutile; mais partout où les Indiens peuvent échanger le produit de la contrée qu'ils habitent, contre quelques articles susceptibles de leur plaire, ils en témoignent toujours le plus grand désir. Les Indiens de Logrono commercent avec la ville de Cuença; les Yumbos, les Colorados et les Malabas, avec Quito; les Chuncos, les Pehuenches, les Huilliches et d'autres tribus, avec la Conception; les Orejones, avec Huanuco, et d'autres nombreuses tribus fréquentent les établissements les plus rapprochés d'elles, pour échanger leurs denrées contre des articles d'utilité ou d'ornement. Si M. Bouguer leur avait offert des colliers de verre, des grands couteaux, des arcs, des flèches ou du poison pour leurs dards, il n'est pas douteux qu'il n'eût obtenu leurs services.

Le Dr. Robertson considère les Indiens au temps de la conquête des Espagnols, comme plus abrutis et plus sauvages que tous les autres habitants du globe; mais ensuite il limite cette accusation aux tribus les plus grossières : modification très-nécessaire pour pallier ce que je ne puis m'empêcher de considérer comme une fausse accusation. Il ne pouvait désigner ainsi les Indiens Muysca, qui ont laissé des vestiges de leur industrie primitive, encore moins les Péruviens et les Mexicains, dont plusieurs villes égalaient en splendeur les plus belles d'Espagne, selon la description qu'en a faite Cortès dans son rapport à l'empereur Charles V. Ce rapport et les monuments existants de travail et d'habileté, combattent fortement l'opinion manifestée par Robertson.

Ulloa dit : « On peut à peine s'en former une idée différente de celle qu'on a des brutes. » Paul III pensa différemment, lorsque, par sa célèbre bulle, il déclara qu'il les considérait comme dignes d'être comptés parmi les créatures humaines. Ulloa aurait dit, avec plus de vérité, qu'on peut à peine se faire une idée d'un traitement plus barbare et plus révoltant, que celui qu'on fit éprouver à plusieurs d'entre eux. Dans l'intérieur du Pérou, ils étaient

dégradés par la *mita*, ou fraction de la loi des *répartirnientos*, distribution des Indiens à l'époque de la conquête. Par l'effet de cette loi, des hommes étaient arrachés à leurs maisons et à leurs familles, pour servir, pendant un temps limité, un maître impérieux qui, s'il était satisfait de leur travail, prenait soin de leur avancer un peu d'argent en sus du prix de leurs gages, et les obligeait ensuite à le servir, jusqu'à ce que leur dette fût liquidée. Alors, une nouvelle dette était contractée, et il en résultait qu'à l'exception du nom, leur sort était pire que celui d'un esclave. J'ai été sur plusieurs établissements des différentes parties du Pérou et de Quito où les gages annuels d'un Indien n'excédaient pas 18 ou 20 dollars, avec lesquels il était probablement obligé d'entretenir une femme et des enfants, et de payer en outre au Roi le tribut annuel dè 5 à 7 dollars et demi. Il en résultait, en général, que le père mourait endetté envers son maître, et que les enfants étaient attachés à la propriété pour payer sa dette. Je demanderai maintenant à Don Antonio, sur qui pourrait, en pareil cas, tomber avec justice l'accusation de brute! La hutte d'un de ces misérables Indiens consistait en quelques pierres, placées les unes sur les autres, sans

aucun ciment ni mortier, couvertes de longues herbes ou de paille, sans rien qui pût défendre ses malheureux habitants de la pluie et du vent; il en est de même sur les *paramos*, ou montagnes froides: une petite chambre contient toute la famille; leur lit consiste en une ou deux peaux de mouton; leurs couvertures se composent des vêtements mesquins qu'ils portent pendant le jour, car ils n'en ont point d'autres; leur mobilier se borne à un ou deux pots de terre, et leur nourriture, à une petite provision d'orge. Quel est l'homme doué d'un peu de charité chrétienne, qui pourrait être témoin de leur misère, et ne point les prendre en pitié, au lieu de les appeler brutes!

Mais détournons nos pensées d'un sujet si affligeant pour l'humanité, et portons nos regards sur les Indiens, dans les lieux où ils jouissent du bonheur d'une plus grande portion de liberté raisonnable; où ils sont considérés comme étant plus de niveau avec les blancs; ayant par conséquent plus de moyens de prouver qu'ils ne dégradent point l'espèce humaine, et qu'ils ne sont point indignes du nom d'hommes.

Les villes de Huacho et d'Eten, habitées presque exclusivement par des Indiens, peuvent servir à donner

une idée exacte de ces peuples, lorsqu'ils vivent en société. J'ai déjà parlé de leurs occupations à Huaco; on peut y ajouter les manufactures de plusieurs articles de coton, établies à Eten, pour les serviettes, nappes, courtes-pointes: articles dont quelques-uns sont très-beaux, et ornés de figures curieuses en tissu, ayant quelque rapport avec le damas; j'ai vu plusieurs de leurs courtes-pointes en feutre se vendre jusqu'à 20 ou 25 dollars; ils font aussi de grands tapis de *jonco*, espèce de jonc très-fin, et ont des manufactures de chapeaux: preuves assez convaincantes qu'un Indien ne répugne point à travailler lorsqu'il peut recueillir le fruit de ses peines.

Ulloa s'est aussi trompé sur le caractère de l'Indien américain en assurant « qu'il accepterait avec la même indifférence les fonctions de juge ou celle de bourreau. » Un Alcade indien est aussi fier de sa *vara*, marque de sa dignité, qu'aucun maire anglais peut l'être de sa robe; il ne la quitte jamais, et a grand soin d'exiger les témoignages extérieurs de respect qu'il croit dûs aux fonctions dont il est revêtu. Lorsque l'oidor Abendano passa, en 1807, par la ville indienne de Sechura, il avait négligé de prendre, du gouverneur de Paita, le passe-port né-

cessaire; l'Alcade indien lui demanda à le voir: l'Oidor lui répondit qu'il n'en avait point, ajoutant qu'il était un des ministres de l'Audience royale de Lima. « Et moi, dit l'Indien, je suis le ministre de la justice de Sechura où mon bâton d'alcade a plus d'importance que celui de votre seigneurie. J'insisterai donc pour que vous retourniez à Paita afin d'y prendre votre passe-port, ou que vous y envoyiez quelqu'un pour cet objet; deux de nos baillis, Seigneur, demeureront auprès de vous, et veilleront à ce que vous ne poursuiviez point votre voyage sans avoir obtenu cette pièce indispensable.»

Le nombre des Indiens, soit de la côte ou de l'intérieur, qui reçoivent les ordres sacrés, est une preuve convaincante qu'ils ne sont point dépourvus d'entendement, ni incapables d'acquérir des connaissances en littérature, ni même de devenir des savants distingués. Quelques-uns se sont avantageusement montrés au barreau dans les audiences de Lima, de Cusco, de Chuquisaca et de Quito. On compte parmi eux Manco Yupanqui, de Lima, protecteur-général des Indiens, que j'ai connu. Il était bon latiniste, très-versé dans la langue anglaise et dans la française, et considéré comme le seul bon helléniste de la ville. J'ai également

connu Don Jose Huapayo, vice-recteur du collége *del Principe*, un de San Carlos, jeune homme doué de talents naturels cultivés avec le plus grand soin.

On a aussi attribué aux Indiens une poltronnerie excessive; mais cette imputation ne pouvait, sans une extrême injustice, être faite aux tribus de l'Araucanie, de Darien, etc. Pendant la guerre actuelle dans l'Amérique du sud, les Indiens se sont parfaitement montrés dans les différents combats, et si l'infortuné Pumacagua de Cusco, et Pucatoro de Huamanga, avaient été approvisionnés d'armes et de munitions, ils n'auraient point été soumis par Ramires et Maroto.

Les Indiens qui résident parmi les Espagnols sur les côtes du Pérou et dans la province de Guayaquil sont dociles, obligeants et presque timides. Cette timidité les a fait indifférents pour tout ce qui se passait; mais comme je l'ai déjà fait observer, c'est le peu de besoins qu'ils ont à satisfaire qui est la source de cette espèce d'apathie. Ils cultivent avec industrie leurs fermes et leurs jardins, sont attentifs à suivre leurs autres occupations, et fidèles à remplir leurs engagements; ils connaissent le prix des richesses, ne négligent

aucun moyen d'en acquérir, et sont très-flattés de passer pour opulents, quoiqu'ils ne se vantent jamais de l'être. L'infidélité entre mari et femme est rare ; ils sont bons parents, cè qui rend, en général, les enfants respectueux et obéissants. Robertson dit « que la chasteté est une idée trop raffinée pour un sauvage ». Ces assertions, tirées des écrivains espagnols, ne sont pas toujours fondées. Si le docteur Robertson avait parcouru la moitié des pays qu'il décrit, ou observé le caractère du peuple qu'il a voulu dépeindre, il se serait exprimé d'une manière entièrement différente. La chasteté est plus commune, et l'infidélité plus rare parmi les Péruviens que dans la plupart des contrées de l'ancien monde. Le même auteur dit : « En Amérique, même parmi les tribus les moins civilisées, l'union régulière entre le mari et la femme était universelle ; les devoirs du mariage étaient reconnus et observés. » Ce qui est certainement une preuve que la chasteté existait parmi *ces sauvages*, et je ne puis concevoir que la polygamie sanctionnée par les lois ou par l'usage, puisse être considérée comme incompatible avec la chasteté.

Les Indiens sont propres dans leurs personnes, et le sont aussi extrêmement dans leur nourriture ;

sobres, en général, mais lorsqu'ils sont en fête, ils montrent quelque penchant à la gloutonnerie et à l'ivrognerie; quoique très-enclins à ce dernier vice, ils ne sont point habituellement ivrognes, et les femmes ont tant d'aversion pour le vin et les liqueurs, que je n'en ai jamais vu une seule dans un état d'ivresse. Pendant que j'ai vécu parmi les Indiens, j'ai souvent observé qu'ils dormaient peu; ils converseront ensemble très-avant dans la nuit, et se lèveront toujours de grand matin, surtout s'ils ont à faire quelque ouvrage qui demande de l'attention, comme l'arrosement de leurs champs, lorsqu'on n'a pu avoir de l'eau que pendant la nuit, ou pour soigner leurs mules au moment de partir pour un voyage. En pareil cas, ils s'abstiendront de dormir pendant trois ou quatre nuits successives, sans en paraître incommodés, et dorment rarement, ou même jamais, pendant le jour. Les hommes et les femmes ont adopté une espèce d'habillement qui varie peu dans les villes comme dans les villages. Les hommes de Huacho portent de longs pantalons de laine bleue, un gilet, quelquefois une jaquette ou poncho léger et un chapeau de paille; mais ils n'ont ni bas ni souliers, excepté quelques vieillards qui ont été alcades, et qui portent en-

aucun ciment ni mortier, couvertes de longues herbes ou de paille, sans rien qui pût défendre ses malheureux habitants de la pluie et du vent; il en est de même sur les *paramos*, ou montagnes froides : une petite chambre contient toute la famille; leur lit consiste en une ou deux peaux de mouton; leurs couvertures se composent des vêtements mesquins qu'ils portent pendant le jour, car ils n'en ont point d'autres; leur mobilier se borne à un ou deux pots de terre, et leur nourriture, à une petite provision d'orge. Quel est l'homme doué d'un peu de charité chrétienne, qui pourrait être témoin de leur misère, et ne point les prendre en pitié, au lieu de les appeler brutes!

Mais détournons nos pensées d'un sujet si affligeant pour l'humanité, et portons nos regards sur les Indiens, dans les lieux où ils jouissent du bonheur d'une plus grande portion de liberté raisonnable; où ils sont considérés comme étant plus de niveau avec les blancs; ayant par conséquent plus de moyens de prouver qu'ils ne dégradent point l'espèce humaine, et qu'ils ne sont point indignes du nom d'hommes.

Les villes de Huacho et d'Eten, habitées presque exclusivement par des Indiens, peuvent servir à donner

une idée exacte de ces peuples, lorsqu'ils vivent en société. J'ai déjà parlé de leurs occupations à Huaco; on peut y ajouter les manufactures de plusieurs articles de coton, établies à Eten, pour les serviettes, nappes, courtes-pointes : articles dont quelques-uns sont très-beaux, et ornés de figures curieuses en tissu, ayant quelque rapport avec le damas; j'ai vu plusieurs de leurs courtes-pointes en feutre se vendre jusqu'à 20 ou 25 dollars; ils font aussi de grands tapis de *jonco*, espèce de jonc très-fin, et ont des manufactures de chapeaux : preuves assez convaincantes qu'un Indien ne répugne point à travailler lorsqu'il peut recueillir le fruit de ses peines.

Ulloa s'est aussi trompé sur le caractère de l'Indien américain en assurant « qu'il accepterait avec la même indifférence les fonctions de juge ou celle de bourreau. » Un Alcade indien est aussi fier de sa *vara*, marque de sa dignité, qu'aucun maire anglais peut l'être de sa robe; il ne la quitte jamais, et a grand soin d'exiger les témoignages extérieurs de respect qu'il croit dûs aux fonctions dont il est revêtu. Lorsque l'oidor Abendano passa, en 1807, par la ville indienne de Sechura, il avait négligé de prendre, du gouverneur de Paita, le passe-port né-

cessaire ; l'Alcade indien lui demanda à le voir : l'Oidor lui répondit qu'il n'en avait point, ajoutant qu'il était un des ministres de l'Audience royale de Lima. « Et moi, dit l'Indien, je suis le ministre de la justice de Sechura où mon bâton d'alcade a plus d'importance que celui de votre seigneurie. J'insisterai donc pour que vous retourniez à Paita afin d'y prendre votre passe-port, ou que vous y envoyiez quelqu'un pour cet objet ; deux de nos baillis, Seigneur, demeureront auprès de vous, et veilleront à ce que vous ne poursuiviez point votre voyage sans avoir obtenu cette pièce indispensable. »

Le nombre des Indiens, soit de la côte ou de l'intérieur, qui reçoivent les ordres sacrés, est une preuve convaincante qu'ils ne sont point dépourvus d'entendement, ni incapables d'acquérir des connaissances en littérature, ni même de devenir des savants distingués. Quelques-uns se sont avantageusement montrés au barreau dans les audiences de Lima, de Cusco, de Chuquisaca et de Quito. On compte parmi eux Manco Yupanqui, de Lima, protecteur-général des Indiens, que j'ai connu. Il était bon latiniste, très-versé dans la langue anglaise et dans la française, et considéré comme le seul bon helléniste de la ville. J'ai également

connu Don Jose Huapayo, vice-recteur du collége *del Principe*, un de San Carlos, jeune homme doué de talents naturels cultivés avec le plus grand soin.

On a aussi attribué aux Indiens une poltronnerie excessive; mais cette imputation ne pouvait, sans une extrême injustice, être faite aux tribus de l'Araucanie, de Darien, etc. Pendant la guerre actuelle dans l'Amérique du sud, les Indiens se sont parfaitement montrés dans les différents combats, et si l'infortuné Pumacagua de Cusco, et Pucatoro de Huamanga, avaient été approvisionnés d'armes et de munitions, ils n'auraient point été soumis par Ramires et Maroto.

Les Indiens qui résident parmi les Espagnols sur les côtes du Pérou et dans la province de Guayaquil sont dociles, obligeants et presque timides. Cette timidité les a fait indifférents pour tout ce qui se passait; mais comme je l'ai déjà fait observer, c'est le peu de besoins qu'ils ont à satisfaire qui est la source de cette espèce d'apathie. Ils cultivent avec industrie leurs fermes et leurs jardins, sont attentifs à suivre leurs autres occupations, et fidèles à remplir leurs engagements; ils connaissent le prix des richesses, ne négligent

aucun moyen d'en acquérir, et sont très-flattés de passer pour opulents, quoiqu'ils ne se vantent jamais de l'être. L'infidélité entre mari et femme est rare ; ils sont bons parents, cè qui rend, en général, les enfants respectueux et obéissants. Robertson dit « que la chasteté est une idée trop raffinée pour un sauvage ». Ces assertions, tirées des écrivains espagnols, ne sont pas toujours fondées. Si le docteur Robertson avait parcouru la moitié des pays qu'il décrit, ou observé le caractère du peuple qu'il a voulu dépeindre, il se serait exprimé d'une manière entièrement différente. La chasteté est plus commune, et l'infidélité plus rare parmi les Péruviens que dans la plupart des contrées de l'ancien monde. Le même auteur dit : « En Amérique, même parmi les tribus les moins civilisées, l'union régulière entre le mari et la femme était universelle ; les devoirs du mariage étaient reconnus et observés. » Ce qui est certainement une preuve que la chasteté existait parmi *ces sauvages*, et je ne puis concevoir que la polygamie sanctionnée par les lois ou par l'usage, puisse être considérée comme incompatible avec la chasteté.

Les Indiens sont propres dans leurs personnes, et le sont aussi extrêmement dans leur nourriture ;

sobres, en général, mais lorsqu'ils sont en fête, ils montrent quelque penchant à la gloutonnerie et à l'ivrognerie; quoique très-enclins à ce dernier vice, ils ne sont point habituellement ivrognes, et les femmes ont tant d'aversion pour le vin et les liqueurs, que je n'en ai jamais vu une seule dans un état d'ivresse. Pendant que j'ai vécu parmi les Indiens, j'ai souvent observé qu'ils dormaient peu; ils converseront ensemble très-avant dans la nuit, et se lèveront toujours de grand matin, surtout s'ils ont à faire quelque ouvrage qui demande de l'attention, comme l'arrosement de leurs champs, lorsqu'on n'a pu avoir de l'eau que pendant la nuit, ou pour soigner leurs mules au moment de partir pour un voyage. En pareil cas, ils s'abstiendront de dormir pendant trois ou quatre nuits successives, sans en paraître incommodés, et dorment rarement, ou même jamais, pendant le jour. Les hommes et les femmes ont adopté une espèce d'habillement qui varie peu dans les villes comme dans les villages. Les hommes de Huacho portent de longs pantalons de laine bleue, un gilet, quelquefois une jaquette ou poncho léger et un chapeau de paille; mais ils n'ont ni bas ni souliers, excepté quelques vieillards qui ont été alcades, et qui portent en-

aucun moyen d'en acquérir, et sont très-flattés de passer pour opulents, quoiqu'ils ne se vantent jamais de l'être. L'infidélité entre mari et femme est rare ; ils sont bons parents, cè qui rend, en général, les enfants respectueux et obéissants. Robertson dit « que la chasteté est une idée trop raffinée pour un sauvage ». Ces assertions, tirées des écrivains espagnols, ne sont pas toujours fondées. Si le docteur Robertson avait parcouru la moitié des pays qu'il décrit, ou observé le caractère du peuple qu'il a voulu dépeindre, il se serait exprimé d'une manière entièrement différente. La chasteté est plus commune, et l'infidélité plus rare parmi les Péruviens que dans la plupart des contrées de l'ancien monde. Le même auteur dit : « En Amérique, même parmi les tribus les moins civilisées, l'union régulière entre le mari et la femme était universelle ; les devoirs du mariage étaient reconnus et observés. » Ce qui est certainement une preuve que la chasteté existait parmi *ces sauvages*, et je ne puis concevoir que la polygamie sanctionnée par les lois ou par l'usage, puisse être considérée comme incompatible avec la chasteté.

Les Indiens sont propres dans leurs personnes, et le sont aussi extrêmement dans leur nourriture ;

sobres, en général, mais lorsqu'ils sont en fête, ils montrent quelque penchant à la gloutonnerie et à l'ivrognerie; quoique très-enclins à ce dernier vice, ils ne sont point habituellement ivrognes, et les femmes ont tant d'aversion pour le vin et les liqueurs, que je n'en ai jamais vu une seule dans un état d'ivresse. Pendant que j'ai vécu parmi les Indiens, j'ai souvent observé qu'ils dormaient peu; ils converseront ensemble très-avant dans la nuit, et se lèveront toujours de grand matin, surtout s'ils ont à faire quelque ouvrage qui demande de l'attention, comme l'arrosement de leurs champs, lorsqu'on n'a pu avoir de l'eau que pendant la nuit, ou pour soigner leurs mules au moment de partir pour un voyage. En pareil cas, ils s'abstiendront de dormir pendant trois ou quatre nuits successives, sans en paraître incommodés, et dorment rarement, ou même jamais, pendant le jour. Les hommes et les femmes ont adopté une espèce d'habillement qui varie peu dans les villes comme dans les villages. Les hommes de Huacho portent de longs pantalons de laine bleue, un gilet, quelquefois une jaquette ou poncho léger et un chapeau de paille; mais ils n'ont ni bas ni souliers, excepté quelques vieillards qui ont été alcades, et qui portent en-

suite des souliers ornés de grandes boucles d'argent carrées, lorsqu'ils vont à l'église ou à Lima. Les alcades ont aussi ordinairement un long manteau bleu espagnol. L'habillement des femmes consiste en un jupon de flanelle bleue avec des plis d'un demi-pouce de large, une bordure blanche et une pièce de flanelle rouge, verte ou bleue, d'environ deux aunes de long et trois quarts d'aune de large, qu'elles mettent sur leurs épaules comme un schall, en rejetant sur l'épaule gauche le côté droit de cette espèce de schall, qui se trouve ainsi croisé sur la poitrine; elles portent aussi des boucles d'oreilles faites comme une rose ou un bouton d'or, et ont un ou deux rosaires, en or comme leurs pendants d'oreilles, suspendus à leur cou, avec des grandes croix, des médailles, etc.; elles se servent rarement de souliers, excepté lorsqu'elles vont à l'église, et alors se bornent souvent à les mettre avant d'y entrer. Les cheveux des hommes et des femmes sont, en général, longs; les premiers ont sur le haut de la tête une tresse formée avec les cheveux du front, et une autre derrière, composée du reste des cheveux, toutes les deux attachées ensemble aux extrémités; les femmes disposent leurs cheveux en plusieurs petites tresses, ensuite les peignent depuis

le front jusque derrière la tête. Il y a parmi les Indiens beaucoup de superstition; les vieilles femmes craignent toujours d'être considérées comme sorcières; et quand une personne meurt, sa mort est toujours considérée comme l'effet d'un sortilége. Pendant qu'une veuve se lamente sur la mort de son époux, il n'est pas rare de l'entendre proférer les plus violentes imprécations contre quelque femme qu'elle croit avoir regardé son mari d'un mauvais œil. Lorsqu'une personne vante un enfant ou un jeune animal, un spectateur s'écrie souvent: *Dios lo guarda*, Dieu le protège! pour empêcher qu'il ne soit ensorcelé. Les Indiens sont considérés comme néophytes; l'inquisition n'a aucun pouvoir sur eux, et ils ne sont point compris parmi les acheteurs de bulles. Quant à leur religion, ils sont particulièrement soigneux d'observer toutes les formes extérieures, et assistent régulièrement au service divin; mais je fus témoin, dans cette ville, de la ruse avec laquelle un Indien sut se soustraire à la réprimande de son curé. Interrogé par le *cura*, recteur, pourquoi il n'avait pas été entendre la messe et travailler, un jour où elle était d'obligation, il répondit qu'il s'était conformé au commandement de l'église; car, ne se pro-

posant point de travailler, il ne lui paraissait pas douteux qu'il fût dispensé de la messe.

J'observai, à Huacho, une des anciennes coutumes des Péruviens : c'était la fête *naca*. On ne coupe jamais les cheveux à un enfant qu'il n'ait un an révolu ; les amis de sa famille s'assemblent alors, coupent, chacun à son tour, une petite boucle de ses cheveux, et lui font en même temps quelques présents. Cette cérémonie se pratiquait chez les anciens Péruviens, au moment de nommer l'enfant, et le nom qu'on lui donnait était, en général, approprié à quelque circonstance particulière qui lui arrivait ce jour-là. C'est ainsi que le septième Inca fut appelé Yahuar Huacar, pleureur de sang, parce que, ce jour même, on vit des gouttes de sang découler de ses yeux ; et Huascar, le quatorzième Inca, fut ainsi nommé, parce que, dans cette journée, les seigneurs lui présentèrent une chaîne d'or appelée *huasca*, après avoir terminé la cérémonie de la coupe des cheveux.

FIN DU PREMIER VOLUME.

posant point de travailler, il ne lui paraissait pas douteux qu'il fût dispensé de la messe.

J'observai, à Huacho, une des anciennes coutumes des Péruviens : c'était la fête *naca*. On ne coupe jamais les cheveux à un enfant qu'il n'ait un an révolu ; les amis de sa famille s'assemblent alors, coupent, chacun à son tour, une petite boucle de ses cheveux, et lui font en même temps quelques présents. Cette cérémonie se pratiquait chez les anciens Péruviens, au moment de nommer l'enfant, et le nom qu'on lui donnait était, en général, approprié à quelque circonstance particulière qui lui arrivait ce jour-là. C'est ainsi que le septième Inca fut appelé Yahuar Huacar, pleureur de sang, parce que, ce jour même, on vit des gouttes de sang découler de ses yeux ; et Huascar, le quatorzième Inca, fut ainsi nommé, parce que, dans cette journée, les seigneurs lui présentèrent une chaîne d'or appelée *huasca*, après avoir terminé la cérémonie de la coupe des cheveux.

FIN DU PREMIER VOLUME.



